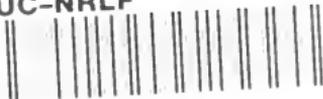


UC-NRLF



\$B 280 111





THE LIBRARY
OF
THE UNIVERSITY
OF CALIFORNIA

PRESENTED BY
PROF. CHARLES A. KOFOID AND
MRS. PRUDENCE W. KOFOID



LE

PORTEFEUILLE

DU

JEUNE AMATEUR

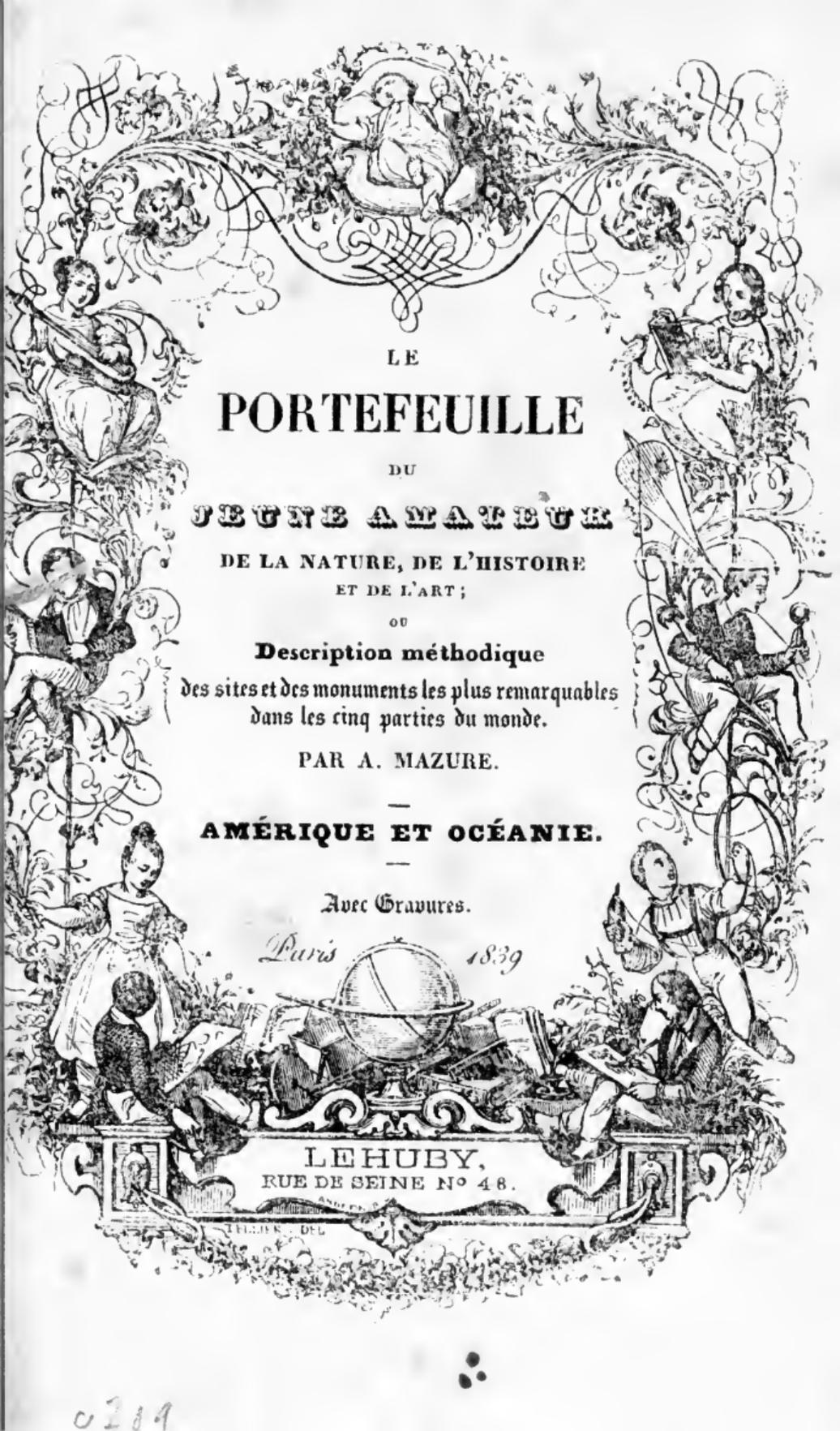
DE LA NATURE, DE L'HISTOIRE

ET DE L'ART.

POITIERS, IMPRIMERIE DE SAURIN.

View - York.





LE
PORTEFEUILLE

DU
JEUNE AMATEUR

DE LA NATURE, DE L'HISTOIRE
ET DE L'ART;

OU

Description méthodique

des sites et des monuments les plus remarquables
dans les cinq parties du monde.

PAR A. MAZURE.

—
AMÉRIQUE ET OCÉANIE.
—

Avec Gravures.

Paris 1839

LEHUBY,
RUE DE SEINE N° 48.

THÉOPH. DEL.



INTRODUCTION.

TABLEAU GÉNÉRAL DES VOYAGES ET DÉCOUVERTES. EN AMÉRIQUE.

C'est un vaste et beau continent que cette Amérique dont je viens maintenant vous entretenir, mes jeunes lecteurs, un continent bien intéressant à étudier, tant sous le rapport de la civilisation, que sous celui des merveilles de la nature. C'est l'Europe, par le nombre des peuples qui, sortis de notre continent, sont venus s'établir dans les solitudes du Nouveau - Monde pour y fonder les grandes nations du nord et du midi, maintenant devenues de grandes républiques, et destinées peut-être à leur tour à un vaste avenir. Mais aussi c'est l'Amérique proprement dite, c'est la grande race indienne du nord et

du midi, avec leur barbarie originelle, immuable au fond de leurs éternelles forêts, une race et un pays également curieux, et qui appartient à cette première phase de la civilisation dont nous avons étudié des traits assez frappants dans l'intérieur de l'Afrique.

Je tâcherai, mes jeunes lecteurs, de faire passer sous vos yeux ce vaste tableau, et de faire entrer dans les étroites dimensions de ce volume, du moins dans leur meilleur résultat, ce que les géographes, les voyageurs et les poètes descriptifs ont fait connaître sur les curiosités de la nature américaine et sur les circonstances si dignes de votre étude. Je crois avoir, dans mes deux volumes sur l'Afrique et sur l'Asie, recueilli assez de notions positives, assez exemptes de cette banalité descriptive qui fait le fond de beaucoup de livres d'éducation, pour espérer qu'il en sera de même de cet autre volume ajouté aux précédents. Je tâcherai donc, pour ce qui regarde l'Amérique, de suivre la même voie, en ayant soin de réfléchir dans ce rapide tableau le plus que je pourrai de ces détails qui tiennent un peu à la science, et que l'on n'a pas coutume de recueillir dans les livres qui vous sont destinés. Je tâcherai donc que ce petit volume soit réellement une géographie descriptive, monumentale, historique, dans laquelle les descriptions

seront subordonnées à un ordre sévère et tout-à-fait instructif. Et d'abord vous ne trouverez pas sans intérêt ici une introduction relative aux tentatives qui ont été faites depuis les temps les plus reculés pour explorer la célèbre contrée découverte au *xvi^e* siècle par Christophe Colomb.

C'est une grande question que celle de savoir si les anciens avaient connu l'existence du continent occidental. Il est à croire que, dans les temps de la haute antiquité, les peuples de l'Europe et de l'Asie n'ont pas été sans soupçonner l'existence d'une vaste région, qui se serait étendue par-delà l'océan Atlantique. On ne saurait dire avec assurance que la fameuse Atlantide, décrite par Platon dans son *Timée* sous des traits si poétiques, ait été un soupçon du continent américain. Il est toujours bien à remarquer que, selon le récit traditionnel du philosophe, l'Atlantide devait avoir été un continent plus grand que l'Afrique et l'Asie ensemble, et qu'il la place en face du détroit de Gadès, aujourd'hui de Gibraltar, dans l'Océan occidental. Platon parle des villes florissantes de cette île mystérieuse, des dix royaumes puissants qui étendaient leur domination sur ses bords. Les découvertes qui ont été faites, dans l'Amérique du sud, de cités antérieures à toute civilisation américaine, et de ruines analogues à celles de l'Égypte, en rappé-

lant une époque aussi reculée, rendraient possible l'existence de relations inconnues entre cette île et les peuples égyptiens, de qui venaient aux Grecs les traditions recueillies par leur grand philosophe. L'Atlantide aurait, dit-on, disparu un jour au fond des eaux; c'est une figure qui marque l'effacement soudain de la tradition et la rupture de la chaîne qui, peut-être, avait uni à une époque inappréciable les deux continents. Afin que vous puissiez porter votre jugement par vous-mêmes, je vous rapporterai les paroles de Platon.

« Dans la mer Atlantique alors navigable, vis-à-vis le détroit que vous appelez les Colonnes d'Hercule, s'élevait une île plus grande que l'Asie et l'Afrique ensemble, et d'autres îles semées à l'entour exposaient notre continent aux invasions de ces peuples, à qui elles offraient un passage à travers l'Océan. Je nomme ainsi la vaste mer qui s'étend au-delà du détroit. Ce véritable océan, ce continent immense, étaient soumis à des monarques puissants qui régnaient sur une partie de l'univers. Les siècles amenèrent ensuite le jour inévitable, la nuit désastreuse, où, dans un tremblement de terre, au milieu des inondations, l'île Atlantique fut recouverte à jamais par les flots. Aujourd'hui cette mer est inaccessible; et la fange du continent englouti arrête

les navigateurs qui veulent visiter ces ruines (1). »

Nous attacherons-nous aux traditions poétiques, encore plus anciennes, par lesquelles Homère désignait les régions cimmériennes comme étant l'Elysée, séjour des heureux, placé, disait le poète, dans les mers de l'Occident ? ou bien à l'étrange conception des îles Fortunées, qui coïncide avec la célèbre fiction du jardin des Hespérides ? Sans doute on a lieu de penser que les îles Fortunées étaient les îles Canaries; mais l'idée qui faisait attribuer à ces îles de l'Océan un prestige si glorieux, pouvait aussi se rattacher à la pensée d'une immense région inconnue, mais soupçonnée par-delà ces mers, à l'entrée desquelles sont pour ainsi dire situées les Canaries.

Manilius, au premier chant de son poème de l'Astronomie, fait mention d'une terre à l'occident de l'Afrique et de l'Europe, séparée de notre continent par la mer, et dont les peuples sont les antipodes du monde connu au temps de cet ancien. Diodore de Sicile, écrivain grec contemporain d'Auguste, rapporte aussi, dans sa Bibliothèque historique, que des pilotes phéniciens furent jetés par la tempête dans une île grande et fertile située à l'opposite du continent africain.

Mais quelques efforts que l'on fasse pour trou-

(1) Pensées de Platon, traduites par M. V. Leclerc.

ver les indices de l'existence d'un continent occidental avant Christophe Colomb , on ne trouve que des soupçons fort incertains dans toute l'antiquité ; et , pour ce qui regarde les temps modernes , on voit bien vers le x^e siècle la découverte du Groënland et de quelques autres contrées septentrionales de ce continent ; mais ces vagues indications sont assez stériles pour l'histoire , et la découverte de l'Amérique devait éclater un jour , comme l'un de ces grands et rares événements que la Providence tient réservés pour l'étonnement du monde , et l'accomplissement de ses projets sur l'humanité.

Ce ne fut donc que vers la fin du xv^e siècle que l'Amérique fut connue. Le Génois Christophe Colomb , cherchant une route abrégée pour parvenir aux Indes , et encouragé par diverses expéditions aventureuses qui avaient eu lieu dans ce siècle , s'élança avec la boussole à travers l'Océan occidental. En vain il avait proposé son projet aux Génois ses compatriotes, et aux rois d'Angleterre et de Portugal. Il se rendit à la cour d'Espagne, où la reine Isabelle lui confia trois vaisseaux , lui donna le titre d'amiral et de vice-roi des pays qu'il découvrirait ; c'était en 1492. Après une navigation d'un peu plus de deux mois , il aborda à l'île de Guanahani , une des Lucayes , qu'il appela Saint-Sauveur afin de

consacrer le souvenir de la protection de Dieu. Son équipage, ennuyé de la navigation, avait voulu le jeter à la mer durant la traversée. De retour en Espagne, et reçu par ses maîtres avec les plus grands honneurs, il repart l'année suivante avec une flotte de dix-sept vaisseaux; il découvre les Caraïbes, la Jamaïque et d'autres îles.

Ce grand homme était destiné à subir des infortunes égales à sa gloire. De retour de sa seconde expédition en 1505, il trouva pour récompense de ses services éminents la plus noire ingratitude : victime des intrigues d'un traître, ramené enchaîné en Espagne, il vécut quatre années dans les fers des Espagnols, expiant ainsi la gloire d'avoir donné au monde un autre univers (1). Enfin il repartit de nouveau, et dans sa troisième expédition il aperçut le continent à dix degrés de l'équateur; il ne put que saluer cette terre désirée, et il mourut quelque temps après, âgé de 64 ans, après s'être acquis un des noms les plus glorieux parmi les plus grands dont le monde conserve le souvenir.

Par une étrange complicité de la fortune, il

(1) Vous avez tous lu, ne fût-ce que dans les Leçons de littérature de Noël et Chapsal, l'admirable lettre de Colomb se plaignant au roi d'Espagne de l'état où l'a réduit la méchanceté de ses envieux.

ne jouit pas même après sa mort de la gloire d'avoir donné son nom à la nouvelle moitié du globe qu'il avait découverte. Cette gloire fut attribuée à un négociant florentin, Améric Vespuce, lequel en effet avait découvert le continent en suivant la route ouverte par Colomb, et quand déjà ce grand homme avait fait trois voyages dans les îles avoisinantes du continent américain. C'est une grande preuve des vanités humaines que celle-là, qui déposséda ce grand navigateur du privilège immortel de donner son nom au vaste continent, pour en revêtir un navigateur qui aurait pu être ignoré sans trop d'injustice du sort (1).

On raconte beaucoup d'anecdotes touchantes ou ingénieuses sur ce célèbre navigateur; et comme, par la nature descriptive de ce volume, nous sommes assez disposé à incider sur notre route géographique, nous rapporterons quelques-uns de ces détails. Je ne redirai pas l'histoire très-vulgaire et trop connue de l'œuf cassé par le bout, heureuse plaisanterie au moyen de laquelle il démontra à ses envieux qu'il pouvait y avoir du génie à s'aviser d'une chose extrêmement simple, mais à laquelle peuvent penser seulement

(1) J'ai ici sous les yeux la brève relation d'Améric Vespuce, dans le tome 2 du Voyage en Afrique de Léon l'Africain, traduit par Jean Temporal; édition in-8° de 1830.

les hommes vraiment doués de ce génie du bon sens.

Une autre histoire montre son ascendant sur les hommes, et la présence d'esprit qu'il montra vis-à-vis des barbares qu'il avait découverts. Il était alors dans l'île de la Jamaïque, où, les habitants lui refusant toute nourriture, il usa d'un singulier stratagème pour les contraindre à l'humanité. Comme il devait y avoir le soir même une éclipse de lune, il reprocha leur dureté aux sauvages assemblés; puis, leur déclarant qu'ils seraient bientôt un exemple terrible de la vengeance du dieu des Espagnols, il leur prédit que dès le soir la lune rougirait, s'obscurcirait, et leur refuserait la lumière. L'éclipse commença en effet quelques heures après; les sauvages épouvantés, poussant des cris effroyables, allèrent se jeter aux pieds de Colomb, en lui jurant de ne plus le laisser manquer de rien. Colomb se laisse prier et fléchir; il leur promet d'implorer son dieu pour qu'il fasse reparaitre le flambeau de la nuit. Les barbares, revoyant ainsi la divinité radieuse, regardèrent cet étranger comme un homme d'une nature supérieure, puisqu'il pouvait ainsi disposer en maître et de la terre et du ciel.

Mais une circonstance dans laquelle brillent davantage la grandeur d'âme de Colomb et la

confiance dans l'œuvre de son génie , c'est le courage qu'il montra au retour de sa seconde expédition. Assailli par une furieuse tempête, il se voit lui et les siens prêts à périr. Au milieu des horreurs de la mort , il ne songe qu'à un seul objet, c'est que le fruit de ses courses merveilleuses sera perdu pour l'humanité ; aussitôt il se renferme , et, au bruit de la tempête et des cris de l'équipage, et à la lueur terrible des éclairs, il écrit le journal de sa navigation. Puis, après avoir pris les précautions pour que ce précieux dépôt ne fût point détruit par les ondes, il le jette à la mer, confiant au ciel sa destinée. Il y a dans cette action un élan non moins beau que celui du chantre de la *Lusiade*, alors qu'aussi lui, au moment de périr et luttant contre les vagues qui allaient l'engloutir, Camoëns tenait d'une main élevée au-dessus des vagues ennemies le manuscrit qui devait immortaliser son nom, celui de la nation portugaise, ainsi que l'expédition de l'émule de Colomb, de ce Gama qui avait conquis le chemin occidental des Indes orientales. Il y a de la fraternité dans tous les enthousiasmes ; il est également beau de voir le génie du navigateur et celui du poëte, ayant également foi en eux, en leur avenir, n'ignorant pas quel service ils rendent à l'humanité, dont ils font tour à tour la puissance et l'ornement.

Puis enfin les dangers et les troubles amers que Colomb ressentit dans sa vie furent bien compensés par le sentiment de sa grandeur, et la conscience de ce qu'il avait fait pour le monde. Il y eut dans sa vie un jour, une heure, dans lequel il fut sans doute payé de toutes ses douleurs passées et de celles que lui réservait l'avenir. Je rapporterai les paroles de M. de Châteaubriand, éloquent ici comme toujours.

« Qui pourrait dire ce que sentit Christophe Colomb, lorsqu'ayant franchi l'Atlantique, lorsqu'au milieu d'un équipage révolté, lorsque prêt à retourner en Europe sans avoir atteint le but de son voyage, il aperçut une petite lumière sur une terre inconnue que la nuit lui cachait? Le vol des oiseaux l'avait guidé vers l'Amérique; la lueur du foyer d'un sauvage lui découvrit un nouvel univers. Colomb, j'ose le dire, dut éprouver quelque chose de ce sentiment que l'Écriture donne au Créateur, quand, après avoir tiré la terre du néant, il vit que son ouvrage était bon. Colomb manifestait un monde; et cependant l'immortel Génois ne donna point son nom à l'Amérique; il fut le premier Européen qui traversa chargé de chaînes cet océan dont il avait le premier mesuré les flots. Lorsque la gloire est de cette nature qui sert aux hommes, elle est presque toujours punie. »

Vous savez quelle foule d'illustres navigateurs et de capitaines non moins célèbres s'élança dans cette route ouverte par le navigateur génois ; comment Balboa , parvenu aux montagnes qui sont la ceinture de l'isthme de Panama , fut tellement émerveillé en apercevant la grande mer du Sud, qu'il descendit sur la grève , entra dans les flots, et , tirant son épée , prit possession de cet autre océan au nom du roi d'Espagne son maître. Mais bientôt un autre gentilhomme espagnol, Fernand Cortès, partit en 1504 pour les Indes, et en 1518 de l'île de Cuba avec dix vaisseaux, 600 Espagnols, 18 chevaux et quelques pièces de campagne, pour tenter une vaste entreprise de découvertes et de conquêtes. Il fut en effet le conquérant du vaste empire du Mexique , dans lequel il entra par le golfe , vaste empire qu'il détruisit avec une étonnante rapidité. L'aspect des Espagnols, une race si différente de celle des Indiens, la vue des animaux sur lesquels ils combattaient, le bruit de l'artillerie que les Indiens prenaient pour le tonnerre, les forteresses mouvantes qui les avaient apportés sur l'océan ; et, comme dit Voltaire dans *Alzire* ,

L'appareil inouï pour ces mortels nouveaux
De nos châteaux ailés qui volaient sur les eaux ;

le fer enfin dont ils étaient couverts ; tant d'objets inouïs frappèrent ces peuples malheureux

d'une terreur dont ils ne purent revenir que trop tard , quand ils furent sous la domination cruelle de leurs vainqueurs. Les victoires de Cortès, sa cruauté à l'égard des malheureux Mexicains et de leurs deux empereurs , ses triomphes contre Velasquez , gouverneur de Cuba , sont des objets tellement connus de vous, que je n'ai pas besoin de les recueillir ici. J'en dirai de même de la conquête du Pérou, par trois aventuriers espagnols , à qui il fut donné de détruire le plus puissant empire du nouveau monde , et le plus riche qui eût existé dans l'univers entier. Les Péruviens étaient une nation civilisée, obéissant à de grandes dynasties royales, et reconnaissant le soleil comme leur dieu suprême. Ce fut , au Pérou comme au Mexique , à l'aide d'atroces exterminations que les Espagnols établirent leur pouvoir sanglant ; là aussi on vit de grands rois arrachés de leurs trônes d'or, et, après avoir en vain essayé de satisfaire la soif insatiable de leurs vainqueurs pour ce funeste métal, livrés aux flammes avec l'élite de leur noblesse et de leurs guerriers.

Il n'y a peut-être pas dans l'histoire un moment plus curieux à étudier que celui des trente années qui suivirent la première découverte de l'Amérique par Colomb : c'est particulièrement l'existence des deux grands empires du Pérou et

du Mexique si rapidement effacés à la première apparition des Espagnols, qui étonne et saisit l'imagination. Il y eut quelque chose de magique dans une destruction si soudaine et si complète. Les Péruviens et les Mexicains étaient, dit-on, avertis par des oracles antiques, qu'il devait venir du côté de l'Orient des hommes barbus, d'un courage terrible, portant le tonnerre et conduisant avec eux des animaux formidables. Remarquez en passant que ces traditions coïncident assez bien avec ce que je faisais observer en commençant cette introduction, par rapport aux communications primitives qui auraient eu lieu entre l'ancien et le nouveau continent. Quoi qu'il en soit, les Espagnols abusèrent cruellement de la terreur qu'ils inspiraient aux malheureux Indiens ; non-seulement la plus grande partie de leur race fut détruite, mais il ne resta plus de vestige de leur antique et assez brillante civilisation. Maintenant, lorsqu'on se promène en réalité ou en imagination, au travers des récits des voyageurs, dans les grandes villes espagnoles de Mexico, de Quito, de Lima, on doit être préoccupé du souvenir des empereurs du Mexique et des Incas du Pérou ; on s'étonne de penser qu'il y a à peine 300 ans, il existait dans ces régions des nations puissantes, et que des monuments merveilleux étaient à la

place des constructions récentes qui maintenant couvrent ce vaste pays. L'antique Orient a laissé plus de ruines de sa splendeur que les monarchies américaines, malgré toutes les destructions successives qui, depuis trois mille ans, ont tant de fois sillonné le sol oriental (1). Je vous parlerai des vestiges qui peuvent subsister encore du Mexique et du Pérou, nations antiques, et pourtant contemporaines des temps modernes, puisqu'elles florissaient encore au temps de Charles-Quint.

Si maintenant nous voulons continuer cette revue des découvertes exécutées dans les régions américaines, nous devons encore nous en tenir à de rapides résultats.

Le roi Ferdinand, désirant ouvrir une communication du côté de l'ouest avec les Moluques, fit équiper à ses frais deux vaisseaux dont il donna le commandement à don Juan Dias de Solis. Ce navigateur, après avoir longé la côte de l'Amérique méridionale, entra, le 1^{er} janvier 1516, dans une rivière à laquelle, à cause de cette circonstance, il donna le nom de Janeiro. Il était sur les bords qui furent plus tard, sous le nom de Brésil, une florissante colonie portugaise ;

(1) Je ne parle point des grands débris de Palenqué, antérieurs à tout le reste, et encore debout, parce qu'ils avaient échappé à la violence des vainqueurs.

mais il paya cher sa témérité, lorsqu'ayant voulu mettre pied à terre, il fut la victime des peuplades anthropophages qui habitaient ces contrées cruelles.

C'est encore un capitaine portugais, Ferdinand Magellan, qui s'immortalisa par la plus hardie navigation, lui à qui il fut donné de doubler la pointe méridionale de l'Amérique, et de faire connaître au monde l'étendue au sud de ce nouveau continent, dont les plus belles contrées étaient dans le même temps découvertes et explorées. Voici quelques détails relatifs à l'expédition de Magellan, l'un des plus grands voyageurs parmi les auteurs de découvertes.

Magellan, après avoir servi sous le roi de Portugal dans les grandes expéditions que ce monarque accomplissait alors dans les Indes orientales, mécontent des procédés de son souverain, renonça pour jamais à sa patrie, et alla offrir ses services à Charles-Quint pour la conquête des îles Moluques. L'empereur n'hésita point à lui confier une flotte de cinq vaisseaux, et Magellan partit en 1519. Lorsqu'on fut à la hauteur de Rio-Janeiro, la chaleur de ce nouveau climat causa une telle maladie dans la flotte, que tout l'équipage, découragé, refusa de poursuivre l'entreprise plus avant. Magellan, ayant fait punir de mort les principaux révoltés, fit hiverner sa flotte dans

un cap situé au 52^e degré, d'où il aperçut les hommes gigantesques de la Patagonie. A douze lieues de ce cap, il entra dans le détroit qui porte son nom, l'ouverture pouvait avoir une lieue de largeur; cinquante lieues plus loin, il rencontra un autre détroit qui débouchait dans les mers occidentales, il lui donna le nom un peu ambitieux de Jason Portugais. Il appelle Terre-de-Feu la côte méridionale, et donne le nom d'océan Pacifique à la grande mer du Sud. Enfin, après une navigation de 1,500 lieues depuis le cap d'où il était parti, il découvrit plusieurs îles habitées par des peuplades barbares et idolâtres. C'est là, dans l'île de Zaba, qu'il mourut, en 1521, lâchement assassiné par un roi du pays, à qui il avait rendu de grands services en se joignant à lui pour une guerre contre le roi de l'île Matan.

Dans un temps où la soif de l'or entraînait tant de guerriers espagnols ou portugais à découvrir des régions nouvelles pour exterminer les peuples, la gloire de Magellan est brillante et pure; il n'est point mort, comme les Pizarro et les Almagro, victime d'une farouche ambition. Le désir de connaître, plus que celui d'acquérir, l'avait emporté par-delà les limites dernières de ce même continent, qui offrait à d'autres tant de trésors à recueillir dans son intérieur; Magellan devait trouver la mort

sous le glaive du chef sauvage d'une île perdue aux extrémités du monde.

Cependant le destructeur sanglant du Mexique, Fernand Cortès, à la suite d'une disgrâce que lui avait suscitée son ambition, entreprend un voyage de découvertes au nom du roi d'Espagne. Il pensait, comme la plupart des plus habiles navigateurs de cette époque, qu'en longeant la côte de la Jamaïque septentrionale, il découvrirait un passage à l'Océan occidental, ou que, par l'isthme de Darien, il trouverait une communication entre la mer du Sud et celle du Nord. Il échoua dans cette double tentative; et s'étant mis lui-même à la tête d'un nouvel armement, il découvrit la grande péninsule de la Californie orientale, et la plus grande partie du golfe qui la sépare de la Nouvelle-Espagne; le golfe de Californie porte le nom de mer Vermeille ou de mer de Cortez.

Nous n'entreprendrons pas ici de faire connaître les découvertes successives qui se sont faites de tout le continent américain; déjà nous venons de voir la plus grande partie de l'Amérique du sud tour à tour découverte et conquise par les Espagnols et les Portugais. Ajoutons que le Chili, habité par les intrépides Araucans, est découvert et soumis au joug espagnol par les

compagnons de Pizarre. Le Paraguay est parcouru par le navigateur Gaboto ; un grand nombre de régions centrales de l'Amérique du sud , depuis le Brésil jusqu'au Chili , et en diverses autres directions, sont explorées pour la découverte de cet Eldorado, pays imaginaire que l'on supposait plus rempli de richesses que tout le Nouveau-Monde ensemble. Ces expéditions donnèrent lieu à de merveilleux voyages, et à d'étranges aventures dont le récit est un des plus curieux parmi ceux dont l'histoire a conservé le souvenir. La poésie n'a point dédaigné de s'en enrichir : le premier des poètes épiques espagnols, l'auteur de l'Araucana, se signala comme capitaine et comme poète dans une révolte du Chili ; il chanta les prodiges du Nouveau-Monde : vers le même temps, les splendeurs de l'Inde orientale trouvaient aussi dans le Portugais Camoëns un chantre inspiré, vraiment digne de tant de merveilleux événements.

Ce fut plus tard seulement , que les Anglais et les Français abordèrent dans cette Amérique du sud qui devait être le partage des deux peuples de l'Europe également méridionaux. C'était , comme nous le verrons tout à l'heure, le nord du nouveau continent qui devait être le théâtre occupé par ces deux grandes nations. Cependant , dès ce même siècle, il y a des noms de grands na-

vigateurs qui ne sont ni Espagnols ni Portugais ; Davis , Hudson , Baffin , ont laissé leur empreinte immortelle sur la mappemonde de notre globe.

« A la fin du xvi^e siècle , dit l'auteur du dernier Voyage pittoresque dans les deux Amériques , cent ans seulement après la découverte du Nouveau-Monde , on avait vu les Espagnols découvrir les Antilles , le Mexique , la Floride , le Pérou , la Colombie , le Chili , la Plata ; remonter ou descendre les trois plus grands fleuves de ces contrées , l'Amazone , la Plata et l'Orénoque. Une partie du Brésil était déjà peuplée par les Portugais , qui avaient pénétré au loin dans l'intérieur. Les Français , momentanément établis à la Floride et à Rio de Janeiro , avaient été forcés d'abandonner ces possessions ; mais ils étaient encore maîtres du Canada. Les Anglais avaient aussi parcouru le littoral de l'Amérique , surtout celui du Labrador et de la Virginie. Depuis longtemps déjà les Hollandais rôdaient sur les côtes , pillant les colonies espagnoles et portugaises. On peut donc en conclure que l'Amérique méridionale était alors presque entièrement connue dans son intérieur , tandis que l'on n'avait encore visité que les côtes de l'Amérique septentrionale. »

Cependant , vers le xvii^e siècle , tandis que les deux nations généralement maîtresses de

l'Amérique du sud n'avaient plus qu'à affermir leur domination dans ces vastes contrées, on vit s'établir les grandes colonisations des Anglais dans le nord du continent. Je dirai, dans le premier chapitre, comment les Anglais, établis dans l'Amérique du nord, y jetèrent les premiers fondements de la grande nation qui maintenant est la plus célèbre république du monde; puis, nous verrons les Français maîtres du Canada et d'autres contrées du nord, en même temps qu'ils habitent la Guyane et qu'ils fondent Surinam si longtemps disputée par les Hollandais. C'est en 1604 que le roi d'Angleterre donna le nom de Nouvelle-Angleterre aux vastes régions de l'Amérique du nord, sur laquelle le capitaine Smith avait fait les premiers établissements.

Dans le xviii^e siècle, les deux Amériques, connues politiquement, du moins dans les régions soumises aux Européens, sont explorées en détail au profit de la science, moins par des navigateurs que par des savants, lesquels s'attachent à faire connaître la géographie et l'histoire naturelle de ces contrées. Car ce ne sont pas les grands navigateurs autour du monde, tels que Bougainville, Cook, la Peyrouse, qui ont surtout fait connaître l'Amérique; ils n'ont guère visité que ses côtes, et les trésors de leurs observations se trouvent surtout pour ce qui regarde les îles de

l'Océanie et les régions jusque-là inexplorées de la mer du Sud.

C'est donc alors que paraissent ces voyages scientifiques qui ont répandu tant de lumières sur la science de la nature et du sol que nous habitons. Ainsi la Condamine, en 1734, descendit le grand fleuve des Amazones jusqu'à son embouchure, et jeta les plus grandes lumières sur la géographie de ces vastes contrées. Vers la fin du même siècle, et au commencement de celui-ci, les célèbres voyageurs de Humbold et Bomplan parcourent toutes les contrées de l'Amérique du sud, et consignent le résultat de leurs travaux dans des ouvrages d'un prix extrême pour la géographie et l'histoire naturelle, précieux surtout pour l'histoire de l'homme, de ses races, de ses langues, et des principaux éléments de sa civilisation.

Depuis ce temps, il y a eu des voyages assez nombreux généralement entrepris dans des buts de spécialité et pour l'exploration de telle ou telle science, soit physique, soit morale; car l'ardeur de la science dans notre siècle est toujours active et vivante; elle ne redoute pas plus les sacrifices que dans les deux siècles qui ont précédé. Nous aurons soin de vous entretenir des principales excursions des voyageurs, à mesure que nous parlerons des régions qu'ils ont parcourues.

Nous diviserons ce volume en trois parties : les deux premières contiendront les deux Amériques, celle du nord et celle du midi. En premier lieu, nous visiterons les nations qui sont européennes par les mœurs, par les usages et par l'origine ; puis, nous tâcherons de caractériser les races aborigènes ou indiennes pures qui subsistent encore dans cet immense continent à côté des vainqueurs de leurs frères ou de leurs aïeux ; et j'examinerai ce qu'il y a de plus général sur les races, les religions, les usages, les langues, la poésie de ces mêmes habitants indigènes de l'Amérique, m'attachant surtout aux points que je viens de marquer. Dans la nécessité où je serai de me borner, je m'arrêterai moins sur les détails de géographie physique du nouveau continent. Nous ne manquerons pas toutefois de faire connaître par des descriptions choisies la richesse du sol et les beautés naturelles qui ont bien des fois excité le génie des plus illustres écrivains. Dans une troisième partie, je présenterai un tableau rapide de l'Océanie, de la cinquième partie du monde.

PREMIÈRE PARTIE.

AMÉRIQUE DU NORD.

CHAPITRE PREMIER.

ÉTATS-UNIS.

Il naquit à Londres, en 1644, un enfant destiné à accomplir de grandes choses dans l'Amérique septentrionale, et dont je vais vous rapporter l'histoire avec quelques détails.

Guillaume Penn, fils unique du chevalier Penn, vice-amiral d'Angleterre, fut exercé dès sa jeunesse à tous les travaux du corps et de l'esprit. Il séjourna longtemps en France; puis, l'amour de la patrie l'ayant rappelé à Londres, et le vaisseau qu'il montait ayant été obligé de relâcher dans un port d'Irlande, il entra par hasard dans une assemblée de quakers ou trembleurs, secte chré-

tienne qui portait le sentiment de l'égalité au degré le plus extrême. La piété, le recueillement, et les persécutions qu'ils souffraient alors, le touchèrent si vivement, qu'il se livra tout entier à leur parti. Il se fit instruire des principes de cette secte, et revint trembleur en Angleterre.

De retour chez le vice-amiral son père, au lieu de fléchir le genou et de lui demander sa bénédiction, le jeune exalté l'aborda le chapeau sur la tête et lui dit : « Je suis fort aise, l'ami, de te voir en bonne santé. » Le vice-amiral crut que son fils était devenu fou; mais désirant lui faire faire son chemin à la cour, il mit tout en usage pour qu'il allât voir le roi et le duc d'York, en s'abstenant de les tutoyer et de garder son chapeau sur sa tête. Guillaume répondit que sa conscience ne lui permettait pas d'agir ainsi, et qu'il aimait mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Le père désespéré chassa de sa maison ce fils rebelle autant qu'insensé.

Bien des années après, le jeune Guillaume, après avoir parcouru l'Allemagne en prêcheur populaire, et être revenu à Londres pour les derniers moments de son père, alla un jour dire au roi Charles II : « Le vice-amiral mon père a fait de nombreuses avances à la couronne, dans les expéditions maritimes dont tu l'avais chargé; sa créance est à moi, que me donneras-tu en échange

de mon droit que je consens à t'abandonner ? » C'était en 1680. Le roi lui donna, au lieu d'argent, la souveraineté ou plutôt la propriété d'une province américaine au sud du Maryland. Ce singulier souverain partit pour ses états, avec deux vaisseaux chargés de ses sectateurs. Le nouvel état fut nommé Pensylvanie, du nom de Penn son fondateur ; il y bâtit la grande Philadelphie, maintenant la première cité de tous les États-Unis. Il commença par faire des traités avec les nations indigènes qui l'environnaient. Souverain de la Pensylvanie, il en fut aussi le législateur. Ses lois règnent encore dans cette province, et établissent, comme premier principe, cette sincère tolérance de tous les cultes chrétiens qui fait encore la base du droit public aux États-Unis.

Souverain qu'il était de la Pensylvanie par suite d'un marché de commerce, il s'en dessaisit aussi par un marché ; il la vendit à la couronne d'Angleterre, alors occupée par la reine Anne, en 1712, une somme de 280 mille livres sterling. Étrange dénoûment d'une étrange royauté ! direz-vous avec moi sans doute, mes jeunes lecteurs.

Je me suis arrêté sur ces détails de l'histoire de Guillaume Penn, parce que c'est à lui qu'il faut rapporter la première constitution des États-Unis,

non pas sans doute en république indépendante , mais en états réguliers, l'exemple de la Pensylvanie ayant exercé une grande influence sur les autres provinces de l'Amérique anglaise. Avant Guillaume Penn, il y avait eu beaucoup de voyages et d'établissements partiels dans l'Amérique du nord ; j'ai indiqué dans l'introduction la découverte de la Virginie , de la baie de Chesapeake , du Maryland, et la fondation de Jamestown , par le capitaine Smith. Il s'était passé bien des événements, il y avait eu de grandes souffrances dans les colonies , tant pour leurs rivalités mutuelles que pour les entraves opposées par l'administration anglaise ; les colons avaient consumé un siècle à combattre tour à tour les résistances de la nature sauvage et celles des Indiens, qui prenaient quelquefois de sanglantes revanches des cruautés et des injustices de leurs vainqueurs. Mais, comme je viens de le dire , à Guillaume Penn il faut rapporter l'établissement régulier des colonies anglaises dans l'Amérique septentrionale. Il n'y eut point d'événements marquants dans ces belles contrées depuis cette époque jusqu'au moment où, vers la fin du siècle, les Américains levèrent l'étendard de la liberté , et jetèrent la constitution des États-Unis avec d'admirables efforts dont je marquerai les ré-

sultats dans la suite de ce chapitre. Auparavant nous allons donner quelques résultats sur la division actuelle des États-Unis.

Jetez les yeux sur la carte d'Amérique, et considérez le vaste pays dont je vais vous tracer la circonscription. Au nord, toute la ligne horizontale qui s'étend depuis Boston jusqu'aux lacs Ontario, Supérieur, Michigan, et autres, célébrés par les voyageurs. Puis, en descendant à l'est, suivez le cours du Mississipi qui se rapproche du Missouri et de l'Illinois, à droite et à gauche, avant de se diriger directement vers le sud et de longer les territoires des Osages et des Natchez, jusqu'à la Nouvelle-Orléans, où il se jette enfin dans le golfe du Mexique. Au midi, suivez ce même golfe du Mexique avec la presqu'île des Florides; à l'est, l'océan Atlantique, et les grandes rivières avec les grandes cités placées sur ces bords; alors vous aurez à vue d'œil l'ensemble des États-Unis, sans parler des territoires qui l'entourent à l'orient et au nord, et sur lesquels cette nation, Européenne d'origine, étend peu à peu ses conquêtes et revendique un prétendu droit de propriété.

La république des États-Unis se compose de vingt-quatre États; leurs principales villes sont disposées ainsi qu'il suit, en remontant du sud au nord après avoir abordé à la baie de Ché-

sapeak : Colombia , Washington , Baltimore , Philadelphie , New-York , Boston , sur le bord de la mer , à l'extrémité opposée de Washington. Il ne faut pas oublier la Nouvelle-Orléans , grande ville à l'extrémité sud-ouest des États-Unis , et située à l'embouchure du Mississipi , dans le golfe du Mexique. La Nouvelle-Orléans est la capitale de la Louisiane , province qui appartenait à la France , et que les États-Unis ont achetée ; c'est aussi au moyen de leurs trésors qu'ils ont acquis des Espagnols la Floride , cette longue presqu'île qui se prolonge dans le même golfe du Mexique , au sud-est , près des îles Lucayes , et non loin de Cuba. Les deux principales villes des Florides sont Pensacola et St-Augustin.

Ce vaste territoire est sillonné par une grande quantité de cours d'eau , et coupé par des lacs nombreux. Parmi les fleuves , il faut compter le Saint-Laurent , qui ne fait que toucher au territoire de l'Union ; le Connecticut , le plus grand fleuve de New-Hampshire ; l'Hudson , la Delaware , la Susquehanna , formée de la réunion de deux branches et qui va se jeter dans la baie de Chésapeak ; le Potamac qui naît dans les Alleghanys , forme la limite entre le Maryland et la Virginie , baigne Washington , et se jette dans la même baie ; le James , le Savannah , le Mobile ; le Mississipi , ce roi des fleuves du

Nouveau-Monde, qui traverse les États-Unis du nord au sud, à la limite des régions civilisées ; joignez-y ses deux affluents, l'Ohio et le Missouri ; et enfin, il faut citer la Colombia, qui prend sa source dans les Montagnes-Rocheuses et qui va se jeter dans le grand Océan.

Les sites qui sont le plus ordinairement l'objet des descriptions des voyageurs, se trouvent dans la Pensylvanie, traversée par les Alleghansys, longue chaîne de montagnes, au milieu de laquelle on admire de ravissants paysages. Je ne parle pas des bords des lacs et des grands fleuves, particulièrement du Mississipi, sur la rive occidentale (1); ce que l'on y voit, c'est la nature sauvage originelle, dont nous parlerons particulièrement dans un autre chapitre.

Je ne puis pas ici vous faire connaître en détail les cités de l'Amérique du nord. Les États-Unis sont une nation neuve, dont toutes les villes ressemblent à des cités européennes, remarquables surtout par les trésors de l'industrie et toutes les apparences du luxe confortable dont cette même nation est le principal théâtre. Leurs grandes villes réunissent les établissements qui peuvent

(1) Le Mississipi a été merveilleusement décrit, sous le nom de Meschacébé, dans le Génie du Christianisme, et bien plus tard dans l'auteur du Voyage auquel nous empruntons un peu plus loin la description de la plus grande ville des États-Unis.

les faire regarder comme de belles cités. Banques, palais de l'Etat, bibliothèques, collèges, académies, musées, jardins botaniques, ponts vastes et sûrs, rues larges, bien pavées et bien aérées, belles maisons, généralement bâties en briques et à trois étages, propres et dépourvues d'ornements, tout cela est assez beau et grand, mais il règne dans cet ensemble une fatigante uniformité et une absence presque totale de monuments d'arts qui permettent de s'étendre peu longuement sur la plupart des villes américaines. Distinguez pourtant le monument de Washington à Baltimore, colonne de marbre blanc de 163 pieds de hauteur, avec des bas-reliefs en bronze, représentant plusieurs scènes de la vie du libérateur de l'Amérique, et surmontée de sa statue colossale.

C'est pourquoi, comme les provinces des États-Unis présentent un aspect assez analogue entre elles, il nous suffira d'emprunter à un écrivain très-distingué une seule description de l'une de leurs plus célèbres cités. Nous choisirons cette même ville de Guillaume Penn, dont je vous parlais tout à l'heure, et nous en puiserons le tableau dans les Souvenirs atlantiques de M. Théodore Pavie, voyage pittoresque au plus haut degré, ainsi que vous pouvez en juger par ce qui suit :

DESCRIPTION DE PHILADELPHIE.

« Une foule de barques glissaient silencieusement autour de nous. Le soleil se couchait, et les eaux transparentes de la Delaware, légèrement soulevées par le reflux de l'Océan, se teignaient tour à tour des derniers rayons du jour et de l'azur des cieux. Il régnait sur les deux rives du fleuve un silence profond; aux villages succédaient des forêts de saules, et des prairies coupées de marécages, sur lesquels planait en passant quelque aigle noir regagnant les montagnes. Des colonnes de fumée montaient à l'horizon, dérochant çà et là des pointes de clochers. A travers les arbres de l'île, surgissaient les mâts des bâtiments et leurs voiles à demi tendues; par intervalles, on distinguait le bruit confus qui se dégage des grandes villes, et monte dans l'espace comme les vapeurs du soir. Puis, peu à peu l'obscurité voila de ses ombres les masses lointaines des maisons; et quand nous débarquâmes au pied de High-Street, une file de réverbères formait un cordon de lumière à travers les ténèbres; à droite et à gauche s'ouvraient d'autres allées non moins silencieuses; seulement quelques groupes d'étrangers respirant la fraîcheur sous les tentes qui abritent l'entrée des hôtels, animaient par hasard la ville des Frères.

La Delaware baigne les quais de Philadelphie. L'autre rive du fleuve a conservé sa nature champêtre ; les maisons n'ont pu franchir sa largeur et emprisonner les eaux dans leurs murs. Point de pont qui enchaîne son cours ; une île sépare les flots blanchâtres de la Delaware ; les touffes de saules qui ombragent les prairies s'ouvrent agréablement aux regards fatigués de celui qui descend de High-Street. Cette rue est large de 100 pieds , et un marché long d'un demi-quart de mille au moins en occupe le milieu ; c'est sans contredit le plus bel édifice qui existe en ce genre aux États-Unis. Le toit et les piliers des magasins fuient à perte de vue entre les deux rangées de maisons élevées , et vont se perdre jusqu'à la douzième rue ; pendant le jour , on dirait une ruche , à entendre bourdonner , à voir circuler les passants à travers les boutiques ; la nuit , c'est un immense tombeau tendu dans toute la largeur de la ville.

A l'extrémité du marché commence une série d'innombrables chariots descendus des montagnes de la Pensylvanie , avec les productions de l'intérieur. Les conducteurs établissent leur demeure passagère sous la toile du waggon ; puis on les voit , attelés de quatre et six chevaux vigoureux , que fouette un nègre en sifflant , s'enfoncer dans les routes escarpées , parmiles

précipices des Alleghany, chargés d'émigrants que l'Angleterre et la Suisse vomissent par milliers. A un mille de la rivière finit cette seconde espèce de marché ; mais la rue continue encore , les maisons deviennent de plus en plus rares , et enfin on arrive , au milieu d'un tourbillon de poussière , au pont de bois jeté sur la Schuylkill.

High-Street partage la ville par la moitié ; les rues transversales prennent le nom de première , seconde , ainsi de suite , jusqu'à la vingtième environ ; les deux quartiers principaux se distinguent alors par nord et sud. Les rues parallèles à celle du marché reçoivent leur dénomination d'après les arbres qui y sont plantés. Il suffit donc de tracer environ seize lignes droites de la Delaware à la Schuylkill, et de les couper par vingt autres lignes perpendiculaires, pour avoir le plan de cette immense ville.

Les promenades manquent à Philadelphie ; Washington-Square est, à bien dire , la seule , et encore est-elle peu fréquentée. Il est cependant difficile de trouver un plus gracieux jardin , de plus riantes verdure que celles de ses sassafras , des brises plus parfumées que celles de ses lauriers et de ses tulipiers aux larges fleurs. Toutes les fois que j'allais rêver sur cette promenade , je m'y trouvais seul , ou par hasard je rencontrais au pied d'un lilas un étranger comme moi ; car

pour les Américains , ils ne se promènent pas. D'ailleurs , dans tous les pays, ce sont surtout les voyageurs qui savent apprécier les lieux publics , où chacun est libre de respirer à son loisir cet air que la nature lui accorde gratis en quelque lieu qu'il aille. Là il est dans son domaine , la terre qu'il foule ne reconnaît en lui qu'un homme , et laisse sa trace s'imprimer sur sa surface , jusqu'à ce que le vent vienne à souffler et l'enlève.

A une lieue de la ville , sur la Schuylkill , on a établi d'immenses machines hydrauliques destinées à porter aux fontaines les eaux les plus douces de cette rivière. Resserrée par une digue de pierre qui la traverse en entier , elle retombe en nappe pesante sur les roues d'une pompe qui la refoule d'elle-même à la hauteur voulue. Les galeries autour de l'édifice sont pavées avec luxe ; des jardins plantés de catalpas , des belvédères , des bassins forment une charmante promenade rafraîchie par la vapeur de la cascade : la machine elle-même est du travail le plus précieux ; les escaliers en bronze permettent de circuler entre ses roues gigantesques qui mettent les cylindres en mouvement. Lorsqu'on descend du côté de la rivière entre les deux courants d'eau qui s'échappent en mugissant , les collines ombragées de la Schuylkill se déroulent sur la droite ; en

face s'étendent le canal et les embarcations traînées par des chevaux ; les chemins s'enfoncent dans les forêts d'érables ; les ponts en bois , fermés comme une galerie souterraine percée de croisées , se succèdent autour des mines de charbon si abondantes sur ces rives ; des canots élégants voguent sur les eaux de la rivière , transparente comme toutes celles qui descendent des montagnes. Le voyageur fatigué s'assied au sommet du labyrinthe à l'ombre de la pagode , embrassant d'un seul coup d'œil la rivière et les accidents de ses bords , les machines hydrauliques étincelantes comme un palais ; vers le sud , les clochers de la ville , et parmi les champs , les défrichements , les restes des forêts abattues , et quelques barrières qui tracent déjà les rues projetées.

Sur les bords de la Schuylkill sont des bosquets d'érables , des collines à perte de vue , seuls endroits où l'on puisse respirer pendant les mourantes chaleurs de la canicule. Les eaux de la Delaware , à peine agitées par le reflux de la mer , réfléchissent sans les absorber les rayons brûlants du soleil ; les rues sont trop larges pour répandre l'ombre si courte du midi. C'est alors que la ville paraît déserte ; les toiles qui s'étendent devant les magasins répandent une fraîcheur qui fait envie au passant exténué de

fatigue ; çà et là sous l'ombre d'un peuplier encore debout, au coin d'une place, dort un nègre insouciant ; autour des pompes s'assemblent les conducteurs de waggons, les enfants errants, les chiens sans maîtres. Assez souvent de gros nuages noirs qui semblent peser sur l'atmosphère éclatent en orages, et les éclairs sillonnent leurs flancs ténébreux avec une furie inconnue en France. Les maisons tremblent des éclats de la foudre, l'eau tombe en larges gouttes et disperse avec sa vapeur la poussière des places publiques, jusqu'à ce que, bouillonnant le long des trottoirs, elle répande sa fraîcheur si ardemment désirée ; alors on voit les habitants sortir de leurs maisons, et remplir les rues comme les insectes qui éclosent du sein de la terre pendant les nuits humides du printemps.

Les monuments de Philadelphie sont entièrement dans le caractère de la ville et de ses habitants, la plupart quakers, et par conséquent ennemis de tout ce qui tient à ce qu'ils appellent la vanité humaine. Le Statehouse est un bâtiment de brique d'un aspect assez sévère, et qui ne mériterait aucune attention, si ce n'était que dans le salon faisant face à la rue fut signée la déclaration de l'indépendance. Le muséum de tableaux n'offre pour ainsi dire rien qui mérite l'attention ; les États-Unis n'ont point de véri-

tables artistes , ou du moins ceux qui se distinguent de cette foule de peintres vulgaires , traversent l'Océan , et vont chercher en Europe les inspirations des grands maîtres. Benjamin West était cependant Américain , il naquit à Philadelphie, où l'on voit encore son beau tableau du Christ guérissant les malades ; ses autres ouvrages se trouvent répandus en Angleterre , et les plus précieux sont au musée des antiques à Londres. »

Les principales cités des États-Unis , Boston , Baltimore , New-York , la Nouvelle-Orléans , sont décrites par le jeune voyageur , auquel nous venons d'emprunter le tableau qui précède, avec la même intelligence et le même éclat de style. Mais il a négligé de s'occuper d'un établissement du plus haut intérêt à Philadelphie , par son objet et par les résultats qu'il a obtenus et ceux qu'il fait espérer, lorsqu'il sera possible de l'imiter parmi les autres nations civilisées des deux continents. Je veux parler de l'établissement pénitentiaire , dont M. d'Orbigny , dans son Voyage pittoresque , donne une fidèle description :

TABLEAU DE LA MAISON PÉNITENTIAIRE DE PHILADELPHIE.

« La maison pénitentiaire de Philadelphie est située à quelque distance de la ville , sur un pla-

teau aéré et salubre. Cette maison occupe un espace de dix ares de terrain, formant un carré de six cents pieds sur chaque face, entouré de murs massifs de trente pieds d'élévation, avec des tours crénelées à chacun des angles et au milieu. La prison, qui se trouve dans le centre de ce carré, est une construction éminemment appropriée à cet usage.

Quand on entre dans la cour de l'établissement, on se croirait plutôt dans un atelier que dans une maison de correction. Tous les hommes travaillent avec assiduité, avec habileté, avec succès; ici on taille et on scie de grands blocs de pierre; là on forge le fer; ailleurs se prolonge une vaste galerie dans laquelle se groupent divers corps de métiers; tailleurs, brossiers, tisserands, cordonniers, passementiers, travaillent tous, non-seulement pour ajouter quelques douceurs à l'ordinaire de la maison, mais encore pour se créer une petite épargne au moment de leur mise en liberté. Rien ne peut rendre l'effet d'un pareil spectacle. Ce n'est plus cet affligeant tableau d'hommes abrutis et dégradés, n'ayant plus d'autre activité que celle du mal; ce n'est plus un bruit de chaînes comme celui que l'on entend dans nos bagnes; c'est une grande famille d'ouvriers ramassée dans la même enceinte, et qui

pourrait, par la tenue, la tranquillité, l'activité, servir de modèle à la grande famille des artisans libres et honnêtes.

C'est aux États-Unis, pour la première fois, que l'on a cru inutile et nuisible d'assimiler à des brutes des hommes qui avaient manqué aux lois sociales, et cette mesure y a obtenu les plus heureux résultats. Des deux systèmes tour à tour employés, savoir l'isolement pur et simple, et l'isolement partiel hors des heures du travail, le dernier semble avoir le mieux réussi. Chaque détenu a sa cellule particulière, ce qui enlève à ces malheureux l'occasion de se corrompre l'un l'autre, comme cela arrive dans les dortoirs communs, repaires du vice et des mauvais conseils. Mais les ateliers réunissent les habitants de la maison, et là, en vue l'un de l'autre, s'exerçant mutuellement au travail, ils ne souffrent pas de cette vie isolée qui semble être physiquement antipathique à l'homme. C'est grâce à de si paternelles mesures que l'on a obtenu parmi ces détenus des conversions éclatantes. Là, ces mêmes hommes que la débauche et la paresse avaient jetés dans les voies du crime, deviennent doux, honnêtes, bons, laborieux; de farouches qu'ils étaient, ils s'habituent à être sociables. Réunis par milliers et ayant à peine quelques guichetiers pour les surveiller, ils ne semblent pas vouloir

faire le moindre effort pour recouvrer leur liberté : armés d'outils , ils pourraient facilement faire sauter la simple grille qui les sépare du monde ; ils ne le font pas , tant le travail a adouci leurs mœurs. »

J'aimerais à vous faire parcourir les sites naturels les plus remarquables des États-Unis. La longue description que je viens de rapporter pourra suffire à vous donner en même temps un tableau de la nature et un tableau de la civilisation , telle qu'elle se montre dans l'aspect d'une grande cité. Il y a de belles scènes à décrire dans les États-Unis , mais on les trouve particulièrement dans les contrées qui sont limitrophes des régions indiennes ; partout ailleurs ce qui fait la merveille particulière à ces républiques , c'est la puissance de l'industrie , c'est le triomphe de la civilisation contre la nature rebelle ; ce sont les trésors que répand dans ces contrées la vapeur , cette maîtresse du monde , qui finira par le renouveler entièrement , elle qui fait voyager avec la rapidité de l'éclair sur la terre , sur les fleuves , sur l'océan.

Le mouvement industriel est en effet ce qui distingue par-dessus tout les États-Unis ; les Américains ont donné l'impulsion qui règne maintenant en Angleterre et en France. Et , pour ne parler que des chemins de fer , quand vous n'auriez

vu que le chemin qui existe maintenant de Lyon à St-Étienne , ou celui de Paris à St-Germain , vous auriez peine à vous figurer la nation des États-Unis , reine du monde par le sceptre de l'industrie, sillonnant tous les districts de ses immenses chemins de fer et de ses transports par la vapeur ; c'est bien là la merveille des temps modernes, c'est le plus grand pas que l'intelligence de l'homme ait fait sur ce monde, depuis Christophe Colomb , depuis l'invention de la boussole.

Le même écrivain à qui nous venons d'emprunter la description de la maison pénitentiaire de Philadelphie , nous donne un aperçu assez piquant des mœurs et de la physionomie américaine, considérées encore d'une manière spéciale dans la même grande cité.

MŒURS AMÉRICAINES ET ACTIVITÉ INDUSTRIELLE
A PHILADELPHIE.

« C'est à Philadelphie qu'il faut voir et juger la population américaine. Philadelphie est la ville de Penn , la ville des puritains de l'Union. Quoique la secte des quakers , ces austères et bizarres moralistes , tende à se fondre peu à peu dans le reste de la population , on voit pourtant dominer dans la masse cette rigidité de mœurs et de principes, cette sauvagerie d'habitudes, qui formaient la base de leur code religieux. Un homme accou-

tumé aux plaisirs extérieurs et bruyants de la vie européenne s'habitue difficilement aux jouissances du foyer domestique, aux joies d'intérieur, aux coutumes simples, aux allures calmes et douces de la vie américaine, surtout à Philadelphie. On y trouve peu de divertissements publics, peu de points de réunion, si ce n'est pour des affaires de commerce ou de religion. Le seul objet qui intéresse bien vivement les habitants, ce sont les objets politiques qui, comme dans les États-Unis chacun a sa part d'influence dans les intérêts généraux, se mêlent plus ou moins à la vie intime de chaque citoyen. La vie politique est entrée dans les mœurs privées; elle s'associe à toutes les combinaisons et pénètre dans tous les entretiens. De là résulte ce tour d'esprit sérieux et positif qui caractérise le citoyen de l'Union; de là cette écorce dure et grave qui n'a aucun rapport avec notre urbanité européenne. De la cordialité au fond, de la générosité, de l'humanité, voilà ce que l'on rencontre souvent; mais des manières aisées et élégantes, de l'abandon, du laisser-aller, de la gaîté, de l'esprit, de la saillie, voilà ce qui ne se trouve que par exception et dans de petits cercles de choix.

Dans un bal, dans un concert, dans une réunion quelconque, les chaises sont rangées en demi-cercle bien serré. Arrivées à la file dans

l'appartement, les dames s'asseyent à côté les unes des autres, et se mettent à causer entre elles à voix basse et par groupes. De leur côté, les hommes demeurent isolés et à part, conversant entre eux de la politique du jour, d'une vente faite ou d'un achat à réaliser, le tout sans s'inquiéter du cercle de femmes qui se déploie autour d'eux. Si, dans un bal, la danse s'engage, les cavaliers ne s'approchent des dames que pour les inviter à une valse ou à une contre-danse, qu'ils achèvent avec un sérieux et une impassibilité vraiment étranges, souvent même sans entamer la conversation. Ces façons guindées étaient bien plus dominantes et plus exagérées autrefois. Toutes les classes de la société, quelle que fût leur secte, prenaient exemple de la plus puritaine; l'austérité du devoir était le seul point de vue sous lequel étaient considérées toutes les choses de la vie. Aujourd'hui ces habitudes, austères jusqu'à la bouffonnerie, ont fait place à des usages d'une sociabilité plus grande. Les communications entre l'Europe et les États-Unis ont tempéré la gravité farouche de ces allures. Notre luxe, nos coutumes élégantes, notre vivacité française, notre goût pour les arts, se sont introduits même à Philadelphie, la plus austère cité des États-Unis.

Les établissements de charité, nombreux à Phi-

ladelphie , y sont vraiment des modèles. La ville, à la fois commerçante et industrielle, compte une foule d'usines et de manufactures, des ateliers d'impression pour la toile, des clouteries, des distilleries, des brasseries, des tanneries, des papeteries, des corderies, des verreries, enfin 54 typographies. L'activité de ces dernières est une chose merveilleuse et presque incroyable. On cite le fait d'une maison de librairie qui, à l'aide de bonnes feuilles, parvenait à livrer au public de Philadelphie les romans de Walter Scott le même jour où on les livrait au public de Londres. Un jour il arriva que, par suite d'un retard ou d'une erreur, l'édition anglaise brochée arriva en vue de New-York avant qu'on eût en main à Philadelphie une ligne des deux volumes que portait le paquebot, alors au bas de la rivière. Que fait la maison de Philadelphie? Elle fait venir un exemplaire par estafette extraordinaire, imprime, tire les deux volumes, exécute une réimpression américaine sur l'édition anglaise, en envoie plusieurs ballots à New-York, et le débite avant même que le paquebot eût pu mettre à terre les volumes qu'il portait. Trente-six heures ont suffi pour tout cela. »

Cet aspect d'une activité toute marchande avait frappé la jeunesse de M. de Châteaubriand, lorsque ce grand écrivain, exilé de sa patrie par

les événements politiques, allait chercher par-delà l'Atlantique un peuple qui lui offrît des vertus républicaines et l'exercice de la liberté.

« Sur la foi des livres et des intéressés, au seul nom des Américains, nous nous enthousiasmons de ce côté-ci de l'Atlantique. Moi-même, épris de la même ardeur, lorsque j'arrivai à Philadelphie, je demandai en grâce que l'on me montrât un de ces fameux quakers, vertueux descendants de Guillaume Penn. Quelle fut ma surprise, quand on me dit que, si je voulais me faire duper, je n'avais qu'à entrer dans la boutique d'un frère, et que si j'étais curieux d'apprendre jusqu'où peut aller l'esprit d'intérêt et d'immoralité mercantile, on me donnerait le spectacle de deux quakers désirant acheter quelque chose et cherchant à s'attraper mutuellement ! Je vis que cette société si vantée n'était, pour la plupart, qu'une compagnie de marchands avides, sans chaleur et sans sensibilité, qui se font une réputation d'honnêteté parce qu'ils portent des habits différents des autres, ne répondent jamais ni oui ni non, n'ont jamais deux prix, parce que le monopole de certaines marchandises vous contraint d'acheter avec eux au prix qu'ils veulent ; en un mot, de froids comédiens qui jouent sans cesse une farce de probité, calculée à un immense intérêt, et chez qui la vertu est une affaire d'agiotage. »

Ce tableau , fort piquant par ses détails , est certainement injuste par son exagération. En général , mes jeunes lecteurs , vous aurez à vous défendre bien des fois dans la vie d'un sophisme très-ordinaire , à l'aide duquel on ne craint pas de flétrir ce qu'il y a ici-bas de plus honnête et de plus digne d'être respecté. Dans notre vie imparfaite , mêlée d'ombre et de lumière , de vice et de vertu , simples individus que nous sommes , ou sociétés plus ou moins compactes , nous avons tous un côté particulier par lequel nous pouvons donner prise à la critique malveillante ; ce côté peut être indifférent à la morale , quelquefois même il est estimable en soi ; il lui arrive aussi de tomber dans l'excès ; mais ce sont des cas particuliers que l'on ne peut généraliser sans commettre des inductions injustes ou prévenues. Ce qu'il y a de vrai et d'avoué par la plupart des voyageurs , même les plus désintéressés , sur le caractère des habitants de l'Union , c'est la prédominance de l'esprit mercantile sur les autres éléments dont se compose la civilisation. Mais beaucoup de discoureurs , prenant acte de cette circonstance du caractère américain , et oubliant la probité qui en fait le fond , calomnient ce grand peuple , jusqu'à le regarder comme prêt à faire bon marché de sa conscience , même de sa liberté , sitôt qu'au maintien de l'une et de l'autre

l'intérêt commercial et bénéficiaire des citoyens serait compromis.

Et pour ce qui regarde les paroles plus qu'exagérées qui précèdent, l'homme de génie de qui nous les avons rapportées, lui qui, à mesure qu'il avance en âge, sent redoubler sa sympathie pour toutes les gloires, n'a pas balancé à les rétracter plus tard dans une note honorable pour lui et pour le peuple dont il estime la vertu. « Les États-Unis et les Américains ont pris entre les gouvernements et les nations un rang qui ne permet plus de parler d'eux avec cette légèreté. » N'oublions pas qu'après l'injurieux tableau que nous reproduisons ici, le même écrivain, inspiré par la mémoire de ces républiques américaines qu'il avait vues s'affranchir à l'aide d'immortels efforts, écrivait ces nobles paroles : « J'ai vu les champs de Lexington ; je m'y suis arrêté en silence, comme le voyageur aux Thermopyles, à contempler la tombe de ces guerriers des deux mondes qui moururent les premiers, pour obéir aux lois de la patrie. »

Je terminerai ce chapitre en vous donnant un aperçu des événements qui ont soustrait les états américains à la métropole anglaise, ainsi qu'une idée générale de la constitution qui règne parmi ces républiques nouvelles, sous beaucoup de rap-

ports, plus avancées dans la civilisation que les vieilles nations de l'Europe.

Jusqu'à l'avènement du roi Georges III au trône, les relations entre l'Angleterre et ses colonies n'avaient pas été ouvertement hostiles; la scission éclata à l'occasion des vexations fiscales imposées par le gouvernement anglais. Jusque-là il s'était borné à demander, en temps de guerre, aux assemblées coloniales, des secours que le parlement même faisait quelquefois rembourser.

Mais, en 1763, une contribution annuelle leur fut imposée sans le consentement préalable de leurs assemblées, le parlement se prétendant le droit d'imposer toutes les parties de la domination anglaise; cependant, comme les colonies n'étaient point admises au parlement, l'imposition fut rejetée comme injuste. Deux ans après eut lieu l'impôt du timbre, qui frappait de nullité tous les actes de l'usage journalier dans le commerce, s'ils n'étaient écrits sur le papier timbré, chargé d'un droit fixé par le parlement. Les colonies résistèrent à l'exécution de cette loi.

Tels furent le commencement et les causes de l'insurrection des colonies américaines. La révolte commença à Boston, dont les habitants se réunirent le 13 mai 1774, et déclarèrent leur résolution de résister par la force à leurs oppres-

seurs (1). Quelques mois après, un congrès ayant été réuni à Philadelphie, le général Washington fut nommé général en chef de toutes les troupes des colonies, à l'effet de soutenir la guerre contre les Anglais et d'établir l'indépendance connue des États-Unis.

Je ne vous rapporterai point les détails de cette mémorable guerre ; vous les trouverez dans toutes les histoires du temps. Lorsque les Américains, le 4 juillet 1776, eurent proclamé leur indépendance et pris le nom des États-Unis, l'enthousiasme fut sans bornes dans toute l'étendue des provinces. En vain l'armée anglaise déploie toutes ses ressources pour étouffer la rébellion, et plus tard pour la subjuguier ; en vain les généraux Clinton, Burgoyne, Cornwallis, essaient de soutenir les affaires du royaume contre ces colonies révoltées ; en vain ils emploient les moyens les plus cruels, les pillages, les massacres, les incendies, et vont jusqu'à enrégimenter les nègres, qu'ils excitent à la désertion et aux vengeances contre leurs maîtres : rien ne résiste à l'habileté de Washington, à l'ardeur patriotique des Américains, et au courage des Français,

(1) Dans le roman historique de *Lionel-Lincoln* par M. Cooper, on voit décrites, avec une admirable vérité de couleur, toutes les circonstances relatives à l'insurrection des Bostoniens et aux premières hostilités.

qui étaient venus au secours de leurs alliés , et qui contribuèrent à leur conserver cette liberté , objet de leurs constants efforts.

Enfin la guerre durait déjà depuis sept ans; les événements de la dernière campagne avaient été décisifs en faveur des Américains : l'ennemi était chassé des provinces du sud et du centre qu'il avait envahies, dès les premiers mois de 1782. Les ministres plénipotentiaires s'assemblèrent à Paris; Franklin , John Adams , John Fay , et H. Laurens , généreux citoyens , dont les noms , celui du premier surtout , doivent être glorieusement transmis à la postérité , soutinrent avec dignité les intérêts et l'honneur des États-Unis. Les plénipotentiaires britanniques hésitèrent longtemps à reconnaître l'indépendance de ce pays ; ils demandaient que la reconnaissance fût renvoyée au traité définitif ; mais les ministres américains exigèrent qu'elle fût proclamée avant tout. Les conférences s'étant prolongées pendant plusieurs mois , les préliminaires furent signés le 30 novembre 1782; et l'Amérique du nord , affranchie , procéda avec calme à l'établissement de sa constitution , et à l'affermissement progressif de sa liberté.

Le libérateur des États-Unis , Washington , en fut élu président à l'unanimité des suffrages. Sous lui , le congrès s'occupa des premières et utiles

mesures qui devaient faciliter la mise en œuvre d'un système si nouveau. En 1793, Washington fut réélu président, malgré les efforts des exaltés, dont le parti assez nombreux recevait le contre-coup des événements qui se passaient en France à cette époque. En 1796, ses pouvoirs expirant de nouveau, il allait être réélu encore à l'unanimité, lorsqu'il signifia sa résolution de renoncer à la présidence et de se désister des affaires publiques.

Une inflammation de la trachée-artère, causée par une pluie légère qui lui avait mouillé la tête et le cou, enleva Washington en 24 heures, le 14 décembre 1799, à sa campagne de Mont-Vernon. La fermeté et la tranquillité de son âme, est-il dit dans la Biographie universelle, à l'article de ce grand homme, se montrèrent jusque dans ses derniers moments. Sentant sa fin très-prochaine, et convaincu de l'inutilité des secours qu'on lui prodiguait, il pria les personnes qui l'entouraient d'y mettre un terme; puis s'étant déshabillé, il se mit au lit, se ferma lui-même les yeux de sa propre main, et expira bientôt après sans convulsion. Il était dans sa 68^e année, et ne laissait pas d'enfants. Sa mort fut envisagée comme une calamité publique. Les habitants des États-Unis furent engagés par le congrès à porter pendant trente jours un crêpe au bras en signe de

deuil. En France le premier consul porta son deuil, et le fit porter aux autorités civiles et militaires de la république française. Fontanes prononça solennellement l'éloge funèbre du héros de l'Amérique : il le loua d'avoir fui l'autorité quand l'exercice en pouvait être arbitraire ; de n'avoir consenti à porter ce fardeau que lorsqu'elle fut resserrée dans des bornes légitimes ; d'avoir refusé qu'elle lui fût continuée, quand il vit l'Amérique heureuse n'avoir plus besoin de son dévouement ; enfin, d'avoir voulu jouir avec tranquillité, comme les autres citoyens, du bonheur qu'un grand peuple avait reçu de lui. « Le caractère de Washington, dit ailleurs le panégyriste, est digne des plus beaux jours de l'antiquité, et dans son histoire on croit retrouver une vie perdue de quelques-uns de ces hommes illustres dont Plutarque a si bien tracé le tableau. » Puis, après s'être étendu sur les qualités de ce héros, son courage, sa fermeté, il le représente « jouissant d'une gloire incontestée, et désormais à l'abri des orages de la politique, retiré dans les grands biens qu'il avait amassés, économisant sa propre fortune comme il faisait de celle de la république ; heureux enfin, lorsque, par une destinée peu commune à ceux qui changent les empires, il mourut en paix comme un simple particulier, dans sa terre natale où il avait tenu le premier

rang , et que ses mains avaient affranchie. » L'éloquence de Fontanes était celle de ce temps , pompeuse , symétrique , antithétique , de peu de sentiment , et d'une moyenne élévation. Elle répond sous quelque rapport à la physionomie morale et physique , grande mais froide , du héros américain (1).

Depuis ce temps la nation des États-Unis a poursuivi le cours de ses prospérités ; sortie victorieuse d'une guerre longue et cruelle qu'elle a eu à soutenir jusque vers 1815 , soit avec les Anglais , soit avec les Indiens , elle demeure maintenant florissante , livrée aux arts de la paix , et servant d'exemple au monde , par le succès de son patriotisme , et par sa persévérance dans les bases agrandies de sa constitution , dont nous vous dirons tout à l'heure quelques mots.

Le pays se divise en vingt-quatre états et en cinq territoires ; chaque état forme une république particulière , dont le gouvernement est plus ou moins démocratique. Les territoires , n'étant pas encore assez peuplés pour former des états , sont soumis à une administration provisoire. Les vingt-quatre états réunis forment une république fédérative , dont le gouvernement est

(1) M. de Châteaubriand , dans son Voyage en Amérique , a dit de fort belles choses sur Washington , qu'il compare avec un autre grand homme , avec Napoléon.

démocratique ; il se compose d'une chambre de représentants, d'un sénat, d'un président et d'un vice-président, tous nommés par la nation, et à temps. Chaque député représente 35,000 habitants. Les représentants doivent être âgés au moins de 25 ans, et les sénateurs de 30 ; la mission des premiers dure deux ans, celle des seconds six. Le pouvoir législatif est confié aux deux chambres, et le pouvoir exécutif au président et au vice-président, qui sont renouvelés tous les quatre ans. Le président commande en chef les armées de la république. Aucun des états de l'Union ne peut conclure traité, alliance ou confédération, ni battre monnaie, ni établir un impôt, etc., sans le consentement du congrès.

Voici le préambule de la constitution : « Nous, le peuple des États-Unis, dans la vue de former une plus parfaite union, d'établir la justice, d'assurer la tranquillité domestique, de pourvoir à la défense commune, de faire le bien général, et de fixer notre liberté et celle de notre postérité, nous avons ordonné cette constitution pour les États-Unis de l'Amérique. » Ces paroles sont belles, cette personnification du peuple américain, libre et promulguant ses lois, a de la grandeur ; mais le législateur a oublié de placer en tête de son œuvre le nom suprême qui est au-dessus de tous les noms, Dieu, de qui toute

autorité est empruntée , et qui fait seul la puissance des peuples et des rois. Nous aimons mieux ces nobles paroles du manifeste publié par le congrès, le 30 octobre 1778 : « Nous en appelons de la droiture de nos intentions à ce Dieu tout-puissant qui sonde les cœurs des hommes , et nous déclarons en sa sainte présence , que comme nous ne sommes point déterminés par les suggestions téméraires et précipitées de la colère et de la vengeance , aucun changement possible de fortune ne nous fera jamais départir de notre présente résolution. »

La constitution et le régime politique des États-Unis d'Amérique ont été l'objet de profondes explorations de la plupart des savants européens qui vont étudier dans ce pays de liberté et de prodiges industriels, les divers éléments de cette civilisation si développée quoique nouvelle encore. Ainsi, dans l'ouvrage de Mme Trollope, on connaît avec beaucoup de curieux détails l'état des sectes religieuses qui sont répandues dans l'Amérique ; MM. de Beaumont et de Tocqueville ont rapporté d'heureuses indications sur le système pénitentiaire des États-Unis, et sur son application en France ; il y a là un objet des nobles spéculations qui tendraient à adoucir le sort des captifs et à les améliorer au lieu de les avilir. Le premier de ces deux voyageurs a mis

à nu la plaie de l'esclavage qui déshonore les institutions libres des États-Unis, et qui rappelle trop l'égoïsme antique, lequel ne considérait point la liberté comme le droit de l'homme, mais comme celui du citoyen. M. de Tocqueville a montré quels sont les éléments de la démocratie aux États-Unis, et quel espoir de progrès, ou peut-être quels germes de décadence peuvent exister pour ces républiques qui, jusqu'à ce moment du moins, ont donné au monde les premiers exemples d'une liberté républicaine réglée par les lois, et pour laquelle la tolérance générale et la liberté du citoyen n'est point un vain nom. On ne saurait trop encourager ces voyages d'explorations politiques, qui auront pour résultat de faire connaître quelles parties de la civilisation américaine peuvent être appliquées aux destinées présentes ou futures de notre propre pays.

CHAPITRE II.

DU CANADA ET DES POSSESSIONS EUROPÉENNES DANS LE NORD DU CONTINENT AMÉRICAIN.

Tandis que les Anglais des provinces unies ont levé l'étendard de la révolte , leur exemple n'a point été suivi par les autres nations européennes qui possédaient des établissements dans le nord. Les Anglais eux-mêmes ont conservé une partie de leur domination, et nous allons passer en revue ces régions septentrionales encore soumises aux peuples de l'Europe.

Voyez , à partir de Boston , en vous dirigeant vers le nord des États-Unis , une région limitée du sud au nord par le lac Ontario et le fleuve Saint-Laurent ; au nord par l'île de Terre-Neuve , la Nouvelle-Écosse , et d'autres îles de l'Océan Atlantique. Ce pays est le Canada , du moins la partie européenne du Canada ; car les vastes soli-

tudes qui s'étendent au-delà du fleuve Saint-Laurent , et qui vont se perdre au nord dans le Labrador , et plus à l'est dans la Nouvelle-Bretagne , portent bien aussi sur la carte le nom de Canada ; mais ce sont de vastes contrées habitées par des peuples sauvages , et sur lesquelles , comme nous le verrons , la civilisation européenne n'a jeté que de rares établissements.

Les anciens géographes avaient coutume de réunir le Canada et la Louisiane sous le nom de Nouvelle-France , parce que ces deux contrées américaines étaient également occupées par des colonies de notre nation. Le Canada fut découvert par les Français en 1504. Vingt ans après , François I^{er} y envoya un Florentin qui en prit possession au nom de ce prince , et lui donna le nom de Nouvelle-France , comme je viens de le dire. Le malheureux Florentin fut pris et dévoré par les Cannibales. Jacques Cartier , de St-Malo , entra plus avant dans le pays , en 1535 , remonta le fleuve St-Laurent , et s'avança jusqu'à Mont-Réal. C'est par une convention de l'année 1763 que le Canada a été cédé à l'Angleterre.

Le bas Canada est un pays anglais en ce sens qu'il est sous la domination britannique ; mais en réalité c'est un pays français , parce qu'il a été peuplé par nos compatriotes. Sa principale cité est Québec , ville singulièrement fortifiée , éta-

blie sur un promontoire qui s'élève sur la jonction de la rivière St-Charles et de celle de St-Laurent ; elle compte environ 30,000 âmes , et possède un superbe bassin où plusieurs flottes pourraient mouiller en sûreté. Les rivages partout bordés de rochers très-escarpés , parsemés ici de forêts , là surmontés de maisons ; les deux promontoires de la Pointe-Levis et du cap Diamant ; la jolie île d'Orléans et la majestueuse cascade de la rivière Montmorency , tout concourt à donner à la capitale du bas Canada un aspect imposant et vraiment magnifique. A quelque distance de Québec se trouve Lorette , village composé d'Iroquois convertis et civilisés par les missionnaires catholiques.

La seconde ville du bas Canada , assez voisine de la première , est Mont-Réal , sur la côte méridionale de l'île qui porte ce nom. C'est une place très-commerçante , où l'on trouve de fort beaux édifices , particulièrement une église catholique qui peut contenir environ 12,000 personnes. Les environs de Mont-Réal offrent des aspects pleins de beauté ; près de la ville il y a le mont Réal , colline presque aussi haute que le cap Diamant , à Québec , et du haut de laquelle on embrasse une vue immense. On a le dessein d'y construire une forteresse qui n'aurait point de rivale.

Il y a encore beaucoup d'autres villes dans le

bas Canada dont nous ne pouvons pas parler. Nous désignerons seulement les Trois-Rivières , petite ville importante par son commerce et par sa population , mais inférieure aux deux villes que nous venons de citer. Toutes les localités , tous les noms du bas Canada sont français. Il n'en est pas de même du haut Canada , que vous voyez s'étendre en forme de presqu'île entre les trois grands lacs du sud-est , au-delà du St-Laurent , et dont les principales villes sont Kingston et York. Ce pays est tout-à-fait anglais , parce que dès l'origine il avait appartenu à ce peuple. Dans la limite que j'ai tracée tout à l'heure , comme formant les possessions anglaises , se trouvent le Nouveau-Brunswick , la Nouvelle-Écosse , l'île du Prince-Édouard , l'île et le banc de Terre-Neuve. Tous ces pays sont très-animés , riches , fertiles ; ils participent du mouvement et de la civilisation des deux nations anglaise et française , dont la population est mêlée d'une manière à peu près égale dans toutes ces contrées.

La température du haut et du bas Canada est beaucoup plus rigoureuse que ne pourrait le faire supposer son élévation modérée en latitude , laquelle est à peu près à la hauteur de la France. Il y règne , l'hiver , des froids beaucoup plus âpres qu'en d'autres pays situés sous la même zone ; et cette différence provient , soit de la grande quan-

tité de forêts et de terres en friche , soit des lacs immenses qui se succèdent sur son territoire. Le climat y est froid mais salubre ; en été les chaleurs y sont plus fortes qu'en Europe.

Les progrès de l'industrie , pour vaincre les obstacles que la nature oppose au commerce et à l'agriculture dans ces contrées américaines qui échappent à peine à leur barbarie primitive , sont admirables au Canada , et bien décrits par un voyageur.

« Ces bassins de 300 lieues de long sur 201 de large , le Supérieur , le Michigan , le Huron , se joignent et s'enlacent , attirent à eux des rivières et en repoussent d'autres ; leurs eaux , retenues par l'Érié , auquel elles échappent bientôt pour se jeter dans le lac Ontario , descendent ensuite dans un fleuve large et puissant qui court entre deux rives d'une étonnante fertilité , avant de consommer dans un golfe immense sa réunion avec l'Océan.

Les rapides , les cataractes offrent aujourd'hui des obstacles à la navigation. Mais des canaux parallèles au fleuve ne tarderont pas à faire disparaître ces difficultés ; et les cataractes , cessant d'être un objet de crainte , n'exciteront plus que l'étonnement des voyageurs. Déjà , si l'on en croit les journaux , une compagnie s'en est rendue concessionnaire. Son projet est de les entourer

d'un parc anglais vaste et magnifique, et de bâtir non loin de là une ville dont toutes les rues auront cent pieds de large, et qui déjà, en 1836, compte plus de 2,000 maisons. Oh! sûrement, à ces dispositions admirables, on peut prévoir qu'un jour le Canada, assaini par le dessèchement de ses marais, débarrassé de ses forêts éternelles, verra les bords si pittoresques de son fleuve et de ses lacs, ornés de villes florissantes, véritables entrepôts hyperboréens où s'accumuleront les produits de l'Europe par le St-Laurent, et peut-être aussi ceux de l'Asie par un canal qui, partant de l'isthme de Panama, viendra par le Mississipi joindre le lac Supérieur; et ces résultats si merveilleux ne sont pas sans doute très-éloignés, tant l'industrie de l'homme a de puissance, tant ses progrès sont extraordinaires. Ainsi le Canada dément tous les jours ce nom méprisant que les Espagnols lui ont donné (*aca nada*) ici, rien. Dès 1825, on lança à Québec un bâtiment de transport jaugeant 6,000 tonneaux. Sa hauteur était de 50 pieds, sa largeur de 80, sa longueur de 309. Si des tentatives si prodigieuses ont déjà réussi, que ne doit-on pas attendre de l'avenir? »

Quant aux aspects que présente la nature du pays prise en soi et à part des travaux et des prodiges de l'industrie, ils ont été bien des fois célébrés. Les bords du St-Laurent offrent le

caractère pittoresque à un très-haut degré ; dans le haut Canada et à l'entour des grands lacs , les aspects de la nature sont variés et magnifiques. Il faudrait un livre entier pour essayer de décrire les magnificences de la nature canadienne , ses forêts vierges et solitaires , la chute impétueuse de ses rapides et de ses cataractes , et les rivages de ses fleuves si souvent visités et décrits par les voyageurs. Cependant nous allons extraire de ces mêmes voyageurs quelques tableaux dans lesquels cette nature étale ses merveilles avec le plus de grandeur. Et d'abord , rien dans le Canada n'est plus célèbre que la cataracte du Niagara ; nous trouvons ici M. de Châteaubriand , et les couleurs d'un pinceau sans rival.

SITE NOCTURNE ET CATARACTE DU NIAGARA.

« La lune était au plus haut point du ciel : on voyait çà et là , dans de grands intervalles épurés , scintiller mille étoiles. Tantôt la lune reposait sur un groupe de nuages , qui ressemblait à la cime de hautes montagnes couronnées de neige ; peu à peu ces nues s'allongeaient , se déroulaient en zones diaphanes et onduleuses de satin blanc , ou se transformaient en légers flocons d'écume , en innombrables troupeaux errants dans les plaines bleues du firmament. Une autre fois , la voûte aérienne paraissait changée

en une grève où l'on distinguait les couches horizontales , les rides parallèles tracées comme par le flux et le reflux régulier de la mer ; une bouffée de vent venait encore déchirer le voile , et partout se formaient dans les cieux de grands bancs d'une ouate éblouissante de blancheur , si doux à l'œil , qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité.

La scène sur la terre n'était pas moins ravissante ; le jour velouté de la lune flottait silencieusement sur la cime des forêts , et , descendant dans les intervalles des arbres , poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. De l'autre côté de la rivière , dans une vaste prairie naturelle , la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons où elle était étendue comme des toiles. Des bouleaux dispersés çà et là dans la savane , tantôt , selon le caprice des brises , se confondaient avec le sol en s'enveloppant de gazes pâles , tantôt se détachaient du fonds de craie en se couvrant d'obscurité , et formant comme des îles flottantes sur une mer immobile de lumière. Au près , tout était silence et repos , hors la chute de quelques feuilles , le passage brusque d'un vent subit , les gémissements rares et interrompus de la hulotte ; mais au loin , par intervalle , on entendait les roulements solennels de la cataracte de Niagara ,

qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert, et expiraient à travers les forêts solitaires (1)...

La cataracte de Niagara est formée par la rivière de ce nom, qui sort du lac Érié, et se jette dans le lac Ontario; sa hauteur perpendiculaire est de 144 pieds. Depuis le lac Érié jusqu'au saut, le fleuve accourt par une pente rapide, et, au moment de la chute, c'est moins un fleuve qu'une mer dont les torrents se pressent à la bouche béante d'un gouffre. La cataracte se divise en deux branches, et se courbe en fer à cheval. Entre les deux chutes s'avance une île creusée en dessous, qui pend avec tous ses arbres sur le chaos des ondes. La masse du fleuve qui se précipite au midi, s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs. Celle qui tombe au levant descend dans une ombre effrayante; on dirait une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abîme, frappant le roc ébranlé. L'eau rejaille en tourbillons d'écume, qui s'élèvent au-dessus des forêts comme les fumées d'un vaste embrase-

(1) Ce passage est extrait du dernier chapitre de l'Essai sur les révolutions; l'auteur a refondu le même morceau dans le Génie du Christianisme, liv. 5, chap. 12. La description de la cataracte est extraite d'Atala; ce roman commence par un admirable tableau de la savane américaine et des rives du Meschacébé.

ment. Des pins , des noyers sauvages , des rochers taillés en forme de fantômes , décorent la scène. Des aigles entraînés par les courants d'air descendent en tournoyant autour du gouffre ; et des carcajous se suspendent par leurs queues flexibles au bout d'une branche abaissée , pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des élans et des ours. »

Dans un passage de son voyage , M. de Châteaubriand parlant de la cataracte , raconte le danger qu'il courut auprès de ce formidable jeu de la nature :

« A la cataracte de Niagara , l'échelle indienne qui s'y trouvait jadis s'étant rompue , je voulus , en dépit des représentations de mon guide , me rendre au bas de la chute par un rocher à pic d'environ deux cents pieds de hauteur. Je m'aventurai dans la descente , malgré les rugissements de la cataracte et l'abîme effrayant qui bouillonnait au-dessous de moi ; je conservai ma tête , et parvins à une quarantaine de pieds du fond. Mais ici , le rocher lisse et vertical n'offrait plus ni racines ni fentes où pouvoir reposer mes pieds. Je demurai suspendu par la main à toute ma longueur , ne pouvant ni remonter ni descendre , sentant mes doigts s'ouvrir peu à peu de lassitude sous le poids de mon corps , et voyant la mort inévitable. Il y a peu d'hommes qui aient passé

dans leur vie deux moments comme je les comptai alors, suspendu sur le gouffre de Niagara. Enfin mes mains s'ouvrirent et je tombai. Par le bonheur le plus inouï, je me trouvai sur le roc vif, où j'aurais dû me briser cent fois, et cependant je ne me sentis pas grand mal ; j'étais à un demi-pouce de l'abîme, et je n'y avais pas roulé. Mais, lorsque le froid de l'eau commença à me pénétrer, je m'aperçus que je n'en étais pas quitte à aussi bon marché que je l'avais cru d'abord. Je sentis une douleur insupportable au bras gauche, je l'avais cassé au-dessous du coude. Mon guide, qui me regardait d'en haut, et auquel je fis signe, courut chercher quelques sauvages qui, avec beaucoup de peine, me remontèrent avec des cordes de bouleau et me transportèrent chez eux. »

L'illustre écrivain raconte aussi comment il échappa à un autre danger, suscité par un serpent à sonnette qui effraya son cheval sur le bord de la cataracte. Mais ici nous cherchons particulièrement les descriptions de la nature canadienne, et nous allons en demander de nouvelles à un plus récent voyageur.

Après la cataracte du Niagara, il y a celle de Montmorency, celles de Trenton, du Long-Saut, et en général ce qu'on appelle les Rapides, qui mériteraient de vous être racontées ; mais nous

emprunterons au jeune écrivain dont je vous ai rapporté la description de Philadelphie, quelques traits relatifs aux grands aspects de la nature américaine, particulièrement dans les merveilles de ses fleuves et de ses lacs.

UN FLEUVE ET UN LAC DU CANADA.

« L'HUDSON. Quand on remonte le fleuve, New-York semble se retirer à gauche ; l'entrée de la rade se resserre, et la vue plonge jusque sur les rivages de Sandy-Hook, et les flots de la pleine mer qui sont éloignés de plus de vingt milles. Puis, à quelques lieues plus haut, la scène change ; alors commencent ces rochers à pic que la nature a placés là comme une barrière inexpugnable, et auxquels on a donné le nom de Palissades. Tantôt ce sont des rocs d'un granit rougeâtre, nus et arides, sillonnés de crevasses, et couronnés à leur sommet de quelques sapins tout penchés au-dessus de l'abîme ; tantôt leurs pieds se dérobent sous des buissons touffus ; les plantes rampantes grimpent le long de ces fentes humides, les herbes sèches tapissent la voûte de ces grottes solitaires ; çà et là un arbre antique, s'élevant entre deux masses de pierres, semble un vieux saint gothique, debout dans sa niche dentelée.

La hauteur de ces rochers s'élève jusqu'à 500 pieds ; quelquefois on entend la lache re-

tentir sur le tronc des sapins , et l'arbre que tant d'orages avaient respecté roule avec fracas au milieu des pierres aigues ; les hommes , qui apparaissent de loin comme des pygmées, le lancent à travers une route tortueuse frayée dans la colline , et il roule mutilé jusqu'au rivage , pour aller de là se consumer dans les cheminées de la ville.

Le fleuve s'élargit ensuite de chaque côté ; les eaux limpides sont couvertes d'une multitude de voiles qui se croisent en tout sens. Ce n'est plus une rivière, c'est une mer. Les rocs escarpés se réfléchissent avec une pureté magique dans les flots dorés et tranquilles ; et quand la roue du steamboat , que l'on entend retentir jusqu'au sommet des Palissades , fait trembler sur leurs vagues ces images renversées , on croirait voir la tempête agiter les pins séculaires, et leurs branches se choquer en frémissant.

De toutes parts l'Hudson se montre entouré de montagnes sombres et sauvages ; quelques îles formées de rocs grisâtes percent çà et là, hérissées de pins à moitié morts. Le soleil reluit sur ces masses unies comme sur une armure , tandis que le revers de la colline est plongé dans l'ombre. Celui qui peut du sommet aigu d'un de ces pics rocaillieux promener ses regards sur les eaux du fleuve , aperçoit les arbres immenses se balancer

en groupes de verdure , comme une touffe d'herbes ; les mâts des sloops semblent la tige d'un roseau. Les vautours planent d'un roc à l'autre , et traversent l'espace des deux rives sans s'inquiéter des bateaux qui passent au-dessous d'eux ; un de ces animaux vint comme une flèche fondre du haut des airs sur une tortue endormie , et alla dévorer sa proie sur une pierre déserte , si près de nous , que l'on pouvait voir son cou chauve se replier sous son aile , et les gouttes d'eau ruisseler sur la collerette qui recouvre son large dos....

Quand on aperçoit le rivage du côté du Canada , ce sont des baies profondes , des anses retirées , entourées de forêts ou d'un sable qui forme çà et là des grèves , retraites ordinaires des aigles pêcheurs. On y trouve quelquefois des caps avancés qui se referment comme un second lac ; et du milieu des eaux l'œil découvre une pirogue longue et étroite voguant le long du rivage. Sont-ce des habitants européens retirés sur ces plages désertes ? Sont-ce des Indiens voyageant vers les lacs de l'ouest ? C'est ce qu'il est impossible de savoir , et cette incertitude ouvre un vaste champ à l'imagination. Il y a aussi des îles avec leurs phares où brillent des feux tournants ; quand on passe vis-à-vis ces îles , on les voit se dessiner à l'horizon , se croiser entre elles , et ne former

souvent qu'une masse de pins comme un bloc de granit. Nous en remarquâmes une qui n'est qu'une seule pierre fendue, recouverte de mousse, et du milieu de laquelle s'élève un cèdre immense que l'on prendrait de loin pour une balise. Un cormoran, immobile à la pointe de l'arbre, en est seul le tranquille possesseur, et les débris de poissons dont il se nourrit, jonchent le roc isolé qui forme ses états.

LE LAC GEORGES. Les eaux apaisées du lac se soulevaient à peine en soupirant, quand le soleil se coucha derrière les sables de l'ouest. La dernière teinte de feu adoucie par le crépuscule se nuancait comme l'arc-en-ciel, le long des lames transparentes, et il n'y avait pas jusqu'à l'aile blanche de la mouette qui ne se colorât d'un reflet rose, qui la rendait semblable au flamant du Meschacébé; puis, peu à peu les ténèbres de l'orient montèrent à l'horizon, comme si ces légères vapeurs eussent suivi le vol des oiseaux de nuit, dont la voix aigre et sonore se perdait au-dessus de nous dans l'immensité, et qui traçaient sous la voûte des cieux leurs cercles fantastiques.

Celui qui dans les années de sa jeunesse, où l'imagination ardente saisit avec avidité les récits des pays lointains, avec leurs mœurs nouvelles, leurs habitudes sauvages, s'est plu à rêver à la lecture des romans de Cooper, et a tracé dans son

esprit les images enchantées de ces régions inconnues ; celui-là, quelle que soit la forme exagérée peut-être dont il a revêtu les objets de ses pensées, quel que soit l'aspect sublime sous lequel il s'est représenté les lieux témoins des exploits d'Oeil-de-Faucon ; celui-là pourra hardiment contempler les magiques effets de la nature américaine aux bords du lac Georges. Jamais ses songes ne l'auront élevé au-dessus de la puissante vérité des rives de l'Horican ; car c'est lui qu'une barbare civilisation a privé de ce nom sauvage en faveur de la royale dénomination du lac Georges.

Il est impossible, sous les tropiques où les flots sont si tempérés que le matelot penché sur le bord voit les requins glisser sous sa quille, ou dans les baies dormantes des îles du Vent ; il est impossible de promener ses regards sur une eau plus transparente que celle de l'Horican. Aussi toutes les montagnes à pic se réfléchissent-elles dans ce vaste miroir ; les oiseaux volant d'une île à l'autre, les papillons aux ailes diaprées, les serpents qui rampent aux flancs des rochers, tout se peint avec une clarté magique dans le fond sablonneux du lac, où nagent paisiblement les monstrueux habitants de ses ondes. Quand on jette une ligne, on la voit descendre et s'allonger toujours à une immense profondeur, jusqu'à ce

qu'elle brise enfin dans sa chute les coquilles auxquelles on croirait pouvoir atteindre avec la main.

Les montagnes, comme une palissade perpendiculaire, s'élèvent à plus de deux mille pieds au-dessus de la rive, tantôt unies, et aussi étincelantes d'azur et de pourpre, quand le soleil dore leurs flancs de marbre, que les écailles d'une tortue; tantôt leurs sommets éloignés semblent bleus comme les flots de la Méditerranée. De profonds ravins les sillonnent et rident ces fronts sourcilleux; les forêts se succèdent en touffes serrées, et un immense manteau de feuillage étend ses plis soyeux sur ces crêtes arrondies. Quel est le cours du lac? Où sont les îles et le rivage? Quels sont ces monts entassés les uns sur les autres par la main des géants? A peine s'occupe-t-on de le savoir et de suivre une route tracée, quand autour de soi murmure, flotte, s'agite, étincelle un monde de poésie (1). »

Nous devons suspendre ces descriptions que nos lecteurs, en effet, auront pu regarder comme aussi pleines de poésie que de vérité, pour jeter un regard rapide sur des objets d'une nature plus austère, sur la situation morale et politique des peuples qui habitent les deux Canadas.

(1) Voir aussi, dans le Voyage en Amérique de M. de Châteaubriand, le chapitre intitulé *Lacs du Canada*.

Les deux provinces ne sont pas moins distinctes par les lois qu'elles le sont par leurs mœurs et par leur origine. Dans l'une et dans l'autre, il existe un conseil législatif et une chambre des représentants. Ces deux assemblées ont la faculté de proposer des lois à l'acceptation du gouvernement. Le projet de loi, sanctionné par le gouvernement, est transmis au roi d'Angleterre, qui, pendant deux ans, a le droit de le désapprouver. Le conseil législatif est composé de sept députés dans le haut Canada, et de quinze dans la province basse. Pour former la chambre en assemblée, le haut Canada fournit seize membres et le bas cinquante, choisis par les francs-tenanciers des villes et des districts. Les pouvoirs de chaque chambre en assemblée durent quatre ans; mais le gouvernement peut les dissoudre. Les lois civiles du bas Canada sont les coutumes de Paris antérieures à l'an 1666. Dans le haut Canada on suit les lois et les formes anglaises. L'administration supérieure est confiée à un officier qui a le titre de gouverneur général des provinces anglaises dans l'Amérique septentrionale.

La religion catholique est dominante au Canada. Le clergé se fait remarquer par sa tolérance autant que par la rigide observance des rites et des préceptes de l'église. Ses membres vivent dans une parfaite amitié avec les protestants leurs voi-

sins; ils montrent ainsi tout ce qu'il y a de socialité dans la religion qu'ils professent; car, dans quelque pays que ce soit, les catholiques sont les plus fidèles aux lois du pays qu'ils habitent, et les plus disposés à remplir dans sa vaste étendue le grand et divin précepte de la charité universelle.

M. Isidore Lebrun, dans son Tableau politique et statistique des deux Canadas, s'attache à montrer quels liens intimes et profonds existent encore entre les Canadiens et les habitants de la France, dont ils sont les frères d'origine, et dont ils parlent la langue nationale. Voici comme les idées de ce voyageur statisticien se trouvent résumées dans la Revue anglo-française, un des plus savants recueils parmi ceux qui se publient dans notre nation.

LA FRANCE AU CANADA.

« Les habitants du bas Canada s'attachent à montrer leur affection pour la mère-patrie, par la forme de leurs habitations élégantes, par les espèces de leurs fruits, et par les races de leurs nombreux troupeaux. Nos souvenirs populaires, nos chansons, nos proverbes, nos superstitions, ils ont tout conservé, jusqu'au bruyant charivari. Point de fêtes au village sans des rondes françaises. Promenez-vous dans la campagne, l'aspect

des maisons vous rappelle la France. A l'intérieur, vous retrouvez le lit à quenouilles entouré de serge verte avec le bénitier à la tête, la longue table à manger avec ses bancs, et au bout du lit le coffre pour déposer les habits du dimanche. Les femmes, pleines de grâce et d'une santé brillante, comme les Cauchoises de la basse Normandie, ont les mêmes vêtements que les paysannes de France; et, tandis que la casquette s'est imposée sur la tête de presque tous nos campagnards, les paysans canadiens continuent de porter le chapeau de paille en été, et le bonnet de laine en hiver.

Rien ne peut empêcher le bas Canada de graviter vers la France, de souffrir de ses malheurs, de s'enorgueillir de ses succès, de s'inspirer sans cesse à son esprit littéraire, constitutionnel et national. On y lit nos journaux, on y chante nos hymnes. Béranger est aujourd'hui classique à Québec et à Montréal; et, dans les salons de ces villes, le piano redit les airs de Rossini, d'Auber et de Boïeldieu. Les produits des arts, nos modes, nos meubles même y sont recherchés. Envoyez-y des jardiniers, des tailleurs, des typographes, des ébénistes surtout, enfin des ouvriers habiles dans les arts utiles que le goût français a le plus perfectionnés, ils y obtiendront facilement des travaux lucratifs.

La langue française du Canada n'a pas d'accent. On y trouve cependant des locutions, la prononciation et quelques éclats de voix de la Normandie ; les noms poitevins y abondent. Notre langue a triomphé, dans ces régions lointaines, des efforts de Pitt et de Castlereagh. Ce fut en vain qu'on enjoignit en 1796 à la législature de se servir exclusivement de l'anglais. En 1825, le patriotisme canadien s'est indigné lorsque les juges du banc du roi ont débouté de leur action des habitants dont les writs étaient rédigés en français. Ainsi le Canada est comme Jersey et Guernesey, qui, bien que réunies à l'Angleterre, conservent encore et l'usage de la langue française, et les institutions normandes.

Ce n'est pas seulement dans le bas Canada qu'on retrouve des souvenirs de la France. Le voyageur passe-t-il par le détroit près du Michigan, à l'extrémité du lac Érié, cette contrée si belle de ses sites pittoresques, de ses plants de pommiers, de ses vergers qui produisent des fruits de toute espèce, il est charmé par les mœurs douces des habitants. Depuis la France, il n'a point rencontré des manières plus aimables, une hospitalité aussi ingénieuse ; il est encore parmi des Français.

Chose étonnante ! la France n'a pas de consuls

dans un pays où la qualité de Français est une sorte de puissance, où le nom français est vénéré et chéri. L'Angleterre s'y oppose, quoique désormais, après avoir déposé ses vieilles haines, elle travaille de concert à la civilisation du monde.

Les Canadiens-Français n'abjureront jamais leur origine. C'est parce qu'ils se regardent comme enfants de la France, qu'ils professent la plus haute admiration pour la mémoire de Napoléon. Au collège de Québec, un discours est chaque année composé en l'honneur de ce grand homme; et quand les grenadiers anglais qui lui avaient rendu les derniers devoirs en portant ses restes à la tombe vinrent à Montréal, toute la cité s'empressa de leur donner des témoignages de reconnaissance. »

Nous cessons de nous occuper de ces riches et industrieuses contrées, et nous leur jetons un regard de regret, en pensant qu'autrefois elles ont été France, que notre pays y a laissé ses souvenirs et ses compatriotes, et que bien des flots du sang de ses enfants ont coulé dans ces mêmes régions. Or maintenant, l'Angleterre sa rivale étend une domination qui n'est point contestée. La France ne possède plus rien dans l'Amérique du Nord. Du reste, ses colonies américaines sont bien peu nombreuses; nous les retrouverons un peu plus

loin dans les Antilles, cet archipel du centre de l'Amérique que découvrit Christophe Colomb, préludant à la découverte du nouveau continent.

Je vais maintenant passer dans une revue purement géographique toutes les contrées septentrionales au-delà du Canada, qui appartiennent à des états européens, ou dans lesquelles l'Angleterre elle-même et d'autres nations de l'Europe possèdent des établissements.

Voyez d'abord, par-delà le fleuve Saint-Laurent, toute cette immense contrée qui s'étend jusqu'à la Russie américaine au nord-ouest, et qui porte le nom de Nouvelle-Bretagne, parce que l'Angleterre, dans ces régions inconnues et sans bornes, a établi une fictive domination. Les rives du fleuve Saint-Laurent sont entourées d'établissements anglais, qui même s'étendent jusque dans l'intérieur. Nous verrons plus loin à donner quelque idée des peuples barbares répandus dans ces vastes contrées jusqu'à la mer Glaciale. Les établissements dont nous parlons, formés par les Anglais, sont au bord de la mer d'Hudson, ce grand golfe que vous voyez s'étendre du nord au sud jusqu'au Canada; sa pointe méridionale côtoie le Labrador, pays stérile et froid, habité par les barbares Esquimaux, et sur la terre desquels une secte chrétienne, celle des frères mo-

raves , a jeté quelques colonies civilisatrices. Le grand commerce de tous ces pays , ce sont les bois et les pelleteries , les fourrures de castor, de loutre et d'autres animaux : commerce assez important pour expliquer les tentatives que font toujours les nations de l'Europe afin d'avoir des établissemens dans ces contrées tout-à-fait inabordables.

Le Labrador est compris entre les 57^e et 77^e degrés de latitude ; il forme une presque île qui tient au continent par le Canada. Il a été découvert par Cortéreal , capitaine portugais , cherchant un passage au nord-ouest. Aucun voyageur n'a encore pénétré bien avant dans les terres. Tout ce que l'on connaît jusqu'à ce jour de ce pays offre une région coupée de collines et de montagnes escarpées, dont le sommet est couvert d'une tourbe noirâtre où végètent quelques arbres rabougris. Les parties méridionales paraissent propres à la culture. Il croît quelques arbres et quelques plantes dans l'intérieur des terres. Le froid est si grand dans ces contrées, que, même sous le 57^e degré, la glace des rivières a huit pieds d'épaisseur, et l'eau-de-vie y gèle ; le froid y fait éclater des rochers avec un bruit qui égale celui des pièces d'artillerie du plus gros calibre , et les éclats en sont jetés à des distances extrêmes. Le Labrador appartient à l'Angleterre et fait

partie de la Nouvelle-Bretagne ; la plupart des sauvages qui l'habitent sont de la religion catholique , et viennent à Québec remplir leurs devoirs religieux.

A la hauteur du détroit et de la mer d'Hudson, en tirant une ligne horizontale jusqu'au grand Océan boréal , nous sommes dans les contrées polaires ou glaciales dont je vais vous donner un aperçu. Au nord-est , voyez d'abord le Groënland , habité également par des peuplades d'Esquimaux , qui vivent du produit des pêches de la baleine , avec des établissements danois sur la côte sud , sans oublier le cap Farewell , fondation anglaise à l'extrémité de cette même côte. C'est une région glacée qui ne mérite guère son nom de Groënland , c'est-à-dire la terre verdoyante ; les marins de la Scandinavie , habitués à leurs mers brumeuses , à leurs rochers noirs et stériles , trouvèrent sans doute quelque beauté dans la mesquine végétation de mousse et d'herbage , jointe à quelques arbustes rabougris qui couvrent quelques parties de cette terre désolée. Si l'on en croit les sagas islandaises , les Scandinaves abordèrent au Groënland en 970. Davis et Baffin en explorèrent les rives occidentales jusque vers sa limite , où il s'unit probablement à la frontière extrême du Labrador. Ses côtes orientales sont moins connues ; cependant , depuis quelques an-

nées , des aventuriers ont tenté des expéditions. Du reste , la reconnaissance de ces parages ignorés et situés au 80^e degré de latitude ne peut offrir qu'un intérêt de curiosité pour le géographe. Les tribus du Groënland sont les unes indépendantes , les autres soumises à la domination danoise. Les plus remarquables établissemens danois sont à Julianeshaab et à Nyetheernat, où les frères moraves ont leur chef-lieu. Au nord-est de ce pays, dans l'Océan , est l'île d'Islande , établissement danois dans lequel on trouve de petites villes dont la principale , Reiskevig , possède sur cette côte déserte quelques-uns des élémens qui composent la civilisation européenne. Ici , sous ce dernier rapport , nous sommes encore en Europe ; c'est pourquoi nous pouvons nous y arrêter un moment. Nous en trouvons une vive description dans un article du *Dictionnaire de la Conversation* , par M. Marmier , le même qui plus récemment a été envoyé par l'Académie française en quête des monuments littéraires qui pouvaient être recueillis dans ces contrées lointaines et glacées.

DESCRIPTION DE L'ISLANDE.

« L'Islande est la plus grande île que l'on connaisse après l'Angleterre. Elle est située entre le 63^e et le 67^e degré de latitude , et le 16^e et le 27^e

de longitude. Peu de pays présentent un aspect aussi désolé. De tous côtés on n'aperçoit que des cratères , rouges encore du feu qui les a consumés , des montagnes couvertes de glace , et des plaines marécageuses ou inondées de lave. De distance en distance on découvre une hutte en terre portant un toit de gazon. C'est la demeure du paysan ; c'est là qu'il passe une vie de travail et de privations. Il n'a pour toute fortune qu'un enclos de verdure , des vaches et quelques moutons , et pour toute ressource la pêche ; car , sur le sol qu'il habite , il ne vient ni blé ni fruit , à peine en certains endroits quelques chétifs bouleaux. Toutes les montagnes sont nues , et toute la terre nue. Au mois de février , les paysans islandais se rassemblent sur la côte , et chaque nuit s'en vont à la pêche. Si leur terre est ingrate , la mer du moins les traite avec largesse. Rarement ils s'en reviennent sans que leurs bateaux soient remplis de poisson qui suffit à leur existence par le commerce qu'ils en font. Au printemps , les marchands danois abordent sur plusieurs points de l'île. Les habitants leur portent la laine , le suif , le poisson , les peaux de renard , et prennent en échange les autres denrées européennes dont ils ont besoin. Malgré les rudes travaux auxquels sont condamnés les Islandais et la misère qu'ils subissent , malgré l'aridité du

sol et les rigueurs du climat , ils sont bons et hospitaliers ; ils aiment leur pays , et ne peuvent se résoudre à le quitter.

On a compté en Islande 10,000 habitants ; aujourd'hui on n'en compte pas la moitié. La lave des volcans a inondé la surface du pays , et dévoré tout ce qu'elle atteignait sur son passage. Après les éruptions des volcans sont venues les épidémies , la famine , la peste ; à chaque siècle un nouveau fléau , et chaque fléau décimait la population.

L'historien et l'antiquaire trouvent dans cette île d'Islande les sujets d'étude les plus intéressants. C'est là qu'il faut aller chercher l'histoire primitive du Nord ; c'est là que l'ancienne langue scandinave s'est conservée dans toute sa pureté. C'est de là enfin que nous viennent les deux Edda , ces monuments précieux de la mythologie et de la poésie scandinave ; et les sagas , ces traditions populaires qui embrassent un si large espace et contiennent tant de faits.

L'Islande fut découverte par les Norvégiens en 861. Un pirate nommé Nadodd , qui se dirigeait vers les îles Feroë , fut surpris par un orage et jeté sur la côte islandaise. Il descendit sur le rivage et n'aperçut aucune trace d'habitation. Au commencement de l'automne la neige tomba sur les montagnes, et il donna à cette île le nom de Terre-

de-Neige ; ce nom fut changé quelques années après en celui de Terre-de-Glace qui lui est resté. Enfin , en 871 , deux Norwégiens appartenant à des familles puissantes vinrent se fixer sur cette terre déserte. Ils furent suivis d'un grand nombre de familles nobles , qui fuyaient le despotisme de Harald aux beaux cheveux , et dans l'espace de 50 ans l'île fut presque entièrement peuplée. Il paraît bien démontré que l'*ultima Thule* dont parlent les poètes et les historiens latins n'était pas l'Islande , et que jamais la science géographique des anciens n'avait pénétré aussi avant dans le Nord.

Le christianisme fut introduit en Islande en l'an 1000 , et il n'adoucit point l'humeur farouche et les passions haineuses de cette race de corsaires. La guerre , le meurtre , l'incendie , couvrirent l'Islande de ruines et de deuil. Au ^{xiii}^e siècle, cet état de discorde devint plus terrible que jamais. Toutes les grandes familles se liguèrent les unes contre les autres et se détruisirent. Enfin l'Islande , fatiguée du joug de la noblesse , épuisée par tant de guerres , abdiqua volontairement sa liberté républicaine , et se soumit en 1264 à la Norwège ; puis , en 1287 , elle passa avec la Norwège sous la domination du Danemarck. — Le beau temps littéraire de l'Islande a eu lieu vers le ^{xi}^e siècle ; c'est alors que furent recueillis les

chants mythologiques et héroïques de l'Edda ; les scaldes chantèrent , et les auteurs de sagas rassemblèrent dans leurs récits les faits conservés par la tradition. »

Au nord-est de l'Islande s'étendent des côtes peu explorées qui appartiennent soit au Groënland , soit à un archipel glacé ; elles n'ont été vues qu'accidentellement par des navigateurs qui , à la poursuite des baleines , s'étaient avancés dans ces mers dangereuses. Nous ne devons pas oublier celles du Spitzberg , dont vous avez pu entendre parler par les récits bien connus qui en ont été faits dans les Annales des naufrages. Maltebrun en donne une fort belle description.

ILES DU SPITZBERG.

« Le groupe de trois grandes îles , et d'un nombre considérable qui portent le nom de Spitzberg , termine , dans l'état actuel des connaissances , cette chaîne de terres glaciales dépendantes du Groënland , et par conséquent de l'Amérique septentrionale. Les montagnes de la grande île du Spitzberg proprement dite , couronnées de neiges perpétuelles et flanquées de glaciers , jettent un éclat semblable à celui de la pleine lune. Elles se composent probablement de granit rouge dont les blocs , étant à nu en grande partie , resplendissent comme des masses de feu

au milieu des cristaux et des saphirs que forme la glace. Leur énorme élévation les fait apercevoir à une grande distance ; et comme elles s'élancent immédiatement du sein de la mer , les baies , les vaisseaux , les balcines , tout paraît dans leur voisinage d'une extrême petitesse. Le silence solennel qui règne dans cette terre déserte accroît la mystérieuse horreur qu'éprouve le navigateur en y abordant.

Cependant la mort de la nature n'est même ici que périodique. Un jour de cinq mois tient ici lieu d'été (1) ; le lever et le coucher du soleil marquent les bornes de la saison vivante : mais ce n'est que vers le milieu de cette saison , ou , si on aime mieux , vers le midi de ce jour , que la chaleur , longtemps accumulée , pénètre un peu avant dans la terre glacée ; le goudron des vaisseaux fond aux rayons du soleil , et cependant on ne voit éclore qu'un petit nombre de plantes ; ce sont des cochléaires , des renoncules , des joubarbes ; Martens put même couronner son chapeau de fleurs de pavot , cueillies sur ces tristes rivages. Les golfes et baies se remplissent de fucus et d'algues d'une dimension gigan-

(1) C'est dans le Groëland que cesse peu à peu notre période diurne de 24 heures , et que commence l'irrégularité du coucher du soleil , jusqu'à ce que survienne la nuit de cinq mois , à la hauteur du Spitzberg.

tesque ; une espèce a 200 pieds de long. C'est dans ces forêts marines que les phoques et les cétacés aiment à rouler leurs corps énormes, ces vastes masses de graisse que les pêcheurs européens poursuivent jusqu'au milieu des glaces éternelles ; c'est là que ces animaux vont chercher les mollusques et les petits poissons, leur nourriture habituelle ; c'est là que ces êtres en apparence si lourds, si pesants, se livrent à leurs penchans sociaux, à leurs jeux, et à leurs amours. Réunis sur un champ de glace, les chiens marins sèchent leur poil brunâtre ; le morse, en grimpant aux rochers, montre ses énormes défenses dont l'ivoire éclatant est caché sous une couche de limon de mer ; la baleine lance des jets d'eau par ses vastes évents, et ressemble à un banc flottant sur lequel divers crustacés et mollusques fixent leur demeure ; mais elle est souvent blessée à mort par le narwal, à qui la perte habituelle d'une de ses défenses horizontales a fait donner le nom d'unicorn de mer ; la baleine est encore souvent la victime d'une espèce de dauphin, nommée l'épée de mer, qui lui arrache des morceaux de chair, et qui cherche surtout à dévorer sa langue.

Au milieu de tous ces colosses vivants de la mer Glaciale, s'avance un quadrupède redoutable, vorace et sanguinaire ; c'est l'ours du pôle : tantôt

porté sur un îlot de glace , et tantôt nageant au sein des flots , il poursuit tout ce qui respire , dévore tout ce qu'il rencontre , et s'assoit en rugissant de joie sur un trophée d'ossements et de cadavres. Un autre quadrupède , le timide et aimable renne , broute la mousse qui couvre tous les rochers. Des troupes de renards et d'innombrables essaims d'oiseaux de mer viennent encore , pendant quelques moments , peupler ces îles solitaires ; mais dès que finit le jour polaire , ces animaux se retirent à travers des terres inconnues , soit en Amérique , soit en Asie. »

Mais en général toutes les régions polaires sont affreuses. « De quelque côté qu'on jette la vue , dit encore l'admirable géographe que je viens de citer , on n'aperçoit que des terres incapables de recevoir aucune sorte de culture , que des rocs escarpés qui s'élèvent jusqu'aux nues , qu'entre-coupent des ravins profonds et des vallées stériles , et que rendent inabordables des glaces et des amas de neiges qui semblent ne fondre jamais. La température y est sujette aux plus capricieuses variations ; la pluie vient vous surprendre au moment où vous admirez l'éclat d'un soleil pur , et cet astre vous consolera souvent au milieu des ondées par une réapparition soudaine : vous le verrez encore se lever ou se coucher , précédé ou suivi d'un cône de lumière jaunâtre. L'aurore

boréale verse sur ce climat des clartés qui, tantôt douces et pures, tantôt éblouissantes et agitées, égalent celles de la pleine lune, et, dans l'un et l'autre cas, contrastent par un reflet bleuâtre avec la couleur de feu qui scintille dans les étoiles. »

En suivant à partir du Groënland vers l'ouest, vous voyez la mer de Baffin avec le détroit de Davis au midi, et le détroit de Lancastre au nord. La terre de Cumberland et celle de Baffin, dont les limites ne sont pas déterminées, tiennent le milieu entre la mer de Baffin, la mer d'Hudson, et l'Océan Glacial. Tout ce pays d'eau et de terre est semé, sur la carte, d'îles portant généralement des noms anglais, parce qu'en effet ce sont des navigateurs anglais qui y ont fait les plus grandes découvertes. Il est également découpé par un grand nombre de golfes et de baies dont la plupart sont des embouchures de grandes rivières. On entre dans le cercle polaire arctique au-dessus de l'Islande et des possessions danoises dans le Groënland.

Enfin, en continuant à se diriger vers l'ouest, et longeant le cercle polaire et la mer Glaciale, vous arrivez dans l'Amérique russe, dont le point culminant est le détroit de Bérling. Cet immense empire de Russie, qui possède une partie de l'Europe et une partie de l'Asie, se projette jusques

en Amérique, dont il n'est séparé que par un détroit de très-peu d'étendue. Les possessions russes de cette contrée se divisent en partie insulaire et en partie continentale. On y trouve des villes qui sont européennes par les arts de la civilisation ; mais cela est seulement sur les côtes ; car, dans l'intérieur des îles, ou un peu avant dans les terres de la Nouvelle-Calédonie, subsiste une foule innombrable de nations barbares qui sont continuellement en guerre avec les colons européens, auxquels elles disputent la tranquille possession de leurs établissements. Ces peuplades sont généralement considérées sous le nom général d'Esquimaux. Cependant ces colonies russes prennent de l'accroissement ; elles sont un point important pour le commerce du nord de l'Europe avec la Chine et le Japon ; elles s'étendent même tellement que les Russes sont descendus jusque dans la Nouvelle-Californie, province d'origine mexicaine, où l'empereur qui règne sur le Volga a fondé, il y a peu d'années, un établissement.

Vous lirez avec intérêt dans la préface du Voyage d'Amérique, par M. de Châteaubriand, le tableau résumé et pourtant circonstancié de tous les voyages de découvertes qui ont été faits progressivement dans cette Amérique polaire, depuis le navigateur Bérhing qui mourut en 1741 dans l'île de ce nom, après avoir découvert

le détroit glacé qui sépare le continent asiatique du continent américain.

C'est une des plus grandes preuves du courage de l'homme, de son ardeur de savoir et d'explorer le monde, que ces tentatives tant renouvelées pour triompher de toutes les résistances de la nature, en explorant des terres inabordables, en triomphant des glaces amoncelées, afin de résoudre le problème de savoir si l'on peut entrer de l'océan Atlantique dans le grand Océan. En jetant les yeux sur la carte, il vous est aisé de saisir d'un coup d'œil le progrès des navigateurs. Vous voyez comment, en venant de l'océan Atlantique, d'une part on traverse la mer de Baffin, on passe le détroit de Lancaster, puis on entre dans la mer Glaciale dont plusieurs îles sont découvertes et ont reçu des noms anglais; puis vient l'inconnu et l'immensité. De l'autre côté, le détroit de Bérhing ouvre la communication entre le grand océan Pacifique et l'océan Glacial. Il s'agit donc de trouver le point de jonction de ces deux grandes routes du monde. On peut chercher à faire le tour de l'Amérique septentrionale, soit par la mer de Baffin, soit par le détroit de Bérhing. De nouveaux efforts parviendront peut-être à rapprocher ces deux extrémités, et à tourner le continent américain en traversant les glaces du pôle.

CHAPITRE III.

NATIONS INDIGÈNES DE L'AMÉRIQUE DU NORD :
REVUE GÉOGRAPHIQUE, DESCRIPTIONS, MOEURS
ET ÉTAT POLITIQUE.

Dans les deux chapitres précédents, nous avons considéré l'Amérique du Nord sous le point de vue des races européennes qui y sont établies : maintenant , c'est l'Amérique proprement dite que nous devons visiter ; ce sont les nations indigènes qui peuplaient cette moitié du vaste continent américain , lorsque les habitants de l'Europe vinrent y chercher une fortune que leur refusait leur vieille civilisation. Il y a sans doute quelque chose de bien uniforme dans toute cette barbarie primitive qui peuple les antiques solitudes de l'Amérique ; toutefois je tâcherai de marquer les variétés de races qui peuvent s'y manifester , les traits caractéristiques qui dis-

tingent leurs mœurs, et les rapports équivoques dans lesquels ces peuples vivent avec les Européens leurs oppresseurs. Comme les nations européennes établies en Amérique se sont pour ainsi dire partagé, d'une manière plus ou moins réelle ou fictive, les immenses territoires du continent septentrional, nous pouvons nous borner à quelques rapides aperçus sur les races que l'on peut considérer comme étant dans le rayon de l'Amérique des États-Unis, de l'Amérique anglaise, de l'Amérique danoise, de l'Amérique russe, en reprenant l'ordre que nous avons suivi jusqu'à présent. Nous avons donc à voir la couche primordiale, après avoir considéré la couche plus récente que les flots de l'Atlantique ont successivement apportée depuis trois siècles sur la terre des Indiens de l'Occident.

I. INDIENS DANS LE RAYON DES ÉTATS-UNIS. J'ai dit précédemment quelle immense étendue de peuples barbares et à peu près inconnus s'étendait de l'est à l'ouest, par-delà les contrées habitées par les peuples de l'Union; ce sont de vastes territoires, arrosés par les deux immenses fleuves du Mississipi et du Missouri, depuis le pays des Serpents jusqu'à celui des Osages, pays entrecoupé de solitudes immenses, et que jamais un téméraire Européen n'a osé affronter dans ses plus profondes retraites. Voici les principales fa-

milles reconnues par les géographes dans ces régions centrales du nord de l'Amérique : la famille Panis-Arra-Pahoës ; la famille Sioux-Osages ; la famille Mobile-Natchez ou Floridienne ; la famille Mohawk-Hurone ou Iroquoise ; la famille Lennape, autrement nommée Chippaways-Delaware, ou Algonquine-Mohegane. Toutes ces familles ont des subdivisions sans nombre, dont les ethnographes rappellent assez fidèlement les noms. Malgré l'indépendance turbulente des peuplades qui les composent, elles se reconnaissent néanmoins, et leurs dissensions particulières cessent, dès qu'il s'agit de faire la guerre aux familles rivales ou ennemies.

Mais ne parlons ici que des races indigènes sur lesquelles nous trouvons de fréquentes relations chez les voyageurs, et des belles contrées limitrophes des États-Unis, dont les habitants malheureux reculent chaque jour au sein de leurs forêts impénétrables à l'approche de la civilisation européenne. On les rencontre, en descendant du nord au sud, à partir des grands lacs, particulièrement le Huron et le Michigan, et le long de la rivière des Illinois qui se confond avec le Mississippi, jusqu'à la Nouvelle-Orléans, embouchure de ce grand fleuve. Là vous voyez les Osages, peuple considérable qui habite de vastes contrées au sud du Missouri ; puis plus bas les Chactas,

nom de peuple que M. de Châteaubriand a personnifié dans le héros de son roman américain ; plus bas enfin les Natchez , également célébrés par notre grand écrivain. Les Natchez sont les anciens habitants de la Louisiane , regardés comme la même race que les sauvages qui peuplent encore la Floride. Ils soutinrent des guerres d'extermination contre la colonie française la Louisiane , alors que cette belle colonie de Louis le Grand n'avait point abdiqué son origine française , et n'avait point été forcée d'arborer le pavillon anglais , avant qu'elle trouvât la liberté des peuples de l'Union , en échange de ce qu'elle avait perdu.

Or , tous ces peuples ont une civilisation primitive , à peu près analogue entre eux ; les traits généraux sous lesquels on peut les caractériser peuvent convenir , sauf quelques circonstances spéciales , aux peuplades répandues dans les immenses contrées où l'influence européenne n'a pas encore pénétré. Ce sont les divers degrés , ou plutôt les nuances de la barbarie. Il est vrai que dans ces pays limitrophes la barbarie n'est point pure , elle est toujours modifiée par les approches de la civilisation venue de l'Europe ; et les Indiens que l'on voit en si grand nombre descendre de leurs montagnes , de leurs fleuves ou de leurs forêts , au marché des villes des États-Unis et

du Canada , prennent toujours un certain adoucissement de leur caractère , sous lequel cependant on voit encore persister les traits généraux d'instinct sauvage , et la résistance obstinée aux arts comme aux usages de la civilisation (1).

Et d'abord chercherai-je à vous donner un tableau de ces immenses solitudes ? Déjà quelques pages que nous avons citées , de divers écrivains , ont pu vous faire connaître cette nature américaine si grande et si fertile ; il y a surtout un romancier américain , M. Cooper , qui , tel que Walter-Scott pour les montagnes de son Écosse , a rendu frappant de vérité l'aspect physique et moral des vastes régions qui environnent les lacs , merveilleux théâtre où se passe la transition , si curieuse à observer , entre la civilisation et la barbarie. C'est particulièrement dans son roman de *la Prairie* qu'il vous fait errer dans ces solitudes du Nouveau-Monde , que la civilisation européenne dispute à leurs paisibles et légitimes possesseurs.

« Cooper , a-t-on dit avec raison , nous fait vivre au sein des premières familles de planteurs ; Il décrit les savanes sans bornes , les forêts séculaires , les fleuves et les lacs pareils à des mers. Il rend avec des couleurs toutes puissantes d'effet , au-delà desquelles il n'y a rien , la nature phy-

(1) Voir les Souvenirs atlantiques , chap. 23.

sique et les grands phénomènes de la mer et du ciel. Par lui, mieux que par tous les récits des géographes et des voyageurs, vous comprenez la jeune Amérique, ces sociétés nouvelles, encore en travail de leur grand avenir; vous voyez ce qu'elles ont été et ce qu'elles sont; il vous initie à tous les secrets de cette civilisation, qui s'avance et conquiert pied à pied sur l'Indien, avec une infatigable persévérance, l'immensité des plaines, des fleuves et des forêts, et fonde des cités populeuses et florissantes là où quelques années auparavant s'élevaient les huttes et les wigwams du sauvage. »

C'est dans la physionomie des peuples indigènes, et dans le sentiment qu'inspire la vie libre des forêts, même à ceux qui ne l'ont point fréquentée dès le berceau, que le romancier est surtout remarquable. Il faut l'admirer dans la figure si pittoresque du vieux trappeur, cet Européen qui s'est fait Indien, qui s'est tellement pris à la solitude indienne, qu'il ne saurait plus se plier à la civilisation, dans laquelle il a vécu ses premiers ans et dont il est le transfuge. Dans *le Dernier des Mohicans*, on voit retracés avec d'admirables traits les débris suprêmes d'une nation indienne, longtemps puissante; rien n'est dramatique comme le récit de la mort du vieux chef indien, qui meurt satisfait de ne plus voir l'usurpation de ses

belles contrées , et de ne pas survivre à sa nation détruite.

Voici , extraite du roman des *Pionniers* , une bien remarquable description qui vous fera juger la manière pittoresque de l'illustre Américain , en même temps qu'elle vous donnera une idée de l'aspect de la nature aux États-Unis et sur le bord des lacs , au point où a lieu la transition de son état d'indépendance et de production sauvage à l'état de nature cultivée. Il s'agit des bords du lac Otségo , dans l'état de New-York.

TABLEAU D'HIVER DE LA NATURE AMÉRICAINE SUR LA
LIMITE DES HABITATIONS.

« Le flanc de la montagne , sans être complètement perpendiculaire , était si escarpé que les plus grandes précautions étaient nécessaires , en descendant le rude et étroit sentier qui serpentait le long des précipices. Aux pieds des voyageurs s'étendait quelque chose qui ressemblait à une plaine brillante, unie et enclavée dans les montagnes. Ces dernières étaient escarpées , surtout du côté de la plaine , et couvertes principalement de forêts. Çà et là , des collines anguleuses interrompaient la monotonie de l'horizon , et se détachaient sur la longue et vaste plaine de neige qui , sans arbres et sans clôture , ressem-

blait à un nuage éclatant de blancheur attaché à la terre.

La montagne était couverte de pins qui s'élevaient à soixante-dix ou quatre-vingts pieds de haut , et qui fréquemment doubleraient cette élévation par l'addition de leur partie branchue. L'œil pénétrait à travers les innombrables points de vue qui s'ouvraient au-dessous de ces arbres gigantesques , jusqu'à ce qu'il rencontrât dans le lointain une inégalité de sol , ou fût arrêté par le sommet d'une montagne située de l'autre côté de la vallée vers laquelle il se dirigeait. Les troncs noirs des arbres , se détachant sur la blancheur éblouissante de la neige , s'élançaient en flèches régulières ; arrivés à une grande hauteur , leurs branches s'étendaient en ligne horizontale , couvertes faiblement d'un feuillage toujours vert , qui faisait un douloureux contraste avec la torpeur du reste de la nature. Il semblait aux voyageurs qu'il ne faisait aucun vent ; néanmoins ces pins balançaient majestueusement leurs branches supérieures , exhalant des sons plaintifs et lugubres , en harmonie complète avec l'ensemble de ce tableau mélancolique.

Le soleil dont les rayons éclairaient encore l'horizon , et dont le disque était à moitié caché par le feuillage d'un pin , disparaissait lentement derrière les collines de l'occident. Pendant qu'on

était encore sur la montagne , les feux mourants de cet astre coloraient le vêtement glacé des bouleaux , dont l'éclat rivalisait avec celui de la montagne elle-même. Les contours des pins se dessinaient au loin dans les profondeurs de la forêt ; et les rochers, dont la surface était trop lisse et trop perpendiculaire pour que la neige s'y attachât , brillaient d'un vif éclat , et semblaient sourire au regard d'adieu de l'astre du jour. A mesure qu'ils descendaient , les voyageurs s'apercevaient que l'astre du jour les quittait , et les froids mais brillants rayons d'un soleil de décembre disparurent entièrement , lorsqu'ils entrèrent dans l'atmosphère triste et glaciale de la vallée. Seulement , on voyait encore au sommet des montagnes de l'orient un reste de clarté qui reculait peu à peu pour disparaître dans les nuages rassemblés avec les vapeurs du soir sur l'horizon. Le lac glacé étendait sa surface dont rien ne venait interrompre la monotonie ; les bûcherons revenaient la hache sur l'épaule , se préparant à jouer , pendant les longs loisirs du soir , de ces feux vivifiants que leur travail venait d'alimenter.

Cependant la surface plane était sillonnée par un certain nombre de points noirs et mouvants ; c'étaient des traîneaux qui allaient au village ou en revenaient. A l'occident de la plaine , les montagnes , quoique également hautes , étaient moins

escarpées, et dans le lointain elles s'ouvraient en vallons irréguliers, ou offraient des terrasses et des intervalles susceptibles de culture. Quoique les pins maintinssent leur suprématie sur la plupart des collines qui s'élevaient de ce côté, néanmoins les contours onduleux des monts lointains, couverts de forêts de bouleaux et d'érables, reposaient la vue et promettaient un meilleur sol. De temps à autre, des taches blanches apparaissaient sur les forêts des collines opposées, et la fumée qui serpentait au-dessus de la cime des arbres annonçait les habitations de l'homme et son commencement d'agriculture. Ces maisons, multipliées par l'association des travaux, finissaient par former quelquefois ce qu'on appelait des établissements, mais plus fréquemment elles étaient petites et isolées. Les hauteurs qui bornaient à l'orient cette plaine remarquable, où aucune plante n'avait pris racine, étaient plus considérables et plus nombreuses que celles de l'est, et il y en avait une en particulier qui s'avavançait comme un promontoire, à droite et à gauche duquel la neige formait une baie élégante. A son sommet s'élançait un chêne qui semblait vouloir couvrir de son ombrage le sol où il était interdit à ses racines de pénétrer. Il s'était affranchi de l'esclavage que des siècles de végétation avaient autour de lui imposé aux branches de la

forêt, et il étendait ses bras noueux et fantastiques dans toute la liberté du désert.

Presque sous les pieds des voyageurs, et à l'extrémité méridionale de cette plaine, une superficie de quelques acres montrait, à sa surface ridée et aux vapeurs qui s'en exhalaient, que ce qu'on avait d'abord pris pour une plaine était un des lacs de la montagne, enchaîné par les glaces de l'hiver. Un ruisseau étroit sortait avec impétuosité de ce lac, et pendant un espace de plusieurs milles on pouvait suivre vers le sud son cours tortueux à travers la vallée, aux pins qui bordaient ses rives, et aux vapeurs dont sa surface chaude remplissait l'atmosphère glacée des montagnes. Les rives de ce bassin charmant, à son extrémité méridionale, étaient escarpées sans être hautes; et de ce côté le sol formait à perte de vue une étroite mais gracieuse vallée, le long de laquelle les colons avaient formé leurs humbles demeures avec une profusion qui attestait la qualité du sol et la facilité relative des communications.

Sur les bords mêmes du lac était situé le village de Templeton; il se composait d'une cinquantaine de constructions de tout genre, la plupart en bois; leur architecture n'annonçait pas beaucoup de goût, mais aussi la plupart étaient à peine terminées, et tout indiquait la hâte qu'on

avait mise à les construire. Elles offraient à l'œil des couleurs variées ; quelques-unes étaient blanches par-devant et par-derrière ; mais la plupart n'avaient ce badigeonnage que par-devant, et leurs maîtres , parcimonieux et ambitieux à la fois , avaient couvert le reste de l'édifice d'un rouge économique que le temps , pour quelques-unes d'entre elles , faisait déjà roussir. Il en était qui laissaient apercevoir les poutres nues à travers les fenêtres brisées de leur second étage , indiquant par là que le goût ou la vanité de leurs propriétaires leur avait fait entreprendre une tâche qu'ils n'avaient pu terminer.

Trois ou quatre des meilleures maisons , outre qu'elles étaient entièrement peintes de blanc , étaient munies de persiennes vertes qui , dans cette saison du moins , formaient un étrange contraste avec l'aspect glacé du lac , des montagnes , des forêts , et avec les vastes plaines de neige. Devant ces édifices plus orgueilleux étaient plantés quelques arbres totalement privés de branches , ou qui n'avaient encore que les faibles rejetons d'une pousse de deux étés ; ils ne ressemblaient pas mal à de grands grenadiers en sentinelle devant l'habitation des princes. La rue , car c'est le nom qu'on lui donnait , pouvait avoir cent pieds de large ; mais le chemin qu'on y avait pratiqué pour les traîneaux était beaucoup plus

étroit. A droite et à gauche étaient amoncelés des troncs d'arbres , dont la quantité , loin de diminuer , augmentait chaque jour , malgré les feux immenses dont on apercevait la lueur à travers les fenêtres. »

Mais pour connaître l'Amérique du Nord sous son point de vue pittoresque , il n'est pas nécessaire de s'adresser à un étranger ; il n'y a rien de mieux que le voyage en Amérique , dont M. de Châteaubriand a laissé dans ses œuvres la rapide mais charmante relation. Je vous ai déjà indiqué quel avait été le but du voyage de notre illustre écrivain , quittant la France au milieu des orages de la révolution , pour aller chercher une terre nouvelle , une liberté plus réelle que celle qui préluait alors par des massacres et des vengeances dans notre pays.

M. de Châteaubriand partit de St-Malo au printemps de 1831 ; son dessein était de marcher à l'orient , de manière à aborder la rivière occidentale de l'Amérique , un peu au-dessus du golfe de Californie. De là , suivant le profil du continent , et toujours en vue de la mer , il aurait voulu se diriger vers le nord jusqu'au détroit de Béring , doubler le dernier cap de l'Amérique , descendre à l'est le long des rivages de la mer polaire , et rentrer dans les Etats-Unis par la baie d'Hudson , le Labrador et le Canada.

Le voyageur nous fait connaître les causes qui ont empêché un voyage aussi aventureux. Puis, après la relation de son séjour aux Etats-Unis, dont nous avons vu quelques détails, il raconte comment il parcourut les beaux et grands lacs qui séparent les états de l'Union et le Canada. « Voyez-le, dit un spirituel biographe, au milieu des forêts tant rêvées, s'acheminant vers le village des Onondagas, causant avec un vieux sachem ; puis, entouré d'Iroquois, d'hommes rouges, de femmes aux yeux bleus, aux dents de perles, remontant de tortueuses rivières sur des pirogues, vivant de sa chasse, combattant les serpents et les tribus ennemies. Perdu dans les forêts du haut Canada, on le retrouve bientôt tout brillant d'écume et de soleil à la grande cataracte qu'il veut examiner de trop près, et où il roule jusqu'au fond du gouffre. Mais le génie de la poésie veille sans doute sur lui, car le voici aussitôt après, sain et sauf, voguant sur le lac Ontario, sur l'Erié, sur le lac Huron ; puis, remontant l'Ohio, et explorant en archéologue les gigantesques ruines que baigne ce fleuve, mystérieux témoins des siècles écoulés sans retour et sans souvenir comme ces flots. » Enfin il arrive chez les Natchez, pays si curieux, que son imagination a immortalisé par les créations poétiques qu'il lui a inspirées ; et il achève son beau voyage

en parcourant les sites ravissants des Florides.

La plupart des grands tableaux sur la nature américaine décrits par l'illustre écrivain sont connus de tout le monde ; point de leçons ou de cours de littérature où ils ne soient reproduits en grand nombre. Aucun écrivain , en effet, ne l'égale pour l'art de peindre et de répandre une lumière douce et pure sur les sites qu'il a visités. Ordinairement il décrit avec une abondance merveilleuse ; souvent aussi quelques lignes lui suffisent pour présenter un tableau auquel il n'y a rien à demander pour la pensée ou pour le regard. Voyez comme il retrace les bords du Mississipi , ce roi des fleuves , dont il a laissé , dans un autre de ses ouvrages, une si abondante et si connue description :

« Les terres un peu élevées qui bordent le Mississipi , depuis la Nouvelle-Orléans jusqu'à l'Ohio , sont presque toutes sur la rive gauche ; mais ces terres s'éloignent ou se rapprochent plus ou moins du canal , laissant quelquefois entre elles et le fleuve , des savanes de plusieurs milles de longueur. Les collines ne courent pas toujours parallèlement au rivage ; tantôt elles divergent en rayons à de grandes distances , et présentent , dans les perspectives qu'elles ouvrent , des vallées plantées de mille sortes d'arbres ; tantôt elles viennent converger au fleuve , et forment une multitude de caps qui se mirent dans l'onde. La

rive droite du Mississipi est rase , marécageuse , uniforme , à quelques exceptions près ; au milieu des hautes cannes vertes ou dorées qui la décorent , on voit bondir des buffles , ou étinceler les eaux d'une multitude d'étangs remplis d'oiseaux aquatiques. »

Ce n'est pas seulement le tableau de la nature en soi , dans sa magnificence native , que ce grand écrivain est habile à décrire ; voyez encore si aucun écrivain a mieux peint ce mouvement dont je parlais tout à l'heure , ce spectacle si singulier , si attachant , qui se passe sur les frontières de la vie civilisée et de la vie barbare , quand on voit les bords des fleuves , et particulièrement du Mississipi , envahis par la hache conquérante des civilisateurs.

« Les défrichements offraient un curieux mélange de l'état de nature et de l'état civilisé. Dans le coin d'un bois qui n'avait jamais retenti que des cris du sauvage et des bruits de la bête fauve , on rencontrait une terre labourée ; on apercevait du même point de vue la cabane d'un Indien et l'habitation d'un planteur. Quelques-unes de ces habitations , déjà achevées , rappelaient la propriété des fermes anglaises et hollandaises ; d'autres n'étaient qu'à peine terminées , et n'avaient pour toit que le dôme des futaies.

» J'étais reçu dans ces demeures d'un jour ;

j'y trouvai souvent une famille charmante , avec tous les agréments et toutes les élégances de l'Europe ; des meubles d'acajou , un piano , des tapis , des glaces ; tout cela à la porte d'un Iroquois. Le soir , lorsque les serviteurs étaient revenus des bois ou des champs , avec la cognée ou la charrue , on ouvrait les fenêtrés ; les jeunes filles de mon hôte chantaient , en s'accompagnant sur le piano , la musique de Paesiello et de Cimarosa , à la vue du désert et quelquefois au murmure lointain d'une cataracte.

» Dans les terrains les meilleurs s'établissaient des bourgades ; on ne peut se faire une idée du sentiment de plaisir que l'on éprouve en voyant s'élançer la flèche d'un nouveau clocher du sein d'une vieille forêt américaine. Comme les mœurs anglaises suivent partout les Anglais , après avoir traversé des pays où il n'y avait pas trace d'habitants , j'apercevais l'enseigne d'une auberge qui pendait à une branche d'arbre sur le bord du chemin , et que balançait le vent de la solitude. Des chasseurs , des planteurs , des Indiens , se rencontraient à ces caravensérails (1). »

Une ravissante description , plus rarement citée ,

(1) Les mêmes tableaux sont exprimés d'une manière aussi remarquable par l'auteur des *Souvenirs atlantiques* , dans sa traversée du Mississipi , surtout dans son séjour à la Louisiane , chez un riche planteur , dans l'ancien territoire des Natchez.

et qui rappelle ce qu'il y a de plus beau en ce genre dans les célèbres tableaux que Bernardin de St-Pierre a retracés de la nature africaine aux colonies, est celle que nous allons rapporter.

SITES DANS L'INTÉRIEUR DES FLORIDES.

« En retournant à notre camp, nous trouvâmes un ruisseau tout bordé de dionées; une multitude d'éphémères bourdonnaient à l'entour. Il y avait aussi sur ce parterre trois espèces de papillons : l'un blanc comme l'albâtre; l'autre noir comme le jais, avec des ailes traversées de bandes jaunes; le troisième portait une queue fourchue, quatre ailes d'or barrées de bleu et semées d'yeux de pourpre. Attirés par les dionées, ces insectes se posaient sur elles; mais ils n'en avaient pas plus tôt touché les feuilles, qu'elles se refermaient et enveloppaient leur proie. »

Puis, après de charmants détails de l'histoire naturelle des Florides, le poète continue la description du site où il s'est placé : « Pour regagner l'anse où nous avons notre établissement, nous n'eûmes qu'à nous laisser diriger au gré de l'eau et des brises. Le soleil approchait de son couchant; sur le premier plan de l'île paraissaient des chênes verts dont les branches horizontales formaient le parasol, et des azalées qui brillaient comme des réseaux de corail. Plus

loin , montaient graduellement dans l'air les magnolias et les liquidambars.

Le soleil tomba derrière le rideau d'arbres de la plaine ; à mesure qu'il descendait , les mouvements de l'ombre et de la lumière répandaient quelque chose de magique sur le tableau : là , un rayon se glissait à travers le dôme d'une futaie , et brillait comme une escarboucle enchâssée dans le feuillage sombre ; ici , la lumière divergeait entre les troncs et les branches , et se projetait sur les gazons des colonnes croissantes et des treillages mobiles. Dans les cieux , c'étaient des nuages de toutes les couleurs , les uns fixes , imitant de grands promontoires ou de vieilles tours près d'un torrent , les autres flottant en fumée de rose ou en flocons de soie blanche. Un moment suffisait pour changer la scène aérienne.

A notre droite étaient les ruines indiennes , à notre gauche notre camp des chasseurs : l'île déroulait devant nous les paysages gravés ou modelés dans les ondes. A l'orient , la lune , touchant l'horizon , semblait reposer immobile sur les côtes lointaines ; à l'occident , la voûte du ciel paraissait fondue en une mer de diamants et de saphirs , dans laquelle le soleil à demi plongé avait l'air de se dissoudre. Les animaux de la création étaient , comme nous , attentifs à ce grand spectacle ; le crocodile , tourné vers l'astre du jour , lançait par

sa gueule béante l'eau du lac en gerbes colorées ; perché sur un rameau desséché , le pélican louait à sa manière le Maître de la nature , tandis que la cigogne s'envolait pour le bénir au-dessus des nuages.

Nous te chanterons aussi , Dieu de l'univers , toi qui prodigues tant de merveilles ! la voix d'un homme s'élèvera avec la voix du désert ; tu distingueras les accents du faible fils de la femme , au milieu du bruit des sphères que ta main fait rouler , du mugissement de l'abîme dont tu as scellé les portes.

Vers le soir j'allai m'asseoir à l'écart sur la rive ; on n'entendait que le bruit du flux et du reflux du lac , prolongé le long des grèves ; des mouches luisantes brillaient dans l'ombre , et s'éclipsaient lorsqu'elles passaient sous les rayons de la lune. Je suis tombé dans cette espèce de rêverie connue de tous les voyageurs : nul souvenir distinct de moi ne me restait ; je me sentais vivre comme partie du grand tout , et végéter avec les arbres et les fleurs. C'est peut-être la disposition la plus douce pour l'homme ; car , alors même qu'il est heureux , il y a dans ses plaisirs un certain fond d'amertume , un je ne sais quoi qu'on pourrait appeler la tristesse du bonheur. La rêverie du voyageur est une sorte de plénitude du cœur et de vide de tête , qui vous laisse jouir en repos de

votre existence ; c'est par la pensée que nous trouvons la félicité que Dieu nous donne ; l'âme est paisible , l'esprit est inquiet. »

Assurément rien n'est beau comme ce style , comme ce mouvement d'un cœur sensible , qui tourne en émotions et en aspirations religieuses toutes les impressions qui sont produites sur lui par la multiplicité des aspects de la nature. Mais il faut voir le tableau de la solitude , non-seulement dans la splendeur de son soleil , mais encore dans les magnificences plus sombres qui lui sont imprimées par le passage d'une tempête.

« Le soleil se couvre , les premiers roulements du tonnerre se font entendre ; les crocodiles y répondent par un sourd rugissement , comme un tonnerre répond à un autre tonnerre. Une immense colonne de nuages s'étend au nord-est et au sud-est ; le désert éclairé d'un jour faux , l'orage suspendu sur nos têtes et près d'éclater , offrent un tableau plein de grandeur. Les Indiens disent que le bruit du tonnerre est causé par des oiseaux immenses qui se battent dans l'air , et par les efforts que fait un vieillard pour vomir une couleuvre de feu. En preuve de cette assertion , ils montrent des arbres où la foudre a tracé l'image d'un serpent. Souvent les orages mettent le feu aux forêts ; elles continuent de brûler

jusqu'à ce que l'incendie soit arrêté par le cours de quelque fleuve ; les forêts brûlées se changent en lacs et en marais.

Le courlis , dont nous entendions la voix dans le ciel au milieu de la pluie et du tonnerre , nous annonce la fin de l'ouragan. Le vent déchire les nuages , qui volent brisés à travers le ciel ; le tonnerre et les éclairs , attachés à leurs flancs, les suivent ; l'air devient froid et sonore ; il ne reste plus de ce déluge que des gouttes d'eau qui tombent en perles du feuillage des arbres. Nos filets et nos provisions du voyage flottent dans les canots , remplis d'eau jusqu'à l'échancrure des avirons. »

Il faut bien , mon jeune lecteur , avouer une chose , quand on lit ces pages si belles de notre grand écrivain ; c'est qu'il manque à cette description je ne sais quel caractère d'individualité , qui donne une parfaite précision aux contours des objets qu'elle veut peindre. Il y a toujours là quelque chose d'un peu vague et indécis , qui tient surtout , il faut le dire , à la meilleure qualité de cet artiste ; en effet , ce qu'on aime surtout en lui , c'est cette disposition rêveuse et pensive qui ne lui permet de sympathiser avec les objets matériels qu'autant qu'il leur donne une signification symbolique , et qu'il les convertit ,

comme je le disais tout à l'heure, en idées ou en sentiments (1). Un voyageur plus dépourvu d'imagination, ou un naturaliste plus exclusif, peindraient avec moins de charmes, mais peut-être avec plus de nature et de réalité.

A cet égard, et comme contraste, je mettrai sous vos yeux un tableau bien admirable de Buffon sur la nature sauvage, dans son opposition avec la nature civilisée et dans sa lutte opiniâtre contre le travail victorieux de l'homme. Vous apprécierez, mes jeunes lecteurs, d'une part, les impressions si chaudes, si enthousiastes de notre contemporain, qui s'éprend d'amour pour cette nature vierge qu'il a vue sous le prestige de sa splendide imagination; et d'un autre côté, la conception puissante, mais si austère, du philosophe-naturaliste qui n'a point vu de ses yeux, mais qui a compris merveilleusement, quoiqu'à sa manière, cette même nature sauvage telle qu'elle se déploie, avec son luxe inépuisable, dans les solitudes américaines.

TABLEAU DE LA NATURE SAUVAGE D'APRÈS BUFFON.

« Voyez ces plages désertes, ces tristes contrées où l'homme n'a jamais résidé, couvertes ou plutôt

(1) C'est aussi le défaut et en même temps la qualité qui attire plus justement l'admiration que le blâme à l'ouvrage de M. de Larmarine sur l'Orient.

hérissées de bois épais et noirs dans toutes les parties élevées : des arbres sans écorce et sans cime , courbés , rompus , tombant de vétusté ; d'autres en plus grand nombre , gisant au pied des premiers , pour pourrir sur des monceaux déjà pourris , étouffent , ensevelissent les germes prêts à éclore.

La nature , qui partout ailleurs brille par sa jeunesse , paraît ici dans la décrépitude ; la terre surchargée par le poids , surmontée par les débris de ses productions , n'offre , au lieu d'une verdure florissante , qu'un espace encombré , traversé de vieux arbres chargés de plantes parasites , de lichens , d'agarics , fruits impurs de la corruption : dans toutes les parties basses , des eaux mortes et croupissantes faute d'être conduites et dirigées ; des terrains fangeux , qui , n'étant ni solides ni liquides , sont inabordables , et demeurent également inutiles aux habitants de la terre et des eaux ; des marécages qui , couverts de plantes aquatiques et fétides , ne nourrissent que des insectes vénéneux et servent de repaire aux animaux immondes. Entre ces marais infects qui occupent les lieux bas , et les forêts décrépites qui couvrent les terres élevées , s'étendent des espèces de landes , des savanes qui n'ont rien de commun avec nos prairies ; les mauvaises herbes y surmontent , y étouffent les bonnes. Ce n'est point ce

gazon-fin qui semble faire le duvet de la terre ; ce n'est point cette pelouse émaillée qui annonce sa brillante fécondité : ce sont des végétaux agrestes, des herbes dures, épineuses, entrelacées les unes dans les autres, qui semblent moins tenir à la terre qu'elles ne tiennent entre elles, et qui, se desséchant et repoussant successivement les unes sur les autres, forment une bourre grossière, épaisse de plusieurs pieds. Nulle route, nulle communication, nul vestige d'intelligence dans ces lieux sauvages : l'homme est obligé de suivre les sentiers de la bête farouche, s'il veut les parcourir ; contraint de veiller sans cesse pour éviter d'en devenir la proie, effrayé de leurs rugissements, saisi du silence même de ces profondes solitudes, il rebrousse chemin, et dit : La nature brute est hideuse et mourante ; c'est moi, moi seul qui peux la rendre agréable et vivante : desséchons ces marais, animons ces eaux mortes en les faisant couler ; formons-en des ruisseaux, des canaux ; employons cet élément actif et dévorant qu'on nous avait caché et que nous ne devons qu'à nous-même ; mettons le feu à cette bourre superflue, à ces vieilles forêts déjà à demi consommées ; achevons de détruire avec le fer ce que le feu n'aura pu consumer. Bientôt, au lieu du jonc, du nénuphar, dont le crapaud composait son venin, nous verrons paraître la renoncule, le trèfle,

les herbes douces et salutaires ; des troupeaux d'animaux bondissants fouleront cette terre jadis impraticable ; ils y trouveront une subsistance abondante , une pâture toujours renaissante ; ils se multiplieront pour se multiplier encore : ser-
vons-nous de ces nouveaux aides pour achever notre ouvrage ; que le bœuf soumis au joug emploie ses forces et le poids de sa masse à sillonner la terre ; qu'elle rajeunisse par la culture : une nature nouvelle va sortir de nos mains. »

Buffon , le peintre de la nature , est comme le prêtre de la civilisation ; vous allez voir avec quelle solennité de pensée et de style il sacrifie la nature primitive , alors que l'homme ne lui a pas apporté le secours de sa main régénératrice , à la nature cultivée , apparaissant de nouveau produite par le travail de l'homme ; car à l'homme seul appartient de la fertiliser , de lui donner sa vertu , sa richesse et sa beauté.

« Qu'elle est belle , cette nature cultivée ! que par les soins de l'homme elle est brillante et pompeusement parée ! Il en fait lui-même le principal ornement , il en est la production la plus noble ; en se multipliant , il en multiplie le germe le plus précieux ; elle-même aussi semble se multiplier avec lui ; il met au jour par son art tout ce qu'elle recélait dans son sein ! Que de trésors ignorés , que de richesses nouvelles ! les fleurs , les fruits ,

les grains perfectionnés , multipliés à l'infini ; les espèces utiles d'animaux transportées , propagées , augmentées sans nombre ; les espèces nuisibles réduites , confinées , reléguées ; l'or , et le fer plus nécessaire que l'or , tirés des entrailles de la terre ; les torrents contenus , les fleuves dirigés , resserrés ; la mer même soumise , reconnue , traversée d'un hémisphère à l'autre ; la terre accessible partout , partout rendue aussi vivante que féconde ; dans les vallées de riantes prairies , dans les plaines de riches pâturages ou des moissons encore plus riches ; les collines chargées de vignes et de fruits , leurs sommets couronnés d'arbres utiles et de jeunes forêts ; les déserts devenus des cités habitées par un peuple immense , qui , circulant sans cesse , se répand de ses centres jusqu'aux extrémités ; des routes ouvertes et fréquentées , des communications établies partout , comme autant de témoins de la force et de l'union de la société ; mille autres monuments de puissance et de gloire démontrent assez que l'homme , maître du domaine de la terre , en a changé , renouvelé la surface entière , et que de tout temps il partage l'empire avec la nature.

La nature est le trône extérieur de la magnificence divine : l'homme qui la contemple , qui l'étudie , s'élève par degrés au trône intérieur de la toute-puissance ; fait pour adorer le Créateur ,

il commande à toutes les créatures ; vassal du ciel , roi de la terre . il l'ennoblit , la peuple et l'enrichit ; il établit entre les êtres vivants l'ordre , la subordination , l'harmonie ; il embellit la nature même , il la cultive , l'étend et la polit , en élague le chardon et la ronce , y multiplie le raisin et la rose .

Mais la nature , obligée de céder au travail dominateur de l'homme , ne cesse de livrer à ce même travail une guerre intestine ; et sitôt qu'il se ralentit , elle devient à son tour plus active , plus maîtresse ; elle règne de plus en plus à mesure que l'homme se retire , et qu'il dépose le sceptre , c'est-à-dire , l'instrument de culture par lequel il l'asservit .

Cependant l'homme ne règne que par droit de conquête ; il jouit plutôt qu'il ne possède , il ne conserve que par des soins toujours renouvelés : s'ils cessent , tout languit , tout s'altère , tout change , tout rentre sous la main de la nature ; elle reprend ses droits , efface les ouvrages de l'homme , couvre de poussière et de mousse ses plus fastueux monuments , les détruit avec le temps , et ne lui laisse que le regret d'avoir perdu par sa faute ce que ses ancêtres avaient conquis par leurs travaux . Ces temps où l'homme perd son domaine , ces siècles de barbarie pendant lesquels tout périt , sont toujours préparés par la guerre ,

et arrivent avec la disette et la dépopulation. L'homme, qui ne peut que par le nombre, qui n'est fort que par sa réunion, qui n'est heureux que par la paix, a la fureur de s'armer pour son malheur, et de combattre pour sa ruine : excité par l'insatiable avidité, aveuglé par l'ambition encore plus insatiable, il renonce aux sentiments d'humanité, tourne toutes ses forces contre lui-même, cherche à s'entre-détruire, se détruit en effet ; et après ces jours de sang et de carnage, lorsque la fumée de la gloire s'est dissipée, il voit d'un œil triste la terre dévastée, les arts ensevelis, les nations dispersées, les peuples affaiblis, son propre bonheur ruiné, et sa puissance réelle anéantie. »

Il est impossible de voir représenté mieux que dans le morceau de Buffon que vous venez de lire, le contraste de la nature sauvage avec la nature cultivée ; je suppose qu'il y a plus de vérité dans cette peinture du naturaliste, qui pourtant n'a point vu les solitudes américaines, que dans les peintures du voyageur-poëte dont nous lisons avec tant de charme les élégants récits. Buffon avait un éclat de style supérieur et très-bien caractérisé par La Harpe : « Le livre de Buffon est un trésor de beautés inconnues avant lui. Il y règne un ton d'élévation soutenue. Sa phrase a du nombre, son expression a de la

force ; il ne manque à son talent qu'un peu de souplesse et de flexibilité. L'historien de la nature est noble , fécond , majestueux comme elle , mais pas toujours aussi varié. Il est sublime quand il déploie à nos yeux l'immensité des êtres , quand il peint les bienfaits ou les rigueurs de la nature , les productions de la terre et les influences des climats. » Puis quel noble sentiment de la dignité de l'homme dans la peinture tracée par Buffon , et quels efforts pour asservir la nature ; et quelle grande idée il nous donne de la providence de Dieu , qui a communiqué à cette nature toutes ses merveilles , et l'a , pour ainsi dire , prédestinée à recevoir de la main de l'homme une glorieuse transformation !

Il y a , à la suite du voyage de M. de Châteaubriand , d'excellents chapitres , pleins d'intérêt et parfaitement méthodiques , dans lesquels les mœurs des sauvages sont racontées avec ce caractère de style qui n'appartient qu'à lui seul. Voici la liste des sujets qu'il traite : mariages , enfants , funérailles , moissons , fêtes , danses et jeux ; année , division et règlement du temps , calendrier annuel , médecine ; langues indiennes , chasses , guerre , religion , gouvernement. Une conclusion générale fait voir l'Amérique telle qu'elle s'offre aujourd'hui. Ces points intéressants sont traités d'une manière assez complète dans

la première entrevue avec le sachem du lac des Onondagas ; l'auteur trace merveilleusement la physionomie indienne avec le caractère qui lui appartient , ce type devenu classique , et qui rend si facile à comprendre la race américaine : grandes oreilles découpées , perles pendantes au nez , visage bariolé de diverses couleurs , petite touffe de cheveux sur le sommet de la tête , tunique bleue , manteau de peau , ceinture de cuir , avec le couteau de scalpe et le casse-tête , bras tatoués , mocassins aux pieds , chapelet ou collier de porcelaine à la main ; joignez-y la hutte ronde et la natte hospitalière , et vous aurez tous les éléments intérieurs de la civilisation du sauvage.

Une chose à remarquer , c'est que la belle et grande imagination de l'illustre écrivain , si indulgent pour la nature humaine , est surtout frappée , dans la dégradation du sauvage , de ce qui révèle encore la dignité de l'homme , et de ce qui montre la main de la Providence dans la barbarie de la nature. Il a recueilli avec un soin exquis tous ces usages singuliers , en qui reluisent les caractères du monde primitif , et qui établissent une admirable parenté entre toutes les nations originelles. Lisez , par exemple , ce charmant tableau de la manière dont les Indiens exercent l'hospitalité.

« L'hospitalité est la dernière vertu du sauvage qui soit restée aux Indiens au milieu des vices de la civilisation européenne. On sait quelle était autrefois cette hospitalité : une fois reçu dans une cabane , on devenait inviolable ; le foyer avait la puissance de l'autel , il vous rendait sacré. Lorsqu'une tribu chassée de ses bois , ou lorsqu'un homme venait demander l'hospitalité , l'étranger commençait ce qu'on appelait la danse du suppliant ; cette danse s'exécutait ainsi :

Le suppliant s'avancait quelques pas , puis s'arrêtait en regardant le supplié , et reculait ensuite jusqu'à sa première position. Alors les hôtes entonnaient le chant de l'étranger : « Voici l'étranger , voici l'envoyé du grand Esprit. » Après le chant , un enfant allait prendre la main de l'étranger pour le conduire à la cabane. Lorsque l'enfant touchait le seuil de la porte , il disait : « Voici l'étranger ; » et le chef de la cabane répondait : « Enfant , introduis l'homme dans ma cabane. » L'étranger entrait alors sous la protection de l'enfant , allait , comme chez les Grecs , s'asseoir sur la cendre du foyer. On lui présentait le calumet de paix. Il fumait trois fois , et les femmes disaient le chant de la consolation : « L'étranger a retrouvé une mère et une femme ; le soleil se lèvera et se couchera pour lui comme auparavant. »

On remplissait d'eau d'érable une coupe consacrée ; c'était une calbasse ou un vase de pierre, qui reposait ordinairement dans le coin de la cheminée, et sur lequel on mettait une couronne de fleurs. L'étranger buvait la moitié de l'eau, et passait la coupe à son hôte qui achevait de la vider. »

Voilà qui est beau et touchant. Je ne sais jusqu'à quel point la brillante imagination de l'auteur des *Natchez* a pu symétriser les circonstances de ce récit, jusqu'à quel point y préside le souvenir de l'idéal antique, par exemple *Coriolan* au foyer du chef des *Volsques*, cette admirable peinture de *Plutarque* ; mais toujours est-il que cet auteur ne perd jamais de vue la dignité, la grandeur de la nature humaine, qu'il relève incessamment dans ses écrits. La sympathie que *M. de Châteaubriand* fait voir pour les mœurs des sauvages, ce n'est point la misanthropique conception de *Rousseau* qui disait : L'homme qui pense est un animal dépravé. *Rousseau* plaçait ainsi dans la barbarie, comme barbarie, le principe de la dignité de l'homme. La jeunesse de notre illustre contemporain, quoiqu'elle fût pénétrée d'un vrai amour (analogue sous un point de vue à celui de l'auteur d'*Emile*) pour la nature vive, primitive, et dégagée d'entraves, a su se défendre de telles exagérations. Ce qu'il aime, ce

qu'il recherche dans la nature sauvage, ce sont précisément les traits où se décèle la rectitude primordiale de la nature humaine et ses relations originelles avec Dieu. Il voyait déjà la nature américaine au point de vue d'un spiritualisme élevé, et, à son insu, il préludait au *Génie du Christianisme*; car la pensée qui a présidé à ses œuvres philosophiques, à part du grand amendement qui s'est opéré dans sa vie sous le rapport du dogme, est la même; seulement elle a été en s'éclaircissant de plus en plus. Le christianisme, dont il avait à son début un pressentiment et comme un avant-goût, est devenu plus tard un sentiment et une conviction, puis il est resté le pivot général de toute sa pensée. Dans le dessein où nous sommes de vous donner un aperçu rapide des mœurs des sauvages, nous ne toucherons pas davantage au beau chapitre de M. de Châteaubriand; il perdrait trop à être morcelé. Nous aimons mieux recueillir quelques pages empruntées à divers écrivains qui nous fournissent chacun des traits différents (1).

Mais d'abord, avant d'entrer dans ce tableau général, je trouve dans Charlevoix de curieux et amusants détails sur le cérémonial qui a lieu chez les Natchez, quand les ambassadeurs des nations

(1) Charlevoix, Balbi, Laffitteau, d'Orbigny, Pavié, etc.

étrangères sont introduits devant le grand chef afin de conclure quelque traité. La manière toute prosaïque et les détails assez grotesques qui accompagnent cette cérémonie font voir qu'il faut un peu se défier de la parfaite harmonie et de l'élégance exquise par lesquelles se distinguent les descriptions des poètes. Je détache ce récit, pour l'opposer à celui qui précède sur l'hospitalité indienne.

CÉRÉMONIAL DE LA RÉCEPTION D'UN AMBASSADEUR CHEZ LES
NATCHEZ.

« Les traités de paix et d'alliance se font avec beaucoup d'appareil, et le grand chef y soutient toujours sa dignité en véritable souverain. Dès qu'il est averti du jour de l'arrivée des ambassadeurs, il donne les ordres aux maîtres des cérémonies pour les préparatifs de leur réception, et nomme ceux qui doivent nourrir tour à tour ces envoyés. Le jour de l'entrée des ambassadeurs, chacun a sa place marquée selon son rang; et, quand ces ministres sont à cinq cents pas du grand chef, ils s'arrêtent et chantent la paix.

Ordinairement l'ambassade est composée de trente hommes et de six femmes. Six des meilleures voix marchent à la tête du cortège, et entonnent; les autres suivent, et le chichikoué sert

à régler la mesure. Quand le Soleil fait signe aux ambassadeurs d'approcher, ils se remettent en marche. Ceux qui portent le calumet dansent en chantant, se tournent de tous côtés, se donnent de grands mouvements, et font quantité de grimaces et de contorsions; ils recommencent le même manège autour du grand chef quand ils sont arrivés près de lui; ils le frottent ensuite avec leur calumet, depuis les pieds jusqu'à la tête, puis ils vont reprendre leur rang.

Alors ils remplissent un calumet de tabac, et, tenant le feu d'une main, ils avancent tous ensemble vers le grand chef et lui présentent le calumet allumé. Ils fument avec lui, poussent vers le ciel la première vapeur de leur tabac, la seconde vers la terre, et la troisième autour de l'horizon. Cela fait, ils présentent leurs calumets aux parents du Soleil et aux chefs subalternes. Ils vont ensuite frotter de leurs mains l'estomac du Soleil, puis ils se frottent eux-mêmes tout le corps; enfin ils posent leurs calumets sur des fourches, vis-à-vis le grand chef, et l'orateur de l'ambassade commence sa harangue, qui dure une heure.

Quand il a fini, on fait signe aux ambassadeurs, qui jusque-là étaient demeurés debout, de s'asseoir sur des bancs placés pour eux près du Soleil, lequel répond à leurs discours, et parle aussi une

heure entière. Ensuite un maître des cérémonies allume un grand calumet de paix, et y fait fumer les ambassadeurs qui avalent la première gorgée. Alors le Soleil leur demande des nouvelles de leur santé; tous ceux qui assistent à l'audience leur font le même compliment, puis on les conduit dans la cabane qui leur est destinée, où on leur donne un grand repas. Le soir du même jour, le Soleil leur rend visite; mais, quand ils le savent prêt à sortir de chez lui pour leur faire cet honneur, ils le vont chercher, le portent sur leurs épaules dans leur logis, et le font asseoir sur une grande peau. L'un d'eux se place derrière lui, appuie ses deux mains sur ses épaules, et le secoue assez longtemps, tandis que les autres, assis en rond par terre, chantent leurs belles actions à la guerre.

Ces visites recommencent tous les matins et tous les soirs; mais à la dernière le cérémonial change : les ambassadeurs plantent un poteau au milieu de leur cabane et s'asseyent tout autour; les guerriers qui accompagnent le Soleil, parés de leurs plus belles robes, dansent, et tour à tour frappent le poteau, et racontent leurs plus beaux faits d'armes; après quoi ils font des présents aux ambassadeurs. Le lendemain, ceux-ci ont, pour la première fois, la permission de se promener dans le village, et tous les soirs on leur

donne des fêtes qui ne consistent que dans des danses. Quand ils sont sur leur départ, les maîtres des cérémonies leur font fournir toutes les provisions dont ils ont besoin pour leur voyage, et c'est toujours aux dépens des particuliers. »

Voici maintenant un ensemble des mœurs des sauvages de l'Amérique du Nord puisé aux sources que j'ai indiquées plus haut. Nous commençons par caractériser plusieurs tribus, puis nous donnons un tableau tout-à-fait général.

TABLEAU DES TRIBUS INDIENNES, ET MOEURS DES PEUPLES
SAUVAGES.

« Les Panis sont une famille immense et redoutable de l'intérieur ; ses mœurs et son culte sont cruels. Cependant une des plus puissantes tribus des Panis vient d'abolir le sacrifice humain qu'elle faisait une fois par an à Vénus ou à la grande étoile, immédiatement avant de commencer les travaux champêtres, et afin d'obtenir une riche moisson. La victime était un prisonnier de guerre, mâle ou femelle, offert par un membre de la tribu ; on l'habillait aussi richement que l'état social de ce peuple le permettait ; on la traitait avec les plus grands égards ; et les prêtres, qui l'accompagnaient toujours, prévenaient tous ses désirs, en lui cachant soigneusement le principal motif de ces soins cruels ; ils tâchaient même

de la faire engraisser , en lui fournissant une nourriture aussi abondante que choisie , s'imaginant par là rendre le sacrifice plus agréable à leur dieu barbare.

Les Sioux-Osages sont une immense famille à laquelle appartiennent un grand nombre de peuples , tous indépendants , et dont les principaux sont les Dacotas ; c'est la nation indigène la plus puissante et la plus nombreuse de toutes celles qui vivent encore indépendantes dans l'Amérique septentrionale. Les Dacotas , proprement dits , occupent un vaste espace dans le territoire de la confédération anglo-américaine , qui s'étend le long du Missouri moyen , de Saint-Pierre , du haut Mississipi , et du haut Fleuve-Rouge. Tous les Sioux forment une confédération , mais leurs tribus sont indépendantes les unes des autres. Chacun fait la guerre comme il lui plaît , et délibère de son côté sur les affaires. Elles se réunissent toutes au conseil général , seulement lorsqu'il s'agit de statuer sur quelque chose qui intéresse la nation entière. Dans ce cas chaque tribu envoie un député qui la représente , dans le bois où ils sont convenus de s'assembler. Si la résolution du conseil est de quelque importance et mérite d'être conservée , ils gravent sur un tronc d'arbre , avec un couteau ou une hache , des hiéroglyphes relatifs au sujet de leurs délibérations , et chaque

député y met le sceau de sa tribu. Ce peuple , ainsi que beaucoup d'autres sauvages de l'Amérique , ne connaît point de semaines , et , comme les Anglo-Saxons et d'autres peuples de l'ancien et du nouveau monde , il ne compte toujours que par sommeils ou par nuits.

Les Osages sont une nation belliqueuse , vivant dans de grands villages , et faisant une guerre implacable aux sauvages occidentaux. Ils sont en grande partie agriculteurs , et demeurent dans le district qui porte leur nom et dans l'état du Missouri. Ils sont divisés en trois branches principales ; plusieurs ont embrassé le christianisme , et ont fait des progrès dans la civilisation. Avant leurs relations avec les Européens , les Osages , comme la plupart des sauvages , s'ils ne croyaient point aux sorciers , ajoutaient foi aux songes , portaient des amulettes , observaient les présages , et s'abandonnaient à une foule de pratiques superstitieuses.

Les Natchez ou Floridiens comprennent six nations indépendantes , subdivisées chacune en plusieurs tribus. Les Natchez , proprement dits , sont une nation ancienne dont il ne reste plus que des débris aujourd'hui dispersés. Le despotisme du gouvernement des Natchez était extrême ; on peut en juger par ce qui suit.

« Le grand chef des Natchez porte le nom de

Soleil , et c'est toujours , comme parmi les Hurons , le fils de sa plus proche parente qui lui succède. On donne à cette femme la qualité de femme-chef ; et quoique pour l'ordinaire elle ne se mêle pas du gouvernement , on lui rend de grands honneurs. Elle a même , aussi bien que le Soleil ou grand chef , droit de vie et de mort ; dès que quelqu'un a eu le malheur de déplaire à l'un ou à l'autre , ils ordonnent à leurs gardes , qu'on nomme allouez , de le tuer : « Va me défaire de ce chien , » disent-ils , et ils sont obéis sur-le-champ. Leurs sujets et les chefs même des villages ne les abordent jamais qu'ils ne les saluent trois fois , en jetant un cri qui est une espèce de hurlement ; ils font la même chose en se retirant , et se retirent en marchant à reculons. Lorsqu'on les rencontre , il faut s'arrêter , se ranger du chemin , et jeter encore des cris jusqu'à ce qu'ils soient passés. On est aussi obligé de leur porter ce qu'il y a de meilleur dans les récoltes , dans le produit de la chasse et dans celui de la pêche. Enfin personne , pas même leurs plus proches parents , et ceux qui composent les familles nobles , lorsqu'ils ont l'honneur de manger avec eux , n'a droit de boire dans le même vase , ni de mettre la main au plat.

Tous les matins , dès que le soleil paraît , le grand chef se met à la porte de sa cabane , se

tourne vers l'orient , et hurle trois fois en se prosternant jusqu'à terre. On lui apporte ensuite un calumet qui ne sert qu'en cette occasion ; il fume et repousse la fumée de son tabac vers l'astre du jour ; puis il fait la même chose vers les trois autres parties du monde. Il ne reconnaît sur la terre d'autre maître que le soleil , dont il prétend tirer son origine ; il exerce un pouvoir sans borne sur ses sujets , peut disposer de leurs biens et de leur vie , et , quelques travaux qu'il leur commande , ils n'en peuvent exiger aucun salaire.

Parmi la grande famille des Natchez , remarquez les Muscogulges ou Criks , qui occupent les fertiles vallées comprises dans les états d'Alabama et de Géorgie , où ils vivent déjà dans des villes et dans des villages ; il y a les Criks supérieurs et les Criks inférieurs ou Siminoles. C'est aussi dans cette famille que l'on trouve les Chéroquois , qui ont adopté la civilisation , et dont nous parlerons plus bas ; ils sont l'état indigène indépendant le plus civilisé dans le Nouveau-Monde.

Sauf quelques tribus qui , d'après les conseils des missionnaires , ont renoncé à leur vie misérable et nomade , les Indiens ont encore toute la rudesse de leurs mœurs et de leurs habitudes primitives. La plus réelle de leurs vertus est l'hospitalité. Un hôte est sacré pour un Indien. On

lui sert ce qu'il y a de meilleur dans le wigwam, on lui donne le siège le plus commode, on lui réserve la couche la plus douce. Il y demeure autant qu'il lui plaît; on organise des fêtes en son honneur, on l'accable de festins. (Tous les auteurs de relations s'accordent à reconnaître cette vertu fondamentale du sauvage ou plutôt de l'homme primitif, telle que M. de Châteaubriand la décrivait tout à l'heure avec tant de supériorité.) Les tribus indiennes n'ont qu'une seule préoccupation, celle de leur nourriture: les tribus des prairies vivent de la chasse du buffle; celles des forêts, de la chasse du daim et d'autres animaux.

En général, le gros du travail retombe sur les femmes; elles sèment le grain, elles fabriquent les mocassins, et sans doute tous les objets d'ornements ou d'armures de leurs époux (1); elles dressent les tentes, coupent les bois, charrient l'eau et portent le bagage: les hommes vont à la chasse ou à la pêche. La polygamie est générale parmi ces tribus; un homme a autant de femmes qu'il peut en nourrir. Le divorce est si commun qu'il n'est pas étonnant de voir des femmes indiennes qui ont été répudiées cinq ou six fois. Cependant

(1) Pour avoir une idée claire du degré où l'industrie indienne est portée en ce genre, visitez la première salle du musée de marine au Louvre.

chez les Natchez il y a une coutume toute particulière , et qu'il est bon de mentionner. Les filles de la famille noble ne peuvent épouser que des hommes obscurs , mais elles peuvent les congédier à volonté , ou leur faire casser la tête sans être sujettes à représailles. Le mari se tient debout en présence de sa femme , dans une posture respectueuse ; il ne mange point avec elle , et la salue du même ton que ses domestiques , dont il n'est autre chose que le chef.

Les guerres que se livrent les tribus font plus de bruit que de mal ; ce sont des embuscades peu destructives. Il est rare que l'on y fasse quartier aux prisonniers ; et quand on les épargne , c'est qu'ils sont admis comme membres de la tribu victorieuse. Les tribus qui habitent les prairies font la guerre à cheval , avec des lances , des arcs et des flèches ; celles qui habitent les forêts portent plus généralement le fusil. Ils regardent comme une lâcheté d'être affecté d'un malheur ou de témoigner la moindre émotion. En cas de meurtre , la règle est sang pour sang , et le meurtrier échappe rarement à cette loi du talion. Ils ont des chefs , mais plutôt comme conseillers que comme maîtres. Un chef gagne d'ordinaire son grade par sa vertu ou par son courage ; dans quelques tribus , c'est la naissance pourtant qui les nomme , sans que l'héritage du pouvoir soit une

coutume rigoureuse et fréquente. En campagne, l'obéissance la plus absolue est due au chef.

Les jeunes Indiens se soumettent à une sorte de discipline corporelle et spirituelle ; pendant un certain temps , ils jeûnent pour se mortifier. Il en résulte quelques extases , pendant lesquelles leur ange gardien , leur manitou , leur apparait sous la forme de quelque animal. On apprend alors à l'adulte à ne pas craindre la mort ; mais il regarde le suicide comme une lâcheté. Ainsi les opinions , les traditions , les institutions de la tribu sont , dès l'enfance , inculquées à chaque Indien par l'habitude , le sentiment et l'autorité ; on lui persuade que le grand Esprit se montrerait très-offensé de voir une peau rouge commettre la moindre infraction à l'ordre qu'il a établi lui-même. Parmi ces tribus , il n'y a pas , à proprement parler , de gouvernement. C'est une sorte de lien de famille qui unit les peuplades entre elles ; un contrat de sang plutôt qu'un contrat politique. Ils n'ont ni code criminel , ni châti-ments , ni juges ; pas plus d'impôts à payer que de droits de propriété à faire valoir. C'est l'état de nature et le degré le plus bas de l'échelle de la société.

Cependant tous semblent admettre un Dieu et croire à l'immortalité de l'âme. Quelques tribus croient en outre à un être malfaisant qu'ils cher-

chent à conjurer par des offrandes ou par des prières. Au-dessous du Dieu suprême, ils reconnaissent une foule de divinités secondaires, dont les principales sont la lune et le soleil. Tous les serpents sont à leurs yeux des êtres surnaturels; ils se gardent bien de les tuer (1). Ils croient l'âme immortelle, non-seulement pour les hommes, mais aussi pour les bêtes. L'art du médecin est chez eux de la sorcellerie, et leurs prêtres sont des sorciers. Dans beaucoup de tribus, les hommes ont ce qu'ils appellent leur sac de médecine, qui est plein d'os, de plumes et d'autres débris; la conservation de ces fétiches est d'une grande importance pour la tribu; outre cela, chacun tient en grand honneur un animal de son choix qu'il regarde comme son remède particulier. Ils font aux esprits invisibles des offrandes de tabac, de vieux chiffons et d'autres objets; ils ont aussi un feu sacré entretenu par des vestales, comme dans la plupart des religions antiques.

Chez plusieurs sauvages de l'Amérique du Nord, le fanatisme donne lieu à des scènes non moins cruelles que celles qui ensanglantent les bords du Gange. Nous citerons entre autres la grande danse

(1) Il semble que cette superstition soit universelle de tout temps et de tous pays; rappelez-vous, mon jeune lecteur, le génie d'Anchise sortant, sous la forme d'un serpent, du tombeau paternel où le héros de Virgile célèbre un sacrifice funèbre.

de pénitence, célébrée tous les ans au mois de juillet par les peuples qui habitent le long du Missouri. Dans cette fête horrible, on voit les pénitents se mutiler ou prier leurs prêtres de leur enlever avec un couteau des morceaux de leur chair : l'un fait enlever la peau par bandes ; un autre veut que la coupure soit en forme de croissant ; un homme s'y fait percer l'épaule, et y fait passer une courroie qui traîne par terre et à laquelle est attachée une tête de bison ; d'autres se percent de flèches. Voici ce qui se passe au Paraguay : les hommes se pincent les uns les autres aux bras, aux cuisses, aux jambes, en saisissant avec leurs doigts le plus de chair qu'ils peuvent, et ils percent d'outré en outré ce qu'ils ont pincé avec un éclat de bois ou une grosse arête de raie. Ils répètent de temps en temps cette opération jusqu'à la fin du jour, de manière qu'ils se trouvent tous lardés de la même façon et de pouce en pouce, sur les deux cuisses, les deux jambes et les deux bras, depuis le poignet jusqu'à l'épaule. Les malheureux qui se mutilent ainsi par pénitence, chantent ou se lamentent, mais sans se plaindre des tortures qu'ils subissent volontairement. On ne finirait jamais si l'on voulait mentionner toutes les extravagances cruelles enfantées par l'ignorance et la superstition chez les peuples indigènes de cette partie du monde. »

Cette dernière réflexion du géographe est fondée, mais il faut se garder de ne voir là autre chose que le caprice déréglé de l'imagination de ces peuples; il y a une considération bien haute qui résulte de ces barbaries religieuses si fréquentes chez les nations que le christianisme n'a pas éclairées. On y trouve deux enseignements divers: d'abord, l'universalité de l'idée de Dieu parmi toutes les nations même les plus barbares; ensuite, on reconnaît combien la pensée humaine est prompte à se précipiter à l'extrême de la superstition, et combien les ténèbres de l'idolâtrie sont profondes parmi ces peuples primitifs. De là vous concevez les avantages de la vie civilisée et surtout ceux de la vraie religion, qui fait de si généreux efforts pour aller arracher tant de peuples à la nuit épaisse dans laquelle ils vivent.

Il y a encore, dans ces usages pieux et barbares des sauvages de l'Amérique, une conception mystérieuse sur laquelle nous ne faisons qu'appeler votre attention; c'est l'idée du sacrifice et de l'expiation sanglante. Nous trouvons cette idée dans tous les cultes même les plus erronés; conception universelle, inexplicable autrement que par la lumière que la religion répand sur ces ténèbres. Il y avait donc eu primitivement une grande dégradation de l'homme, puisqu'il produit tant d'efforts qui ne font qu'attester son impuissance;

puisqu'il lui faut le sang des victimes pour le rétablir dans la dignité qu'il a perdue. Des écrivains religieux, dans notre siècle, ont donné de ce fait de bien hautes explications; ils ont fait voir la nécessité d'un sacrifice universel et divin pour suppléer à l'insuffisance de l'homme, et pour accomplir cette convention tacite mais universelle, d'apaiser la justice divine par les sacrifices. La religion chrétienne seule réalise ces pressentiments, elle a dénoué ces contradictions de notre nature. Il convient, mes jeunes lecteurs, de ne pas écarter cet ordre de considérations, et de vous accoutumer à chercher autre chose dans les relations des voyageurs, et en général dans les récits des historiens, que de vaines ou amusantes descriptions, lesquelles ne laissent rien dans l'esprit et seraient incapables d'être converties en enseignements plus sérieux. Ce que je viens de vous dire du mystère qui couvre la férocité religieuse de ces nations, trouvera encore son application dans le tableau que le P. Charlevoix vous donnera des funérailles des rois chez l'une de ces nations barbares.

FUNÉRAILLES D'UNE FEMME-CHEF CHEZ LES NATCHEZ.

« Lorsque le chef ou la femme-chef meurent, tous leurs allouez sont obligés de les suivre en l'autre monde; mais ce ne sont pas les seuls qui

ont cet honneur (car c'en est un et qui est fort recherché.) Il y a tel chef dont la mort coûte la vie à plus de cent personnes, et on m'a assuré qu'il meurt peu de Natchez considérables à qui quelques-uns de leurs parents, de leurs amis ou de leurs serviteurs, ne fassent pas cortège dans le pays des âmes. Il paraît par les diverses relations que j'ai vues de ces horribles cérémonies, qu'elles varient beaucoup. Voici le détail de ce qui s'est passé à la mort d'une femme-chef; je tiens ce récit d'un voyageur qui en fut témoin et sur la sincérité duquel je puis compter.

Le mari de cette femme n'étant pas noble, c'est-à-dire de la famille du Soleil, son fils aîné l'étrangla selon la coutume; on vida ensuite la cabane de tout ce qui y était, et on y construisit une espèce de char de triomphe où le corps de la défunte et celui de son époux furent placés. Un moment après, on rangea autour de ces cadavres douze petits enfants que leurs parents avaient aussi étranglés par l'ordre de l'aînée des filles de la femme-chef, et qui succédait à la dignité de sa mère. Cela fait, on dressa dans la place publique quatorze échafauds ornés de branches d'arbres et de toiles sur lesquelles on avait peint différentes figures. Ces échafauds étaient destinés pour autant de personnes qui devaient accompagner la femme-chef dans l'autre monde. Leurs parents

étaient tous autour d'elles , et regardaient comme un grand honneur pour leur famille la permission qu'elles avaient eue de se sacrifier ainsi. On s'y prend quelquefois dix ans auparavant pour obtenir cette grâce ; et il faut que ceux ou celles qui l'ont obtenue filent eux-mêmes la corde avec laquelle ils doivent être étranglés.

Ils paraissent sur leurs échafauds , revêtus de leurs plus riches habits , portant à la main droite une grande coquille. Leur plus proche parent est à leur droite , ayant sous son bras gauche la corde qui doit servir à l'exécution , et à la main droite un casse-tête. De temps en temps il fait le cri de mort , et à ce cri les quatorze victimes descendent de leurs échafauds , et vont danser toutes ensemble au milieu de la place , devant le temple et devant la cabane de la femme-chef. On leur rend, ce jour-là et les suivants, de grands respects. Ils ont chacun cinq domestiques , et leur visage est peint en rouge. Quelques-uns ajoutent que pendant les huit jours qui précèdent leur mort , ils portent à la jambe un ruban rouge , et que , pendant tout ce temps là , c'est à qui les régalerà.

Quoi qu'il en soit , dans l'occasion dont je parle, les pères et les mères qui avaient étranglé leurs enfants , les prirent entre leurs mains , et se rangèrent des deux côtés de la cabane ; les quatorze

personnes qui étaient aussi destinées à mourir , s'y placèrent de la même manière , et ils étaient suivis des parents et des amis de la défunte , tous en deuil , c'est-à-dire les cheveux coupés. Tous faisaient retentir les airs de cris si affreux , qu'on eût dit que tous les diables étaient sortis de l'enfer pour venir hurler en cet endroit. Cela fut suivi de danses de la part de ceux qui devaient mourir , et de chants de la part des parents de la femme-chef.

Enfin , on se met en marche ; les pères et les mères , qui portaient leurs enfants morts , paraissaient les premiers , marchant deux à deux ; ils précédaient immédiatement le brancard où était le corps de la femme-chef , que quatre hommes portaient sur leurs épaules. Tous les autres venaient après , dans le même ordre que les premiers. De dix pas en dix pas , ceux-ci laissaient tomber leurs enfants par terre ; ceux qui portaient le brancard marchaient dessus , puis tournaient tout autour d'eux ; en sorte que quand le convoi arriva au temple , ces petits corps étaient en pièces.

Tandis qu'on enterrait dans le temple le corps de la femme-chef , on déshabilla les quatorze personnes qui devaient mourir ; on les fit asseoir par terre devant la porte , chacun ayant deux sauvages , dont l'un était assis sur ses genoux , et

l'autre lui tenait les bras par-derrière. On leur passa une corde au cou , on leur couvrit la tête d'une peau de chevreuil , on leur fit avaler trois pilules de tabac et boire un verre d'eau , et les parents de la femme-chef tirèrent des deux côtés les cordes , en chantant , jusqu'à ce qu'elles fussent étranglées. Après quoi on jeta tous les cadavres dans une même fosse , et on les couvrit de terre. »

Ce qu'il y a de plus remarquable dans ce tissu d'atrocités , c'est que ce ne sont point là ces actes , si ordinaires chez les sauvages , d'une barbarie effrénée et produite par l'effet d'une vengeance qui a triomphé : ainsi les horreurs de l'anthropophagie , ou même ce qui a été souvent raconté des tortures que les sauvages font subir à leurs prisonniers de guerre , lesquels meurent impassibles et en chantant. Ici c'est un affreux cérémonial , minutieusement organisé et suivi avec la plus scrupuleuse rigueur. L'usage par lequel , chez les anciens Carthaginois , les mères venaient elles-mêmes offrir leurs enfants au bûcher de Saturne , était bien horrible ; mais du moins c'était un sacrifice fait aux dieux , comme celui que je trouve encore dans le même écrivain parlant du même peuple : « Il y a vingt ans que le feu du ciel ayant réduit le temple en cendres , sept ou huit femmes jetèrent leurs enfants au milieu

des flammes pour apaiser les génies. Le grand chef fit aussitôt venir ces héroïnes, leur donna publiquement de grandes louanges en exhortant les autres femmes à imiter dans l'occasion un si bel exemple. » Mais dans les horreurs qui solennisent les funérailles de la femme-chef, c'est à des mânes humains que tant de victimes sont immolées. Jamais le despotisme n'a été si excessif ; cela est bien supérieur à la barbarie homérique immolant des guerriers ennemis aux mânes d'un guerrier grec. Chez ces nations primitives que si longtemps il a été de mode de relever outre mesure, on voit le signe le plus marqué de la dégradation ; et toujours l'homme, du plus loin qu'on l'envisage en dehors de la civilisation, nous apparaît, comme la brute inintelligente, assis à l'ombre de la mort, ayant besoin d'un flambeau surnaturel pour se relever, et pour marcher dans la vie passagère que la Providence lui a donnée.

Il reste maintenant à faire connaître les relations que les États-Unis ont exercées à l'égard des Indiens, dont ils occupèrent le territoire, après les avoir repoussés par-delà les grands fleuves américains. On trouve d'intéressants détails sur ce sujet dans l'histoire des États-Unis, par M. Roux de la Rochelle : vous y verrez, avec un tableau de l'établissement de la civilisation européenne

à la place des solitudes, comment, au temps même où ils prenaient possession de leur liberté contre les Anglais, et lorsqu'ils soutenaient des guerres sanglantes contre ces mêmes indigènes, la nation des États-Unis ne méconnut point les lois de l'humanité, et agit, par rapport à ces peuples, avec quelques-uns des égards dus aux nations libres.

CONDUITE DES ÉTATS-UNIS VIS-A-VIS DES INDIENS,
ET ACCROISSEMENT DES TERRITOIRES.

« Lorsque l'indépendance et la paix furent affermies, les Américains, portant les yeux sur leur situation nouvelle, purent être frappés de l'agrandissement de leur pays. Les traités leur avaient fait acquérir d'immenses territoires vers l'ouest, et bientôt ils cherchèrent à mettre en valeur de si riches domaines. Une partie de ces contrées leur était déjà connue; quelques explorateurs y avaient pénétré depuis trente ans, et leurs premières recherches s'étaient dirigées vers l'Ohio. Les tribus indiennes se disputaient entre elles plusieurs territoires. Ceux même dont les Chéroquois et les Iroquois avaient disposé étaient réclamés par d'autres peuplades, étrangères à l'une et à l'autre nation; et cette contrée, toujours en litige, restait exposée à de fréquentes incursions. Le nom de *terre sanglante* lui était resté,

et le courage des premiers colons y fut longtemps mis à l'épreuve.

A l'occident des Chéroquois, on n'avait pas encore d'établissements, et deux autres nations indiennes avaient été jusqu'alors paisibles possesseurs des contrées qui s'étendent jusqu'au Mississipi : mais, vers le cours inférieur de ce fleuve, on commençait à resserrer leur territoire ; il s'y formait de nouvelles plantations qui allaient se propager de proche en proche, pour envelopper un jour les régions occupées par les Indiens aborigènes. Déjà plusieurs d'entre elles avaient disparu, et la réduction progressive des peuplades qui leur survivaient inspirait de vives inquiétudes à leurs vieillards les plus prévoyants. Ils se rappelaient que dans toutes les guerres avec la population blanche, il avait fallu céder à la supériorité de ses armes, et qu'en faisant la paix avec elle, ils avaient dû lui abandonner une partie de leur territoire. Le temps, qui réduisait leur nombre et leurs forces, accroissait la puissance des Européens ; ceux-ci accouraient en foule en Amérique, pour se partager leurs forêts nourricières. Les plaines étaient envahies par l'étranger ; les pirogues ne jouissaient plus de la libre navigation des fleuves ; la chasse, la pêche, s'épuisaient, et les Indiens allaient disparaître faute de subsistances.

Quand deux nations blanches combattaient dans le voisinage, ils étaient du moins ménagés par l'une d'entre elles ; en se joignant à sa cause, ils pouvaient être protégés par ses armes et prendre part à ses victoires : mais aujourd'hui quel serait leur recours ?

Lorsque la paix des États-Unis avec l'Angleterre eut privé de toute assistance étrangère les nations indiennes, celles qui étaient encore en guerre déposèrent successivement les armes. Les Shawanèses, les Mingoes, les Delawares avaient déjà cessé leurs hostilités, et les tribus du Wabash envoyèrent leurs chefs de guerre au poste de Vincennes pour conclure une convention avec l'envoyé des États-Unis. Thomas Dalton leur déclara, dans une assemblée tenue le 25 avril 1784, qu'il leur apportait la guerre ou la paix ; il les invitait à choisir immédiatement, et il leur demandait pour première condition, la restitution des hommes et des troupeaux qu'ils avaient enlevés. Un collier ou vumpum leur fut offert en signe de réconciliation ; et le chef d'une des peuplades l'ayant reçu, déclara, au nom de tous les Indiens des rives du Wabash, qu'ils étaient prêts à faire la paix.

« Vous savez, disait-il, tout ce que nous avons souffert ; les maux de la guerre nous ont frappés comme vous, et la terre fut rougie de notre

sang. Que la trace puisse en être effacée ! Nos amis, nos vaillants frères ont péri ; nous rassemblerons leurs ossements dispersés, nous les réunirons sous un même tertre, et nous y planterons l'arbre de la paix, afin qu'il étende un jour ses branches sur nos enfants. Fumez toujours avec nous dans le calumet que nous vous présentons. Le tomahac est enfoui dans la terre, malheur à ceux qui voudraient le relever ! Les rigueurs de l'hiver ont atteint tous les troupeaux errants dans nos plaines, et ceux que vous demandez ont péri ; mais nos wigwams ont été ouverts à vos prisonniers ; nous les avons admis dans nos familles, ils ont été nourris autour de nos foyers. Aujourd'hui ils sont absents et dispersés dans les forêts avec nos chasseurs ; nous les rassemblerons à leur retour, et dans une lune ils vous seront rendus. »

Quand le chef de guerre eut parlé, une convention fut conclue avec lui, et il remit à l'envoyé des États-Unis un calumet, orné des couleurs et des brillants plumages qui sont chez les Indiens le symbole de la paix. Alors, le congrès américain prit une résolution pour organiser en plusieurs arrondissements les terres qu'ils auraient acquises des indigènes ; ainsi peu à peu de vastes territoires furent ajoutés à la domination des peuples de l'Union.

D'autres colonies s'assemblaient sur les bords du Kentucky, du Cumberland, du Green-River et des autres fleuves. Le rivage des eaux était toujours préféré par les premiers planteurs, soit que le cours des rivières devînt nécessaire à l'établissement des usines, soit qu'il ouvrît une route naturelle aux communications.

Souvent une ville entière était fondée par un seul homme; il en traçait le plan, en divisait le territoire, appelait des habitants, des actionnaires, et les voyait accourir en foule à cette convocation. Les Indiens, en paix avec les créateurs des cités nouvelles, venaient quelquefois contempler leurs travaux, et ne pouvaient comprendre les motifs d'une activité si continue. En voyant s'abattre les vieilles forêts, fouiller la terre pour en extirper les racines, changer les produits du sol, élever avec effort des édifices, un de ces guerriers chasseurs plaignait la peine des nouveaux ouvriers. « Pourquoi, demandait-il à un Européen qui lui semblait accablé par l'âge, pourquoi te fatiguer d'un travail dont tu ne jouiras pas? — J'ai des enfants, reprit le cultivateur; il leur faut une maison pour s'abriter, des moissons pour se nourrir, de nouveaux arbres qui leur soient plus utiles, et qui leur donnent à la fois des fruits et de l'ombrage; il leur faut des instruments de labourage, des fabriques pour

leurs vêtements, des meubles pour tous les usages de la vie : s'ils étaient réduits à la chasse et à la pêche pour subsister, la plupart périraient de besoin. — Tu m'étonnes, disait l'Indien; j'apprends à mes fils à tendre leurs pièges et à tuer les animaux sauvages; l'eau poissonneuse, les forêts peuplées d'oiseaux et de bêtes fauves, m'ont fourni la nourriture; elles suffiront à mes enfants. — Le cultivateur reprit : Vois ta nation, elle décroît de jour en jour; et la nôtre s'augmente incessamment : voilà le fruit de votre insouciance et de notre travail. »

Pour s'étendre dans les terres qui appartenaient aux Indiens, on n'avait pas eu toujours besoin de l'emploi de la force ou des stipulations d'un traité. Souvent ils s'éloignaient volontairement à mesure que les Européens s'avançaient; et, comme ils croyaient que les premières colonies d'étrangers avaient importé en Amérique les abeilles, ils disaient, lorsqu'il en arrivait quelques essaims dans leurs forêts : « Allons-nous-en, les blancs vont arriver. » Alors ils se rejetaient vers l'orient pour gagner des retraites plus profondes et plus libres. »

A ces détails si remplis d'intérêt tant pour le fond que pour la manière distinguée dont ils sont exprimés, joignons quelques résultats statistiques fournis par un autre écrivain rela-

tivement à la population des territoires avoisinant les États-Unis. « Ces Indiens, habitants originaires de l'Amérique, semblaient se retirer chaque jour devant les blancs, et perdre du terrain à mesure que la civilisation s'étendait. A l'époque de l'arrivée des Européens, la population indigène comptait plusieurs millions d'âmes; maintenant elle est réduite à environ 300,000 Indiens disséminés sur 24 degrés de latitude et 48 de longitude. Jusqu'ici tous les moyens employés pour améliorer la condition de ces peuplades nomades ont échoué. Les seuls Chéroquois, grâce aux missionnaires baptistes et moraves, semblent avoir eu la faculté de se plier à la civilisation, plutôt que de se laisser absorber. Ces Indiens occupent maintenant des maisons commodes; ils ont des fermes, des villages, élèvent de nombreux bestiaux qu'ils vont vendre aux habitants des villes voisines. Plusieurs d'entre eux ont étudié les arts mécaniques, et sont aujourd'hui charpentiers ou forgerons; des femmes savent tisser les étoffes, fabriquent le beurre, le fromage. La plupart d'entre eux, du moins d'après les relations assez suspectes des missionnaires moraves, savent lire, écrire et compter. Sur une population de 15,000, on compte, selon les récits, 500 enfants qui fréquentent les écoles. Ils ont même, en 1827, promulgué une constitu-

tion , copie de celle des États-Unis. Le siège de ce gouvernement est Newtown ; il s'y publie une gazette rédigée en chéroquois et en anglais. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les autorités de l'état de Géorgie ont voulu refuser aux Indiens le droit de s'organiser à l'instar des nations civilisées. Le président des États-Unis a fait justice d'une telle prétention. »

II. INDIGÈNES DES RÉGIONS ANGLAISE , DANOISE ET RUSSE. Tous les détails qui viennent d'être donnés sur les mœurs des peuplades sauvages , dans le rayon des États-Unis de l'est à l'ouest , peuvent également s'appliquer , à certaines différences près , aux vastes contrées qui s'étendent plus au nord , connues sous le nom de la Nouvelle-Bretagne , et dont les limites orientales sont les frontières du Canada le long du fleuve St-Laurent. De même que dans l'article précédent nous avons considéré particulièrement le pays et la race sauvage établie sur les bords du Mississipi , aux frontières des états de l'Union ; ici encore nous pourrions nous arrêter sur les sauvages qui sont aux limites canadiennes : mais précédemment nous avons décrit divers sites du Canada ; et quant aux mœurs des indigènes elles diffèrent peu , comme je le disais , de ce que nous avons vu dans les solitudes plus au midi. Nous avons également considéré avec intérêt

dans quels rapports les Indiens vivaient avec les États-Unis ; c'est pourquoi aussi quelques vues empruntées à la même analyse d'un ouvrage sur le Canada , que j'ai citée précédemment , nous donneront une idée des rapports des peuples européens établis dans ce pays , avec les indigènes qu'ils ont subjugués ou qu'ils menacent de leur envahissante civilisation.

« Un savant voyageur a remarqué que partout où la civilisation est imposée par une puissance extérieure , elle a pour conséquence le dépérissement et l'extinction physique des peuples qui la reçoivent. Cette vérité historique est exprimée d'une manière énergique et pittoresque par les Indiens , lorsqu'ils disent que leurs tribus fondent devant la civilisation , comme la neige frappée des feux du soleil. Cherchez aujourd'hui les nombreuses peuplades des Hurons , des Algonquins , des Iroquois , vous n'en rencontrerez que de misérables débris. Les uns errent dans les forêts , les autres végètent et dépérissent sous les chaînes d'une civilisation bâtarde , entièrement contraire à leur vocation. Pouvait-il en être autrement ? La société , selon l'heureuse expression de l'Américain Irving , s'est avancée contre eux comme un monstre à plusieurs têtes , vomissant chacune quelque espèce de misères. A peu d'exceptions près , ils ne sont plus que des vagabonds

dans le pays qui les a vus naître. Ils ne participent pas aux bienfaits du droit civil ; le droit même des gens paraît leur être refusé. La terre ne leur appartient point par l'occupation : le gouvernement la vend sans s'en inquiéter , et les concessionnaires les chassent comme ils font des bêtes fauves et des serpents à sonnettes.

Ceux qui sont mis en rapport avec les blancs sont toutefois un peu plus favorisés. La loi protège leur faiblesse ; et l'on ne peut qu'applaudir à cette disposition dictée par un sentiment d'humanité , d'après laquelle ils peuvent , dit-on , poursuivre un blanc pour dettes , quoique celui-ci n'ait pas d'action contre eux. Le commerce a multiplié les besoins des Indiens, sans augmenter leurs moyens de les satisfaire. Le luxe étale devant eux sa table abondante ; mais ils sont exclus du banquet. L'eau-de-vie leur est néanmoins livrée en échange de leurs fourrures , et c'est là une des principales causes de leur destruction.

Et cependant , parmi ces hommes que les blancs méprisent , il y en a qui se font remarquer par leur énergie et même par leur éloquence. A une réunion qui eut lieu en 1811 , le fameux Teimulé montrait du dépit de ce qu'aucun siège ne lui avait été réservé. Le général Harrison lui en fit apporter un. « Guerrier , lui dit-on , votre père , le général , vous présente un fauteuil. —

Mon père ! s'écria ce chef ; le soleil est mon père , et la terre est ma mère , elle me nourrit et je repose sur son sein. » Et aussitôt il s'assit à terre en croisant les jambes. Mais si les indigènes du Canada disparaissent progressivement , le sol se couvre de nouveaux habitants qui s'y rendent des pays étrangers. La population s'y accroît d'un vingtième chaque année , par les naissances et par l'affluence des émigrants. »

Pour ce qui concerne les immenses contrées qui sont baignées par les eaux glaciales des golfes et de l'océan du Nord , nous avons parlé de leurs sites et de leur aspect désolé ; mais il resterait à donner quelque idée des races indigènes de ces contrées , où règnent les Anglais , les Danois et les Russes. Il suffira de recueillir quelques curieux détails sur les Groënlandais , et en général sur les Esquimaux , qui paraissent être une race distincte des autres habitants du Nouveau-Monde , par ses caractères physiques , son langage et ses mœurs. Ne disons rien des cinq nations principales qui paraissent diviser ces peuples ; toutes présentent des phénomènes analogues ; et le nom dont on les appelle , Eski-man-tik (mangeurs de poissons crus), correspondant aux Ichthyophages des anciens , fait voir qu'ils sont les peuples les plus barbares que l'on puisse rencontrer. Voici

le tableau qui en est tracé dans un recueil cité précédemment.

TABLEAU PHYSIQUE ET MORAL DES ESQUIMAUX
ET GROENLANDAIS.

« L'Esquimau est généralement de petite stature. Il a les épaules larges, les membres gros et courts, le corps trapu et souvent d'une extrême obésité, suite de son excessive gloutonnerie. Sa physionomie respire un air de santé et de bonne humeur ; des cheveux noirs, plats, gras et rudes, couvrent sa tête. Son visage est rond, court, et aplati vers le front. Un nez écrasé, de grosses lèvres, une grande bouche garnie de dents blanches assez régulières, un teint basané d'un jaune sale, cuivré chez quelques peuplades, les pommettes des joues élevées, des yeux petits et noirs, placés obliquement et remontant du nez vers la partie supérieure des tempes, tel est l'ensemble des traits des Esquimaux, traits dont les caractères tranchés ont engagé plusieurs géographes à classer cette variété de l'espèce humaine dans la race jaune, répandue sur toute la surface de l'Asie orientale.

La chasse et la pêche sont les seules ressources que la nature ait laissées à l'Esquimau pour satisfaire à ses besoins dans les tristes contrées

qu'il habite. La courte durée de l'été et l'extraordinaire intensité du froid de l'hiver qui couvre le sol d'une couche épaisse de neige et de glace pendant la plus grande partie de l'année, ne permettant qu'à quelques végétaux rares et rabougris de croître sur cette terre désolée, c'est au règne animal que les habitants sont contraints de demander leur nourriture, leurs vêtements, leurs armes, leurs moyens de navigation, et même leurs maisons. Heureusement la Providence a pris soin de multiplier autour d'eux les animaux qui les leur fournissent, tels que les baleines, les saumons, les phoques, les morses, les narvals, les oiseaux de mer et de terre, les rennes, les daims, les ours noirs et blancs, les bœufs musqués, les loups, les renards, les martres, etc. La chair du phoque et celle du renne forment l'aliment principal des Esquimaux, pour lesquels il n'est pas de boisson plus délicieuse que l'huile fournie par le premier, pas de mets plus délicat et plus friand que les végétaux à demi digérés, contenus parfois dans l'estomac du second.

Réduits à l'état sauvage le plus grossier, ces peuples n'ont guère d'autre occupation, d'autre plaisir que la satisfaction de leurs besoins naturels. Manger est pour eux la plus douce jouissance. Il n'est pas rare de voir des Esquimaux forcés par la plénitude de leur estomac de de-

meurer étendus sans mouvement sur le sol , se faire enfoncer encore dans le gosier des lambeaux de chair palpitante, découpés en morceaux allongés , et dont la déglutition s'opère graduellement , à mesure que s'effectue le travail intérieur de la digestion. Le capitaine Ross, dans son dernier voyage au pôle , a rencontré nombre d'individus de cette espèce qui consommaient chacun cinq à six livres de viande à leur déjeuner. Tantôt cette viande est crue , tantôt elle est cuite dans l'huile à la chaleur d'une lampe remplie d'huile de phoque, brûlant à l'aide de mèches en fils de mousse. Dans un pays qui ne produit ni bois ni autre combustible propre à le remplacer, ces lampes sont d'ailleurs le seul moyen de chauffage pour les habitants.

L'été, les Esquimaux se bâtissent des cabanes avec de grands os de cétacés, et les recouvrent de peaux de morses et de racines; l'hiver, ils se creusent des huttes souterraines ou s'en construisent avec de la neige; des peaux de phoques et de rennes leur servent de siège et de lit. C'est avec des peaux semblables, avec celle des autres animaux à fourrure de leur pays, qu'ils confectionnent leurs vêtements dont la forme est très-simple, et qui sont tous garnis d'un capuchon, dans lequel les mères portent leurs enfants, nus, jusqu'à l'âge de trois ans. La toilette des

femmes diffère peu de celle des hommes ; mais elles se tatouent le visage en y traçant des lignes sans régularité, usage qui n'existe point parmi les hommes.

Les Esquimaux n'ont point su , comme les Lapons , réduire le renne en domesticité , ni s'en faire un animal de trait. Ils attellent leurs chiens , au nombre de dix ou douze , à leurs traîneaux , et voyagent ainsi avec beaucoup de vitesse. Des canaux en os d'animaux revêtus de peau , longs d'une vingtaine de pieds et larges de dix-huit pouces, forment leurs embarcations. L'Esquimau entre dans ce frêle esquif par un trou étroit ménagé dans la peau qui recouvre la partie supérieure, s'y assied , serre la peau autour de son corps ; puis , armé d'un léger aviron et de ses instruments de pêche , il s'élançe à la poursuite des plus monstrueux cétacés , sans songer seulement au danger qu'il court à tout instant d'être brisé entre les énormes glaçons flottants dont la mer est semée.

Ce n'est point cependant par leur intrépidité que ces peuples se distinguent. Les voyageurs les représentent, en général, comme timides et craintifs ; mais ils leur accordent en même temps des mœurs paisibles et un caractère hospitalier. Malgré ces qualités naturelles, aucune lueur de civilisation ne brille au milieu des ténèbres de leur

barbarie. Bien que livrés à de grossières superstitions et ayant foi à des sorciers, on n'est pas bien assuré qu'ils aient l'idée d'un Etre suprême. Les petits Esquimaux croient pourtant à un bon génie qu'ils appellent Maneto. Le mariage paraît être établi généralement chez ces peuples; la polygamie n'y est point pour cela prohibée; on voit aussi des femmes avoir deux maris. Du reste la moralité y est fort peu observée. Quelques peuplades, principalement au Labrador et au Groënland, avaient, dit-on, autrefois la coutume barbare d'étrangler les vieillards, lorsque l'âge leur ôtait les moyens de pourvoir à leurs besoins. On doit, à ce qu'il paraît, la cessation de cet usage cruel aux efforts des frères moraves établis dans le voisinage. Telles sont en raccourci les mœurs de ces peuples, que la nature a relégués dans des contrées tellement glacées que la température y descend quelquefois jusqu'à 45 degrés au-dessous du point de congélation. »

Quelques détails sur les peuplades du Groënland achèveront ce tableau de l'humanité considérée dans ces régions hyperboréennes, où l'intelligence de l'homme est aussi ingrate et stérile que le sol glacé qu'elles habitent.

« Le Groënlandais occupe presque le dernier degré dans l'échelle de la race humaine; il est du même genre que l'Esquimau, dont il a la taille,

le port, les habitudes et le langage. Comme celui-ci, il se tient sur la côte, où la mer lui fournit une pêche abondante; car les glaces du Groënland sont les parages d'affection des baleines, des veaux marins, du saumon, et d'autres tribus innombrables de la mer. Si parfois il s'aventure dans l'intérieur des terres, c'est à la suite des rennes et des chevreuils blancs; une mortelle solitude s'étend sur toute la région centrale de son pays. La nonchalance et la gloutonnerie sont ses principaux vices; il habite dans les trous des rochers, se creuse une cabane sous la neige, ou se bâtit une cabane de glace; l'huile de la baleine éclaire les longues ténèbres de ses hivers, chauffe son gîte et assaisonne son pain du lichen; il vit dans la crasse et la torpeur, et ne secoue son indolence native que quand l'aiguillon de la faim l'entraîne hors de son repaire à la chasse des phoques et des baleines.

Toutes les nations du Nord ont eu leurs chants héroïques: la Scandinavie se vante de ses scaldes, l'Écosse de ses bardes; l'Islande a conservé ses sagas célèbres, les exploits de ses héros revivent encore dans les chants du soir. Le Groënländais n'a ni chants pour ses dieux, ni regrets ni chants pour les ossements de ses pères; point de ces hymnes de gloire ou de douleur, tradition

orale des hauts faits des temps passés , dont les mères bercent leurs enfants , et dans lesquels se résument ordinairement la science , l'histoire et la littérature des peuples sauvages. Mais , quoiqu'il manque de ces élans de l'âme que l'art exprime , quoiqu'il ne sache pas se ressouvenir et chanter le malheur et l'espérance , il manie la satire et mord malicieusement. Elle consiste en petites sentences cadencées , presque toujours accompagnées d'un refrain en chœur ; son langage n'est pas dépouillé de toute richesse , et parfois sa construction grammaticale possède une grande puissance d'inflexion. En général , tous ces peuples paraissent doués d'une merveilleuse organisation pour la musique vocale ; les missionnaires qui ont entrepris la civilisation de ces rudes contrées l'attestent ; ils ont composé eux-mêmes de pieux chants en langue populaire , et les font redire en chœurs harmonieux , dont l'auteur auquel nous empruntons ce morceau cite un spécimen curieux. »

Nous arrêtons ici notre revue de l'Amérique du Nord , tant des régions civilisées que des peuples indigènes qui en sont le fond , et que , dans ce chapitre , nous avons essayé d'opposer aux Européens qui s'y sont établis. Qu'il nous soit permis de terminer par une réflexion d'un ordre

assez grave et qui tient aux choses politiques.

Combien de temps doit s'écouler encore avant que tout le terrain ait été gagné sur ces peuples indigènes par leurs voisins descendus de l'Europe? En effet, quelque vastes que soient les territoires possédés par les Européens dans l'Amérique septentrionale, ce n'est rien auprès des peuples et des régions inconnues qui couvrent un si grand espace sur le sol américain. Faut-il croire qu'un jour ces régions barbares recevront aussi la lumière, ou bien doivent-elles un jour réagir contre les vainqueurs de leurs frères, et leur demander compte de leurs solitudes dépeuplées et repeuplées par l'étranger? La première de ces deux opinions est la plus probable. Dans l'antiquité, la civilisation a aussi conquis de proche en proche tout l'ancien monde. La phocéenne Marseille a campé plusieurs siècles, entourée de l'immense barrière des peuples de la Gaule; un peu plus tard, quand les Romains sont venus, ils ont fondé leur Gaule narbonnaise, et, plus tard encore, la Gaule entière, la Germanie, la Sarmatie; enfin, le continent occidental et septentrional de l'Europe, barbare qu'il était depuis l'origine du monde, a fini par se couvrir de ces nations modernes, lesquelles maintenant sont toutes sœurs, toutes filles de la civi-

lisation romaine et du christianisme, depuis l'océan Atlantique jusqu'à la mer du Nord, depuis la Loire jusqu'au Volga, depuis le Gibraltar jusqu'au Sund. Telle sera l'Amérique un jour.

DEUXIÈME PARTIE.

AMÉRIQUE DU SUD.

CHAPITRE PREMIER.

LES ANTILLES, LA GUYANE.

Je sais que les Antilles , par leur position dans le golfe du Mexique , sont tellement centrales entre les deux parties du continent américain , qu'elles ne sembleraient pas appartenir moins au nord qu'au midi ; cependant leur physionomie espagnole et leur situation équatoriale nous engagent à les considérer ici comme le point de départ de l'Amérique du Sud. Commençons par des résultats généraux et rapides. Les Antilles furent découvertes par Christophe Colomb en 1472 ; on leur donna ce nom , parce qu'on les rencontre avant d'aborder à la Terre-Ferme , que

les Espagnols découvrirent plus tard ; elles sont très-nombreuses , et se divisent en grandes et petites ; les principales sont :

1° Cuba , aux Espagnols , presque aussi grande que l'Angleterre , comptant 600,000 habitants ; ses deux villes sont la Havane , qui contient plus de 100,000 âmes , et San-Iago. 2° La Jamaïque , aux Anglais ; la capitale est King Stown. 3° Saint-Domingue , ou Hespaniola , ou Haïti , par rapport aux trois peuples qui l'ont possédée ou qui la possèdent maintenant. Je dirai tout à l'heure comment cette île , qui contient environ un million d'âmes , est devenue une république nègre , maintenant libre et reconnue par la France. On y compte douze villes , dont les principales sont le Cap , le Port-au-Prince , et Saint-Domingo , chef-lieu de la partie demeurée aux Espagnols. 4° Porto-Rico , île et ville espagnole.

On peut considérer comme faisant partie ou annexe des grandes Antilles , les 500 îles Lucayes , ou de Dahuma , au nord de Cuba , à l'est de la Floride , et au midi des Bermudes , elles-mêmes au sud-ouest des Açores. Un grand nombre de ces îles ne sont que des écueils. La plus remarquable , historiquement parlant , est Guanayani , ou Saint-Sauveur ; c'est dans cette île qu'aborda Christophe Colomb , lors de son premier voyage de 1492. Elle fut la première station de l'Amérique

où il fit planter une croix , et dont il prit possession au nom du roi d'Espagne.

Les petites Antilles s'appellent aussi Caraïbes ou Cannibales , du nom des peuples qui les ont habitées dans l'origine. Les principales sont Sainte-Croix , la Dominique , Sainte-Lucie , la Barbade , la Trinité , aux Anglais ; et Saint-Thomas , aux Danois. Les Français ne possèdent que la Guadeloupe , divisée en deux îles , et la Martinique ; nous en parlerons plus loin. A l'ouest se trouvent les Iles sous le vent , possédées par les Hollandais. Après cette rapide revue, voyons quelques descriptions , et d'abord un tableau général fort bien tracé et particulièrement emprunté à la Géographie de M. Jacquier , dans la Bibliothèque du XIX^e siècle.

TABLEAU PHYSIQUE DE L'ARCHIPEL CENTRAL AMÉRICAIN.

« L'aspect général de l'archipel est montueux ; tantôt les cimes des montagnes sont aiguës et dépouillées d'ombrage , tantôt arrondies et boisées. Les îles volcaniques présentent des montagnes isolées et coniques dont les sommets se perdent dans les nues ; leur surface est hérissée de rochers coupés à pic , de ravins profonds ; on y trouve des ports nombreux et commodes , des mouillages sûrs , les côtes étant escarpées. Les autres îles offrent des plateaux ondulés , divisés

en larges terrasses , et atteignant à peine , dans leur plus grande élévation , la moyenne hauteur des monts volcaniques ; leurs côtes sont bordées de récifs et de brisants , ce qui rend leurs ports sans abri et d'un abord très-difficile.

La situation de l'archipel indique assez que son climat doit être chaud. Cependant la température y est moins ardente que l'on pourrait se l'imaginer , car la chaleur est adoucie par les brises de terre et de mer. On ne connaît que deux saisons bien marquées, la sèche et l'humide, la saison des chaleurs et celle des pluies. La première commence vers la fin d'octobre , et dure jusqu'en avril ; la seconde dure les six autres mois de l'année ; mais les pluies des deux premiers mois sont peu abondantes. Celles de juillet, d'août et de septembre, sont au contraire diluviennes , et occasionnent souvent de grandes dégradations, surtout dans les terres situées sur le penchant des mornes. La saison des pluies n'est pas exempte de chaleurs extrêmes qui font monter le thermomètre jusqu'à 29 degrés , et qui sont également nuisibles aux hommes , aux animaux et aux plantes ; elle est accompagnée de maladies mortelles, de la fièvre jaune, du désordre des éléments qu'elle bouleverse d'une manière effrayante. C'est alors que le tonnerre gronde d'un bout de l'horizon à l'autre , que

les tremblements de terre et que les ouragans viennent épouvanter les hommes et ravager la terre. Malgré la beauté du ciel des Antilles, l'humidité de l'atmosphère y est pernicieuse, surtout la nuit ; nul ne s'expose un moment à coucher dehors, ou à se mettre au travail un peu trop avant le lever du soleil, ou à y rester après son coucher.

Les gros animaux sont rares dans l'archipel ; le climat n'est pas favorable à ceux de l'Europe, qui y dégèrent bientôt ; mais les insectes et les reptiles de toutes les espèces y fourmillent. Les abeilles sont moitié plus petites que celles de France et n'ont pas d'aiguillon ; elles produisent un miel aromatique meilleur que le nôtre.

Le sol est argileux ou calcaire ; le sol argileux appartient particulièrement aux îles volcaniques, lesquelles sont arrosées par une multitude de sources, et couvertes en grande partie de forêts impénétrables. Le sol calcaire est celui des autres îles, où l'on ne trouve qu'une terre altérée, dépourvue d'ombrage. Considéré en général, le sol de l'archipel est dix-huit fois plus productif que celui de l'Europe ; mais il ne peut supporter les plantes de cette partie du monde, tandis que celles des autres pays acquièrent le développement le plus parfait. Les productions du pays consistent en gingembre, manioc, patates, ignames, ba-

nanas , maïs , arbres à pain , girofliers , muscardiers , cannelliers et poiriers. Joignez ici le tamarin , le coco , la caïebasse , l'orange , la grenadille , le chou palmiste avec les ananas et encore d'autres plantes. Toutes ces îles abondent en plantes potagères et médicinales ; on distingue parmi celles-ci la casse , le copahu , le ricin , la spigèle , l'ipécacuanha. Les forêts fournissent le gayac , le sandal , le campêche , l'acajou , l'acacia , le bois de fer , le mancenillier qui se plaît sur les bords de la mer , et qui est le plus dangereux des arbres vénéneux. »

Mais le principal produit des Antilles , et ce qui forme la base de son commerce avec l'Europe , ce sont les végétaux asiatiques dont les Européens y ont introduit la culture , tels que la canne à sucre , le café , l'indigotier , le cotonnier , le cacaoyer et le tabac. Nous trouverions aisément de longues descriptions de l'intérieur de ces riches plantations qui , par l'immense travail des malheureux nègres , fournissent presque l'Europe entière de leurs riches produits ; mais nous devons nous borner. Maltebrun nous fournit de rapides et intéressants résultats sur l'exploitation de la canne à sucre dans les colonies.

TABLEAU DES PLANTATIONS DE LA CANNE A SUCRE AUX ANTILLES.

« La grande marchandise des Indes-Occiden-

tales est le sucre. Il paraît difficile de ne pas croire à l'existence d'une canne à sucre indigène en Amérique ; mais on prétend que l'espèce cultivée y fut apportée soit de l'Inde, soit de la côte d'Afrique. On assure que la canne à sucre fut transplantée des Canaries à Saint-Domingue en 1602. Depuis le commencement de ce siècle, la canne d'Otaïti est généralement introduite dans les Antilles ; elle fournit un suc plus abondant que la canne ordinaire ou créole. Un champ de cannes, au mois de novembre, époque de leur floraison, offre un de ces coups d'œil les plus ravissants que la plume puisse décrire ou le pinceau imiter. La hauteur des tiges, qui varie depuis trois à huit pieds et plus, caractérise fortement la différence de sol ou de culture.

Au moment de la maturité, le champ déploie un vaste tapis d'or que les rayons du soleil viennent nuancer par de larges bandes du plus beau pourpre. Le sommet des tiges est d'un vert noirâtre ; mais à mesure qu'elles se sèchent, soit de maturité ou par l'effet des grandes chaleurs, la couleur change et devient celle d'un jaune roux ; des feuilles larges et étroites pendent du haut des tiges, et semblent s'écarter pour laisser jaillir une baguette argentée ; la longueur de cette baguette varie de deux à six pieds, et sur son sommet flotte mollement un panache blanc dont les

houppes sont terminées par une frange délicate du lilas le plus tendre.

Une plantation de cannes, lorsqu'elle est en feu, présente au contraire les horreurs les plus pittoresques qui puissent s'offrir à l'imagination d'un peintre ou d'un poète. Il n'y a pas d'incendie aussi alarmant, il n'y a pas de flammes aussi rapides ; on ne saurait se figurer la vélocité et la furie avec lesquelles ce feu dévore et se propage. Dès qu'on s'aperçoit que le feu est à une plantation, on frappe à coups redoublés sur les coquilles d'appel ; les échos retentissent et renvoient le bruit au loin ; l'alarme se répand dans les établissements limitrophes. Le tintamarre de ces coquilles, l'agitation des nègres au milieu du feu, leurs pantomimes expressives, leurs travaux, l'impatience bruyante et tumultueuse des blancs, les groupes de chevaux et de mulets qui passent dans le fond du tableau, le mouvement, le désordre et la confusion qui règnent partout, les tourbillons de fumée, la marche rapide des flammes, le pétitement, le craquement des cannes qui se consomment, tout cela forme un ensemble de scènes horribles et sublimes à la fois. »

Un voyageur décrit d'une manière piquante le travail des sucreries : « Entre le premier jus de la canne et la cassonade pilée qui nous arrive en Europe, se pratiquent une foule de préparations

qui occupent plusieurs milliers de bras. Le travail s'accomplit principalement la nuit, à la lueur de vastes feux, au chant monotone et discordant d'une foule de nègres. On dirait une scène de sabbat qui se déroule confusément au milieu de la vapeur et de la fumée. Ici les noirs se passent de main en main les cannes qu'ils empilent ; là ils les glissent par un bout sous d'énormes cylindres qui les absorbent et les broient. Ailleurs on excite les bœufs qui tournent au manège ; plus loin on surveille la cuve où bout le sirop, on écume la clairée, on cherche à deviner l'instant précis de la cuisson. Partout du feu, du bruit, de la vapeur, des chants, des figures noires et huileuses, des bras en activité, des hommes, des femmes empressés autour d'immenses chaudières en ébullition ; et, au milieu de cette foule, l'intendant, despote de l'atelier, contre-maître blanc qui a sur ces travailleurs le droit du fouet et de la prison, l'intendant obéi sur un signe, terreur des esclaves qui ne peuvent voir sans trembler le machète qu'il dégaîne au besoin. »

Le même auteur que nous citions tout à l'heure sur le tableau physique des Antilles, donne un aperçu de l'esprit moral des îles de l'archipel mexicain.

« Toutes les îles de l'archipel, excepté Saint-Domingue, qui forme une république, appar-

tiennent à diverses puissances européennes. Leurs anciens habitants, massacrés en peu d'années par les Espagnols, furent remplacés par des Européens et des Africains, dont les descendants forment la population actuelle, laquelle se compose de race pure, de nègres la plupart esclaves (1), et de gens de couleur, qui ne sont ni blancs ni noirs purs, mais qui proviennent du mélange de l'un et de l'autre sang. Les blancs de race pure obtiennent une suprématie que les lois ont toujours tendu à maintenir. Les créoles des Antilles sont bien faits et très-agiles. Doués d'une imagination ardente, d'un esprit vif et délié, d'une conception rapide et impétueuse, il ne leur manque qu'une éducation soignée pour être des hommes d'une grande capacité. Bons, généreux, ils accueillent les étrangers avec une grâce admirable, et ne se fatiguent jamais en exerçant l'hospitalité. Leurs passions ardentes, leur amour effréné du jeu, leur délicatesse excessive sur le point d'honneur, tiennent à une extrême sensibilité qui est chez eux la source des qualités les plus estimables.

» Si les femmes créoles n'ont pas le brillant coloris des Européennes, elles en sont dédommagées par la blancheur de leur teint, par la délicatesse de leurs traits, par une taille svelte,

(1) A la Martinique, sur 100,000 âmes, on compte 80,000 esclaves nègres.

par une certaine indolence et par un laisser-aller ravissant. Leur figure, sans être parfaitement belle, a une grande expression de douceur ; leur accent respire l'amour ; leur abord timide avec les étrangers est familier avec leurs amis ; et elles répandent beaucoup d'agrément dans la société intime. On leur reproche du penchant à la coquetterie et à la jalousie ; mais toujours elles sont épouses tendres, excellentes mères. »

Après cette vue générale, les détails dans lesquels nous pourrions entrer ne nous feraient connaître rien de bien particulier relativement à ces îles coloniales, dont la physionomie est européenne ; le peu d'espace que nous pouvons consacrer aux Antilles, nous l'emploierons à raconter l'étrange révolution qui a fait de l'une de ces îles, de Saint-Domingue, une république nègre, libre et souveraine, dans ces mêmes mers où de si grandes multitudes de noirs sont encore soumis à la chaîne de l'esclavage.

Il y aurait à raconter beaucoup de choses sur les flibustiers, célèbres pirates anglais et français qui remplirent tout l'archipel mexicain de meurtre et de pillage pendant le xvii^e siècle presque entier, et qui finirent par s'établir à Saint-Domingue, dont ils commencèrent la colonisation. Bornons-nous à ce qui concerne la révolte des nègres à la fin du siècle dernier.

RÉCIT DE LA RÉVOLUTION DE SAINT-DOMINGUE.

Dans les agitations qui préludèrent aux grands troubles de la révolution française, dès 1789, il s'était formé à Paris, sous le nom de Société des amis des noirs, un comité politique qui tendait à l'émancipation des esclaves dans les colonies. L'assemblée constituante avait déclaré que les colonies, quant à la question de la liberté, seraient placées hors de la loi commune; de là l'esprit d'insurrection qui courut d'abord sourdement, avant d'éclater dans toute l'île. Un jeune mulâtre lève l'étendard; mais il est vaincu et conduit au Cap avec ses complices, où il subit le supplice de la roue.

Cependant l'assemblée nationale tergiversant, et ne se prononçant pas d'une manière catégorique, les blancs se soulevèrent contre la métropole, et les noirs contre les blancs. Dans le mois d'août 1791, les révoltés incendièrent un certain nombre d'habitations, et massacrèrent tous les blancs qui tombèrent sous leur main. Un an plus tard, après de faibles efforts des agents du gouvernement français pour pacifier l'île, les noirs se jetèrent sur le Cap Français et exterminèrent tous les blancs de cette importante cité (1). Cinq

(1) Dans un roman de M. Victor Hugo, intitulé *Bug-Jargal*, on voit décrites les principales circonstances de cette guerre d'extermi-

ans se passèrent, durant lesquels les Anglais, profitant des divisions existantes entre les Français et les noirs, entreprirent de s'établir à Saint-Domingue. Mais pendant l'occupation anglaise, le parti des noirs s'étant bien établi, se donna un nouveau chef bien supérieur à tous ceux qui avaient précédemment dirigé l'insurrection. C'était le nègre Toussaint Louverture, homme d'un génie vraiment supérieur, possédant les qualités qui font les chefs de parti, et plus humain que la plupart de ceux qui avaient présidé à l'affranchissement des noirs. Quand les Anglais eurent été chassés de l'île, ce chef s'attacha à réparer les désastres de la guerre civile en amenant ses compatriotes à l'établissement de la vie civilisée. Toussaint Louverture aurait pu obtenir un grand résultat, sans l'expédition que Bonaparte, alors premier consul, fit exécuter contre Saint-Domingue par une armée de 25,000 hommes commandés par le général Leclerc. C'était en 1802; Christophe commandait alors la ville du Cap, qu'il incendia après s'être vu forcé de l'évacuer. Cependant l'expédition traîna en longueur, et se termina par une paix qui fut une odieuse déception de la part des Français; car,

nation; les principaux chefs des Noirs, Jean-François, Biasson, Koukman, Rigaud, sont représentés dans ce roman sous des couleurs plus ou moins réelles, mais vives.

dès le lendemain de sa signature, Toussaint Louverture fut violemment enlevé du lieu où il était retiré, et conduit en France, où il mourut l'année suivante, emprisonné au fort de Joux. Alors les nègres reprirent les armes avec une extrême impétuosité. Le général Dessalines, devenu gouverneur d'Haïti, fit égorger tous les blancs qui se trouvaient dans l'île, puis ce barbare se fit nommer empereur. Il régna d'une manière atroce pendant deux années, et mourut assassiné en 1806. Christophe, son rival, fut son héritier dans le nord; un mulâtre appelé Pétion, commandant du Port-au-Prince, lui ayant succédé dans le midi, il y eut deux états, un royaume gouverné par Christophe sous le nom d'Henri I^{er}, et une république sous la présidence de Pétion. En 1818 ce dernier mourut, et son successeur, le sage et habile Boyer, soumit le royaume de Christophe, qui avait été forcé de se donner la mort en 1820. Deux ans après, ce même président d'une république nègre réunit la partie espagnole à la partie française, et se trouva le maître suprême de cette grande île.

Telle est la condition sous laquelle existent encore l'île et le gouvernement d'Haïti; en 1825 la France reconnut l'indépendance de la république moyennant une indemnité de 150 millions payables par les noirs, et dont le paiement est

fort problématique. Quoi qu'il en soit, la république d'Haïti, à laquelle manquent beaucoup de choses pour être vraiment un état civilisé, présente un singulier spectacle : un peuple d'esclaves, après avoir préludé par d'atroces vengeances à l'usurpation de sa liberté, s'avancant d'une manière chancelante, mais assez calme, vers le progrès de la civilisation et l'affermissement de quelques institutions républicaines. L'influence du président Boyer est sans doute pour beaucoup dans ce résultat ; il est à craindre qu'après lui un nouvel ambitieux ne se présente, qui soumette ces nègres à un joug plus rigoureux que celui de leurs anciens maîtres, les blancs qu'ils ont chassés.

Nous n'en dirons pas davantage sur les îles de l'archipel mexicain, si intéressantes à étudier comme colonies européennes et comme formant l'entrepôt du commerce et de la richesse des deux mondes. Nous terminerons ce chapitre en parlant des Guyanes, autres régions américaines dont les vastes solitudes sont entrecoupées de colonies et de cités européennes.

LA GUYANE est un vaste pays qui s'étend dans l'Amérique méridionale tout le long des côtes nord, depuis le détroit des Antilles jusqu'à l'embouchure de la rivière des Amazones. Le nom de

cette contrée paraît dériver d'une petite rivière tributaire de l'Orénoque, un de ses fleuves, et il a été donné par extension à la portion de l'Amérique méridionale baignée au sud par le fleuve des Amazones, à l'ouest par le Rio-Négro, au nord-ouest par l'Orénoque, au nord-est et à l'est par l'Océan Atlantique. La république de Colombie, le Brésil, les Anglais, les Hollandais et les Français se partagent le territoire des Guyanes. La partie européenne, c'est-à-dire celle qui est possédée par les trois peuples que nous venons de citer, est la partie qui touche l'Océan.

La Guyane se divise en haute et basse; la première confine aux montagnes, la seconde s'étend le long de la mer; celle-ci est très-marécageuse, ce qui, joint à la grande chaleur, en fait un pays malsain; comme dans la plupart des pays équatoriaux, on a partout à craindre les serpents à sonnettes, ainsi qu'une multitude d'autres reptiles et d'insectes. Du reste, la Guyane, arrosée par une multitude de rivières, est très-fertile, et les terres cultivées se couvrent de récoltes abondantes. M. Eyriès, dans son *Abrégé des voyages modernes*, recueillant diverses relations, notamment celle de Henri Bolinbroke, qui passa plusieurs années dans ce pays vers le commencement du XIX^e siècle, nous donne le tableau qui suit du climat et de la température des Guyanes.

TABLEAU PHYSIQUE DE LA GUYANE.

« Le navigateur qui approche de la Guyane risque de ne pas la voir bien positivement où il est, s'il n'a pas une connaissance exacte du pays. Pendant un espace de plusieurs centaines de milles, l'œil n'aperçoit qu'une côte basse qui lui offre un aspect uniforme. Les marins à qui cette plage n'est pas familière sont dans l'habitude de côtoyer la terre jusqu'à ce qu'ils aperçoivent une maison à laquelle ils envoient un canot pour demander où ils se trouvent. La mer y a la couleur de l'eau de mare; on n'aperçoit que la cime des arbres qui s'élèvent au-dessus de l'eau. Les embouchures des fleuves se reconnaissent à la couleur de l'eau fraîche qui entre dans la mer, sans se mélanger avec la sienne à une distance de plusieurs milles.

Les chaleurs de la Guyane, quoique cette contrée soit située sous la zone torride, y sont tempérées chaque jour par des brises de mer rafraîchissantes. Elles soufflent de huit à dix heures du matin jusqu'à six heures du soir; quand elles ont cessé, on entend à peine le plus léger zéphyr. Elles sont suivies de brouillards épais et de vapeurs qui s'exhalent de terre, ce qui rend les nuits très-froides, humides et malsaines. La longueur du jour ne varie jamais de plus de 40 mi-

nutes. Le soleil s'y lève constamment vers six heures du matin, et se couche à la même heure le soir.

La saison sèche et celle des pluies divisent l'année, comme celles de la chaleur et du froid en Europe. Il y a cependant une différence; c'est que la Guyane a chaque année deux étés et deux hivers, distingués l'un et l'autre par la dénomination de grand et de petit, non parce que la chaleur est moins forte, ou que les pluies sont moins violentes dans la dernière, mais parce que l'on suppose que leur durée est moindre de moitié. La grande saison du beau temps ou le grand été commence, à Surinam dans la Guyane hollandaise, souvent en octobre, au moment où le soleil vient de traverser l'équateur pour passer au tropique du Capricorne; alors une chaleur étouffante, accompagnée d'une sécheresse continue, règne jusqu'au retour de cet astre en mars. Ensuite tombent des pluies violentes et sans interruption jusqu'au mois de juin où le soleil s'est avancé vers le tropique du Cancer; puis vient une courte saison de chaleur qui dure jusqu'en juillet, suivie encore de pluies jusqu'en octobre.

Le grand été à Cayenne dure de juillet à novembre. La saison pluvieuse règne surtout dans les mois qui correspondent à l'hiver d'Europe;

cependant les pluies sont plus fortes en janvier et février. Généralement mars et le commencement d'avril présentent un temps sec et agréable ; c'est le petit été. En avril et mai les pluies reviennent plus fortes que jamais. La chaleur moyenne de l'année est de 20 degrés. A Cayenne le thermomètre s'élève à 28 dans la saison sèche, et à 24 dans la saison pluvieuse.

La continuité des pluies, tandis que le soleil est à son zénith, est nécessaire à l'existence de la vie animale et végétale ; sans ce secours bien-faisant, tout languirait et périrait sous un ciel si brûlant. Les changements de saison ne sont pas entièrement fixes ; ils varient comme en Europe, et sont toujours accompagnés d'orages très-vifs qui durent plusieurs semaines, et bien souvent funestes aux animaux ainsi qu'aux habitants.

Quelques parties de la Guyane offrent un aspect montagneux et nu ; cependant le sol y est en général très-fertile. Toute l'année la terre est couverte de verdure. Les arbres portent en même temps des fleurs et des fruits ; tout y offre l'image ravissante de l'alliance du printemps et de l'été. Cette fertilité est due à la réunion de la chaleur et de l'humidité, et de plus, dans les terres basses, à leur position qui empêche l'intensité de cette chaleur de détruire toute végéta-

tion , principalement dans les parties cultivées par les Européens. Les parties incultes sont couvertes d'immenses forêts , de rochers et de montagnes ; quelques-unes de ces dernières contiennent une grande variété de substances minérales. Tout le pays est entrecoupé de marais très-profonds ou de prairies sans arbres.

Parmi les terres basses , celles que les eaux de la mer humectent sans cesse , sont couvertes de ces halliers de mangliers qui présentent sur la plus grande partie de la côte un rideau uniforme de verdure. Les autres , inondées seulement par les eaux douces , produisent des juncs , et servent d'asile aux crocodiles et à toutes sortes d'oiseaux aquatiques. Ces terres s'appellent savanes noyées ; les savanes , ou prairies sèches , sont tapissées d'herbes excellentes pour les pâturages. Ce terrain composé de sable , de limon , de coquillages , paraît être en partie le produit de la mer. »

Maltebrun donne une brillante description de l'aspect que présente la Guyane au moment de l'inondation périodique des terres. « Grossies par des pluies continuelles , toutes les rivières se débordent ; toutes les forêts avec leurs immenses troncs , leurs labyrinthes d'arbustes , leurs guirlandes de lianes , flottent dans l'eau. La mer joint ses flots amers aux eaux courantes ; elle y

apporte un limon jaunâtre ; les poissons de mer , les oiseaux aquatiques et les caïmans se répandent partout. Les quadrupèdes sont obligés de se réfugier sur le haut des arbres ; et à côté des singes qui gambadent et se suspendent aux branches , on voit courir les énormes lézards , les agoutis , les pécaris , qui ont quitté leurs tanières inondées ; à côté d'eux les oiseaux palmipèdes , qui , par leur conformation , semblent condamnés à rester sur terre ou dans l'eau , s'élancent ici sur les arbres pour éviter les caïmans et les serpents , qui partout se jouent dans l'eau ou se vautrent dans la fange. Les poissons abandonnent leur nourriture ordinaire offerte par l'humide élément , et mangent les fruits et les baies des arbustes parmi lesquels ils nagent. Le crabe s'attache aux arbres , l'huître croît dans les forêts. L'Indien qui , dans son bateau , parcourt ce nouveau chaos , ce mélange de terre et de mer , ne trouve pas un coin de terre pour se reposer ; il suspend son hamac aux branches les plus élevées de deux arbres , et dort tranquillement dans ce lit aérien que les vents balancent au-dessus des flots. »

Quand on veut donner l'idée d'une vaste inondation périodique qui couvre une contrée et la fertilise , on ne sort guère de l'Égypte , et du tableau pittoresque que présentent , sous les

crues du Nil, les riches vallées de ce pays, et ses magnifiques villages. Mais, dans le tableau si original retracé ici des inondations de la Guyane, c'est la nature elle-même, dans sa fécondité inépuisable, qui offre les scènes les plus étranges. Vous vous souvenez de la fiction d'Horace, au sujet de l'inondation du Tibre, qu'il exagère poétiquement, et qu'il semble grossir au point de la confondre avec la tradition du déluge primitif :

Et superjecto pavidae natârunt
Æquore damæ.

La tradition antique est réalisée dans les solitudes de la Guyane, et la fiction du poète est reproduite par le géographe d'une manière aussi vive, et de plus avec l'avantage de la réalité.

Nous retrouverons un peu plus loin la Guyane de la Colombie et celle du Brésil; ici nous devons dire quelque chose des trois Guyanes européennes, par lesquelles cette vaste contrée de l'Amérique est surtout connue.

La Guyane anglaise, primitivement colonie hollandaise, est peuplée de 9,000 blancs, et 80,000 nègres; la plus florissante de ses colonies est Démérary, dont Stabroek est la capitale, ville très-riche, composée de 10,000 habitants seulement, avec 80,000 esclaves noirs. Surinam est

la superbe colonie des Hollandais ; sa capitale est Paramaribo , qui est peut-être la ville du monde où le luxe de la vie et particulièrement des habitations est porté au degré le plus excessif. Maltebrun décrit l'aspect des colonies hollandaises et anglaises particulièrement en ce qui regarde leurs plantations. « Une vaste plaine , absolument horizontale , couverte de plantations florissantes , émaillées d'un vert tendre , aboutit d'un côté à un rideau noirâtre de forêts impénétrables , et est baignée , de l'autre côté , par les flots azurés de l'océan. Ce jardin , conquis sur la mer et sur le désert , est divisé en un grand nombre de canaux , environnés de digues , séparés par de larges routes et par des canaux navigables. Chaque habitation semble un petit village à part , et le tout ensemble réunit , dans un étroit espace , les charmes de la culture la plus soignée aux attraits de la nature la plus sauvage. »

La Guyane française est loin d'être aussi fertile que les deux autres ; cela tient surtout à ce que les colons français ne se sont pas occupés , comme leurs voisins , à mettre leur sol fertile en culture , et à défricher ces immenses forêts , lesquelles , partout embarrassées par des haies , des arbustes , des troncs déracinés , offrent un accès presque impossible à pénétrer , si ce n'est la

hache à la main. Cayenne , dans l'île de ce nom , est la principale ville de cette colonie ; elle ne s'élève pas à plus de trois mille âmes , et possède une cour royale aussi bien que la Guadeloupe et la Martinique. Remarquez dans la même colonie la bourgade de Sinamary , devenue fameuse pour avoir été choisie en 1797 comme le lieu destiné à recevoir les condamnés à la déportation. Un grand nombre de victimes , soit innocentes , soit criminelles , y furent envoyées dans ce même temps , et y trouvèrent leur tombeau.

Les mœurs chez les colons européens sont efféminées et livrées à tous les excès du luxe. Voici comment je trouve exposé , dans le recueil des voyages , le tableau de la vie quotidienne d'un riche colon hollandais ; et ce tableau peut être justement appliqué à tous les planteurs en général des contrées méridionales ; on voit que cette classe d'hommes ne se donne pas trop de tourments dans cette vie.

GENRE DE VIE D'UN PLANTEUR DANS LA GUYANE.

« Les habitants de Stabroek se lèvent ordinairement à six heures du matin , c'est-à-dire au moment le plus agréable de la journée , et prennent tout de suite une tasse de café , de thé ou de chocolat. A dix heures on fait un nouveau déjeuner , composé de viandes froides , de fruits et

de vin. Toutes les affaires cessent à quatre heures ; alors on sert le repas le plus important de la journée. Pendant ce dernier, toujours servi par un grand nombre de domestiques, les convives boivent abondamment du vin de Bordeaux et du vin de Madère. Comme on ne connaît pas l'usage des sonnettes, le maître de la maison a dans sa poche un sifflet d'ivoire avec lequel il rassemble en un clin d'œil tous ses serviteurs. La soirée se passe ordinairement dans un café situé près du quai, et que l'on surnomme la bourse à cause du grand nombre de négociants de tous les pays qui s'y rassemblent. Là on jase sur les nouvelles du jour, sur le cours des marchandises, sur le départ et l'arrivée des navires, la nature de leur cargaison, etc. ; on y joue aux échecs, au tric-trac, aux cartes, au billard. Pour varier les amusements, on fait un tour de promenade hors de la ville. Peu de semaines se passent sans qu'il y ait un bal ou un concert. La colonie reçoit souvent la visite de comédiens ambulants qui viennent de l'Amérique septentrionale.

Un planteur hollandais vit d'une manière différente de celle d'un négociant de la ville. Au lever du soleil, il sort de son lit, passe sa robe de chambre, et vient prendre l'air sous un portique qui est devant sa maison. Une négresse lui sert du café très-fort ; il en prend deux à trois

tasses sans sucre ; un petit nègre lui apporte ensuite son tabac et une bouteille d'eau-de-vie de genièvre ; il passe ainsi le temps à fumer jusque vers neuf ou dix heures , dans la plus douce situation qui se puisse imaginer. L'intendant de l'habitation arrive, et lui rend compte des ventes et des expéditions qui ont eu lieu , prend ses ordres, et lui donne tous les renseignements dont il a besoin.

Le Hollandais s'habille ensuite ; toute sa toilette consiste à se laver le visage avec un verre d'eau que lui présente un nègre et qui lui est versée sur les mains. Il est onze heures ; alors le planteur s'assied à une table couverte de différentes sortes de viandes, de légumes et de fruits ; c'est le meilleur repas de sa journée. Le peperpot, potage auquel on donne du piquant par une forte dose de piment , est le plat obligé de ces déjeuners. Le vin de Madère , l'eau-de-vie et les liqueurs fortes y remplacent le thé. Après avoir donné une heure au plaisir de la table, le méthodique Hollandais monte à cheval , soit pour aller rendre visite à quelqu'un de ses voisins, soit pour parcourir ses propriétés et voir travailler les nègres. Dans l'une ou l'autre de ces promenades, il est suivi par un jeune nègre qui porte à pied dans un sac de peau un paquet de cigares pour son maître , et tient à la main un brandon de

feu ; car , à cheval , en voiture ou en marchant , le Hollandais fume toujours , et se fait suivre constamment par un domestique. A quatre heures il dîne , et après avoir bu largement du vin de Bordeaux , il se retire pour aller faire la méridienne. Vers le soir il sort pesamment de son hamac , descend , prend du café , et finit la journée par une promenade autour de ses bâtimens , afin de s'assurer que chaque nègre remplit son devoir. »

A côté de ces mœurs qui se font remarquer par l'excès et par les vices de la civilisation , la barbarie primitive étend sa domination jusqu'aux portes de ces mêmes villes si voluptueuses. Nous avons dit tout à l'heure dans quelle disproportion les esclaves noirs existaient vis-à-vis des maîtres européens ; il en est résulté que des révoltes ont eu lieu , et que de petites républiques se sont établies dans l'intérieur par des nègres révoltés. Ils y vivent avec assez d'abondance , tant par la fertilité du pays en toutes sortes de productions naturelles , que par leur propre industrie. Puis , dans ce même intérieur , et jusqu'aux portes des colonies , habitent des nations indiennes dont la physionomie physique et morale est analogue à ce que nous avons vu dans le nord , et à ce que nous retrouverons plus loin. Ces sauvages américains composent de redoutables tribus ; les ha-

bitants des colonies sont en rapport avec les plus voisines. La plus nombreuse de ces tribus , dans la Guyane française , est celle des Galibis. Ils demeurent près de Cayenne , et sont entassés dans leurs cabanes comme des animaux ; il y a des cabanes où l'on compte quelquefois vingt ou trente ménages. Malgré leur voisinage de nos terres , ils repoussent d'une manière tout-à-fait obstinée les avantages de la civilisation. Leur nombre est d'environ dix mille âmes ; ils occupent principalement la côte du Diable , qui est en effet une côte bordée d'un récif presque inaccessible , et qui s'élève entre le Courou et le Marony.

Les forêts de la Guyane offrent au voyageur les plus grands aspects de la nature ; mais ces tableaux sont surtout variés , non-seulement par les richesses de la végétation , mais encore par la diversité sans nombre du règne animal. En voici un aperçu que nous trouvons dans l'Abrégé des voyages de Laharpe. « Entre plusieurs sortes d'oiseaux , les perroquets y sont d'une beauté singulière. Ils apprennent facilement à parler , et les Américains ont l'art de leur faire croître des plumes de diverses couleurs en les frottant du sang de certains reptiles. Les bois sont peuplés de flamants , de petites perriques , de colibris , d'ocos et de toucans. On nomme ocos un oiseau

de la grosseur d'un poulet d'Inde , qui a le plumage noir sur le dos et blanc sur l'estomac , le bec court et jaune , la démarche fière , et la tête ornée de petites plumes relevées en panache. Le toucan est noir , rouge et jaune ; sa grosseur est celle d'un pigeon. On admire particulièrement son bec , qui est presque aussi gros que son corps et rayé de bandes noires et blanches , qu'on prendrait pour de l'ébène et de l'ivoire. Sa langue est une simple plume fort étroite. Les flamants ne sont pas plus gros que nos poules. Ils volent par bandes comme les canards , et leur plumage est d'un si beau rouge que les Américains s'en font des couronnes (1). »

Mais , en présence de ces admirables trésors de la nature animale , il existe de terribles animaux , les mêmes que Dieu a placés dans la plupart des contrées brûlantes , les plus favorisées du soleil , et qui réunissent les deux extrêmes des dons heureux ou funestes qu'elles tiennent de la Providence. C'est le crocodile , le tigre et le boa , ce dernier surtout , horrible reptile , fléau des In-

(1) Voyez , dans Buffon , de superbes descriptions de ces belles espèces du Nouveau-Monde , particulièrement du flamant et du colibri. Il y a aussi une page bien connue dans le *Génie du Christianisme* , où l'on voit décrits avec une verve admirable de couleur , et seulement à l'aide de quelques épithètes merveilleusement choisies , ces splendides habitants des solitudes et des grands fleuves de l'Amérique.

diens dans les forêts, dont la grandeur est quelquefois de quarante pieds, et la circonférence de quatre, et que l'on prendrait de loin pour le tronc d'un grand arbre abattu. Un jour M. Malouet, qui était intendant de la Guyane française en 1777, et qui a laissé d'intéressants mémoires sur les colonies, ainsi qu'un voyage très-important dans la Guyane, rencontra un rassemblement de serpents au nombre de plus de mille, roulés en spirale les uns sur les autres, et formant un grand cercle autour duquel se présentaient leurs têtes armées de dards et les yeux étincelants. Il pense que ces reptiles s'étaient ainsi réunis pour se défendre contre un boa qui sans doute se trouvait dans les environs. Certes il n'y a guère de beautés naturelles dans un pays qui puissent compenser un pareil voisinage, uni aux insectes sans nombre dont les colonies sont infectées, et aux miasmes délétères qui réduisent si promptement à mort les imprudents étrangers. Applaudissons donc d'être Européens, et aimons le climat tempéré de notre France.

La Guyane a été découverte vers 1541 par un chevalier allemand qui y conduisit une petite troupe d'Espagnols, depuis Courou sur la côte de Caracas, jusqu'en vue d'une petite ville des Omégas, dont les maisons, selon la relation, étaient couvertes de toits d'or. De là l'existence

chimérique et devenue proverbiale en Europe d'un pays d'el-dorado , pays de l'or , et que l'on croyait être dans l'intérieur des Guyanes. Walter Raleg, qui , vers la fin du xvi^e siècle , entreprit aussi lui de pénétrer dans cette région , a laissé une relation bien propre à exciter la curiosité , par les espérances dont il berce les contemporains de trouver dans la Guyane plus d'or que dans aucune autre région du monde. Ce qui paraît certain , malgré les obstacles sans nombre qui ont empêché les Européens de reconnaître ce vaste pays , c'est que l'or y est très-commun , que les rivières le charrient dans leur lit , le déposent dans leurs sables , et que la nature se plaît à le former dans des mines abondantes. La plupart des chimères des premiers explorateurs sont tombées devant les relations bien plus récentes et plus véridiques de Bolinbroke et de Malbuet , et particulièrement de M. Lacordaire , qui a exploré l'intérieur des Guyanes dans nos dernières années. Il s'attache aussi beaucoup d'intérêt aux récits des missionnaires , consignés dans le beau recueil des Lettres édifiantes. Ces héros du christianisme , comme personne ne l'ignore , ont fait bien des merveilles ; ils ont parcouru plus de 200 lieues dans l'intérieur du pays , à travers des fleuves et des forêts impénétrables , non pour fonder des

établissements et des plantations , non pour conquérir de l'or , mais pour gagner de pauvres Indiens à la religion de Jésus-Christ.

CHAPITRE II.

BRÉSIL.

Il est assez reconnu que c'est un Espagnol qui en 1499, aborda au cap St-Augustin au 8^e degré de latitude sud, et qu'il nomma le cap de la Consolation. D'autres aventuriers après lui abordèrent aux côtes brésiliennes, sans y laisser de trace, jusqu'à ce que Juan Dias de Solis ayant été envoyé en 1515 par le roi d'Espagne, dans le but de chercher un passage aux Indes par l'Amérique du sud, y fut massacré et dévoré par les sauvages. En 1531, comme les contrées brésiliennes avaient été assignées aux Portugais par les partages d'Alexandre VI, le roi de Portugal Jean III envoya le capitaine Alphonse de Souza avec une flotte pour faire de sérieux établissements dans ce vaste pays. C'est lui qui découvrit toute la côte

ainsi que le fleuve auquel il donna le nom de Rio-Janeiro , rivière de Janvier. Alors commencèrent les défrichements ; des nègres furent amenés ; le territoire fut conquis sur les indigènes , et l'on bâtit San-Salvador , aujourd'hui Bahia.

En vain les Français , et plus tard les Hollandais , essayèrent en diverses circonstances de disputer les côtes du Brésil aux Portugais ; les Portugais finirent toujours par s'établir d'une manière durable dans ce pays , et le Brésil demeura jusque dans notre siècle la plus riche et la plus puissante province , faisant partie du royaume de Portugal.

Les événements qui eurent lieu en Europe au commencement de ce siècle , suscités par le conquérant qui en fut longtemps l'arbitre , amenèrent l'affranchissement des Portugais du Brésil. Le roi Jean VI, chassé du Portugal par les Français en 1808 , s'étant réfugié dans ses possessions américaines , le Brésil reçut de cette circonstance un grand accroissement. Beaucoup de réformes eurent lieu , et la nation tendait à devenir indépendante , malgré les obstacles suscités par les intrigues des ministres et des grands. A Jean VI, retourné à Lisbonne , succéda l'empereur constitutionnel don Pédro ; mais une violente insurrection força ce prince , en 1831 , à abdiquer et à quitter le Brésil , laissant à son fils ,

presque au berceau, son héritage américain. Pour lui il vint en Europe, où l'attendaient de cruelles agitations et une mort prématurée. Son fils est resté sur le trône chancelant du Brésil, et sa fille sur le trône disputé du Portugal. Venons à l'exposition géographique du Brésil.

Ce vaste pays, compris entre l'océan Atlantique à l'est et le Pérou à l'ouest, n'est guère connu que sur ses côtes. Il compte environ une population de deux millions et demi d'habitants, dont cinquante mille sont européens; le reste est mulâtre, nègre ou indigène. Il compte treize provinces ou gouvernements; ses principales villes sont San-Salvador ou Bahia, Fernambouc, et surtout Rio de Janeiro, chef-lieu de la province de ce nom, capitale de l'empire, et l'une des plus belles villes de l'Amérique. Elle est bâtie sur une grande baie qui forme un port magnifique; plusieurs forts en défendent l'entrée; deux sont placés sur deux îlots dans l'intérieur de la baie. Il y a dans Rio-Janeiro la ville vieille et la ville nouvelle, séparées par la grande place de Ste-Anne. La ville nouvelle s'est élevée depuis 1808; elle est fort belle; ses rues sont larges et droites, pavées en grès, ornées de trottoirs, avec de beaux édifices publics, et des maisons généralement bâties en granit.

« On se ferait difficilement, dit l'auteur du

Voyage en Amérique, une idée du commerce immense de Rio-Janeiro. Le havre, la bourse, les marchés, les rues parallèles à la mer sont encombrés d'une foule de marchands, de matelots et de nègres. Le langage divers de cette foule si mêlée, la variété des costumes, les chants des nègres qui portent des fardeaux, le craquement de leurs chariots chargés de marchandises et traînés par des bœufs, les fréquents saluts des forts et des vaisseaux qui arrivent, le tintement des cloches qui sonnent la prière, les cris de la multitude, tout contribue à donner à cette ville une physionomie confuse et bruyante. »

Le Brésil est un des plus riches pays qui soient au monde pour les mines d'or et de diamant qu'il contient. C'est la province de Minas-Géraès qui renferme la plus grande quantité de ces merveilleux trésors. Il y aurait à donner d'intéressants détails sur le mode qui préside à l'extraction de l'or, à son lavage, et à toutes les opérations qui lui donnent sa transparence et sa beauté. Le procédé le plus ordinaire du lavage consiste à faire emporter par l'eau les substances moins pesantes et plus volumineuses que l'or, dont il est accompagné. Dans le lieu où s'opère ce travail, il y a des glaneurs comme dans les champs à la poursuite des épis oubliés. Après les lavages successifs, de pauvres gens vont exploiter le résidu et re-

cueillir quelques paillettes laissées involontairement par les exploiters. L'or se trouve soit à la surface, soit dans l'intérieur des mornes, tantôt en poudre, en grain et en paillettes; tantôt en lames peu épaisses et plus ou moins grandes; rarement en morceaux d'un volume considérable. Il est le plus souvent disséminé dans une matrice de fer, ou bien disposé en filons qui reposent sur un lit de rocher. C'est là qu'il faut, à l'aide de travaux incroyables, aller chercher ce métal, dirai-je si funeste à l'humanité, instrument de la vie, des crimes, des passions du genre humain, depuis son invention dès les premiers temps du monde.

Mais c'est surtout l'extraction des diamants qui est la branche principale de la richesse brésilienne. Je trouve dans l'intéressante Histoire géographique et statistique du Brésil, par M. Ferdinand Denis, des détails curieux, généralement empruntés au voyage de Mawe, par rapport aux diamants et à tout ce qui regarde leur exploitation.

DES MINES DE DIAMANTS AU BRÉSIL; LE DIAMANT
DE L'ABARTÉ.

« Le district des diamants forme en quelque sorte un état séparé, au milieu de l'empire du Brésil; non-seulement la nature l'a entouré de bornes gigantesques, et, en l'environnant de

rochers presque inaccessibles, elle l'a caché longtemps au premier explorateur; mais des règlements très-sévères lui ont donné, vers le milieu du xviii^e siècle, une législation différente de celle des autres districts. La recherche des autres pierres précieuses du Brésil n'est nullement soumise au régime rigoureux qui frappe le district diamantin. Tout le monde peut se livrer librement à ce genre d'exploitation. Le monopole n'existe que pour les diamants.

L'extraction du diamant exige de grands travaux. Les terres diamantines deviennent chaque jour plus difficiles à exploiter. Mais si le travail des mines de diamants est pénible, il est assez simple; quand l'époque des pluies est arrivée, commence l'opération du lavage. Elle s'exécute de deux manières différentes: en plein air, quand l'extraction doit être de courte durée; sous des hangars, lorsque le travail doit se prolonger, et que l'action du soleil pourrait compromettre la santé des noirs. Au-dessous du hangar coule un petit conduit d'eau qui occupe un des côtés, et de l'autre se trouve un parquet dont les planches, longues de seize pieds, atteignent aux deux bouts du hangar. Ces planches sont légèrement inclinées, et au bout de chacune d'elles se trouvent des baquets au fond desquels on jette le cascalhao, ou matière qui doit être exploitée.

Des sièges élevés et sans dos sont disposés le long du hangar de manière à ce que des officiers subalternes, auxquels on donne le nom de feitores, puissent surveiller les nègres de service. Lorsque ces rigides inspecteurs sont installés à leur place, un nègre entre dans chaque canal ; là, le corps penché en avant, il remue fortement le cascillao ; puis, quand la terre mêlée au caillou est complètement délayée, il enlève à la main les pierres les plus grosses, et c'est alors seulement qu'il cherche le diamant. Les noirs travailleurs sont complètement nus ; on leur permet tout au plus l'usage d'un gilet sans poche et sans doublure, dans les temps les plus froids. Malgré ces précautions, les vols de diamants n'en sont pas moins fréquents ; et telle est sous ce rapport l'habileté des noirs, qu'un directeur qui voulut s'assurer de la manière dont les diamants bruts pouvaient être soustraits, promit la liberté à celui qui en détournerait un devant lui. Il ne quitta plus des regards le travailleur, et il put s'assurer, par sa propre expérience, que la surveillance la plus attentive échouait devant une telle dextérité. Le devoir le plus indispensable d'un feitor est de ne pas détourner un seul moment les yeux des huit noirs qui sont désignés pour être l'objet de sa surveillance. Si on l'in-

terroge , il peut répondre , mais ce doit être sans tourner la tête.

Aussitôt qu'un noir a découvert un diamant , il frappe dans ses mains , le montre aussitôt , et va le déposer dans une grande sèbile appelée batea , suspendue au milieu du hangar. Le noir qui est assez heureux pour rencontrer une pierre du poids de dix-sept carats , est acheté par le gouvernement à son maître ; il est couronné de fleurs et mené en pompe devant l'autorité , de qui il reçoit sa liberté , en conservant toutefois le privilège de travailler pour l'administration. C'est également l'administration qui se charge alors de lui payer directement le prix de son labeur. La découverte d'une pierre moins considérable entraîne aussi après elle le don de liberté , mais avec certaines restrictions. Diverses primes enfin sont distribuées progressivement , selon la valeur des pierres , jusqu'à la plus mince des récompenses , qui consiste dans une prise de tabac. Malgré ces privilèges , malgré les précautions bizarres que l'on emploie à l'égard de certains noirs soupçonnés de recéler les diamants , une fraude active se fait continuellement parmi les noirs employés au service. Ces ouvriers infidèles vendent à vil prix aux contrebandiers les diamants qu'ils ont pu dérober. On porte environ à

deux mille esclaves le nombre des noirs qui sont employés à l'extraction des pierres fines et des diamants.

Le plus gros diamant de l'univers , celui que Rome de l'Isle estimait à la somme prodigieuse de sept milliards cinquante millions, a été obtenu des mines du Brésil ; mais ce ne fut pas l'administration qui le trouva , et des circonstances assez curieuses se rattachent à l'histoire de sa découverte.

Trois Brésiliens avaient été condamnés, on ignore pour quel délit, dans la portion la plus reculée du Sertao de Minas. Antonio de Souza, Jozé-Félix Gomez et Thomas de Souza, car la tradition nous a conservé leurs noms, errèrent longtemps dans l'intérieur, sur les confins de Goyaz, cherchant sans cesse au fond des vallées ou dans le lit des torrents quelque trésor ignoré qui les mît à même de demander leur grâce. Se berçaient-ils, comme on l'a dit souvent, de l'espérance qu'ils parviendraient à découvrir un jour quelque mine d'or, entreprirent-ils quelques travaux, ou le hasard eut-il seul part à leur bonne fortune, c'est ce qu'on n'a jamais pu complètement éclaircir. Ce qu'il y a de positif, c'est qu'après avoir erré durant six ans sans rien découvrir, nos exilés arrivèrent dans le nord-ouest, sur les bords d'une petite rivière qu'on nomme l'Abaëté,

et qui est située à quatre-vingt-dix lieues environ du Serro-do-Frio. La tradition raconte qu'ils ne cherchaient que de l'or dans le lit desséché de ce ruisseau, lorsqu'ils trouvèrent un diamant qui pesait près d'une once.

Malgré l'incertitude qu'ils conservaient sur la valeur réelle de cette pierre, précisément à cause de sa grosseur, ils éprouvèrent une joie facile à comprendre. Ils se confièrent d'abord à un curé, qui les accompagna sur-le-champ à Villa-Rica, et qui remit le diamant de l'Abaëté au gouverneur général des mines. Là, tous les doutes que l'on avait manifestés d'abord se renouvelèrent; mais ils furent promptement dissipés. Par les ordres du gouverneur, une commission spéciale s'assembla, et, après un sérieux examen, il fut décidé que cette pierre était le plus riche présent que le Brésil eût encore fait à la couronne de Portugal. Les trois malfaiteurs reçurent alors des lettres de grâce provisoires, et le curé partit immédiatement pour Lisbonne avec le riche dépôt qu'il avait reçu aux frontières de Goyaz.

Le fameux diamant de l'Abaëté excita une admiration plus vive encore peut-être que celle qu'on avait ressentie à Minas; les points de comparaison existaient pour les joailliers. C'était décidément le plus gros diamant qui existât dans aucun trésor royal. L'ecclésiastique en recueillit,

dit-on, plus d'un privilège. Quant à Félix Gomez et à ses compagnons, l'histoire ne dit pas qu'on leur ait accordé la moindre récompense. On sait seulement que les lettres de grâce du gouverneur de Villa-Rica furent ratifiées. On envoya sur-le-champ un poste sur les bords de l'Abaété, et cette rivière fut mise immédiatement en exploitation ; mais, jusqu'à présent, on n'en a obtenu que des pierres d'une grosseur ordinaire, ou d'une eau qui n'a rien de remarquable.

Quelque magnifique que puisse être un diamant tel que celui de l'Abaété, on sent combien il est difficile de l'utiliser d'une manière convenable, même dans un costume d'apparat. Jean VI, qui avait la passion des pierres précieuses, l'avait fait percer, et il le portait suspendu à son cou dans les jours de cérémonie. »

Nous en avons assez dit sur ces riches productions brésiliennes, dont les objets si enviés sont placés au premier rang dans l'admiration des hommes.

Mais l'or, le diamant, et les autres pierres précieuses, tiennent au système de la vie civilisée, de la vie européenne, et, bien qu'ils soient, comme je disais tout à l'heure, des productions indigènes, la civilisation les a trop bien exploités pour que leur idée éveille dans l'esprit le souvenir des déserts où ils prennent naissance.

Or, si nous voulons le trouver ce caractère primitif sous son vrai aspect, et dans des lieux que la vie de civilisation n'a pas dénaturés sous prétexte d'exploitation, c'est encore au Brésil qu'il faut aller chercher ces aspects dans leur magnificence et leur splendeur. Il s'agit ici des fleuves et des forêts américaines, et de tous ces effets de la nature, plus grande dans l'empire brésilien que partout ailleurs. C'est d'abord ce beau et grand fleuve des Amazones, roi des fleuves, même dans cette Amérique, où les fleuves sont si vastes et si nombreux. Puis, jusqu'au près des grandes cités brésiliennes se prolongent les forêts vierges, ces immenses productions de la nature végétale, lesquelles, comme le désert, comme l'Océan, comme les montagnes, ont le privilège de frapper bien aisément l'imagination de ceux qui ne peuvent qu'y rêver, et que l'on ne saurait pleinement comprendre si on ne les a pas vues autrement que dans les descriptions plus ou moins fidèles des voyageurs.

Ces derniers ont souvent décrit les sites admirables que la nature présente au Brésil, soit sur les côtes, soit dans l'intérieur des terres, soit dans les forêts vierges. Voici quelques traits empruntés au voyage du prince Maximilien de Neuwied, qui, en 1815, a visité la partie du Brésil située entre Rio-Janeiro et Bahia.

SITES DU BRÉSIL.

« Parvenus sur une hauteur qui domine la petite ville de Sagoarema , au moment du coucher du soleil, nous jouîmes complètement de la beauté de la perspective que l'on y découvre. Devant nous l'immensité de l'Océan dont les flots venaient se briser à nos pieds ; à droite s'élançaient dans le lointain les montagnes de Rio-Janeiro ; plus près de nous , nous contemplions la côte découpée par des baies sans nombre , et à une moindre distance encore la lagune de Ponta-Negra ; derrière nous étaient de grandes montagnes boisées , au pied desquelles s'étend une plaine basse , également couverte d'arbres ; çà et là des lagunes. Ce tableau magnifique réveilla dans notre esprit le souvenir de notre patrie absente , et nous inspira des souvenirs mélancoliques. »

Plus loin le voyageur décrit un site plus remarquable : « La Serra de Inua , chaîne de montagnes dont on approchait , m'offrit dans ces vastes solitudes , des sites dont mon imagination n'aurait jamais pu se figurer la majesté ravissante. Au-delà d'un terrain bas et rocailleux , entremêlé de flaques d'eau , s'élevait une forêt dont les palmiers et les arbres étaient si entrelacés de lianes que l'on ne pouvait percer l'épaisseur

de ce mur de verdure ; partout croissent des plantes ornées de fleurs d'une beauté admirable. Sous ces ombrages épais , l'on éprouve une fraîcheur subite , bien agréable aux hommes qui viennent des régions septentrionales. Les buissons y sont couverts d'oiseaux d'un plumage magnifique. Les rochers même sont couverts de plantes grasses et de cryptogames dont les formes varient à l'infini ; on admire entre autres de superbes fougères qui ressemblent à des guirlandes de plumes , suspendues en festons de la manière la plus pittoresque aux branches des arbres , dont la dimension est si pittoresque dans ces forêts vierges , que souvent la portée du fusil n'atteignait pas les oiseaux perchés sur leurs cimes. L'abondance et la force de la végétation dans l'Amérique méridionale sont un résultat de la grande humidité qui règne dans ces forêts immenses. »

Ce qui en effet constitue l'étonnant caractère de ces solitudes , ce ne sont pas surtout les accidents pittoresques produits par les torrents , les rochers , les arbres amoncelés ; c'est principalement de considérer ces lianes verdoyantes qui multiplient les forêts dans les forêts , qui forment les jeux de la nature les plus étranges , jusqu'à jeter des ponts sur des torrents , et dresser des pavillons comme des voûtes sous le ciel. Châ-

teaubriand en plusieurs endroits , notamment à l'égard des Florides et des bords du Mississipi , a indiqué ou décrit d'un seul trait l'aspect de ces merveilleuses forêts du Nouveau-Monde. Le même M. F. Denis que nous avons cité , décrit supérieurement l'effet produit dans les forêts brésiliennes par les lianes de tout genre dont elles sont peuplées.

« A moins d'avoir parcouru les grands bois de l'intérieur ou de la côte orientale , il est impossible d'imaginer l'aspect sauvage et grandiose que donnent certaines lianes aux paysages. Variées à l'infini dans leur port , dans leur feuillage , dans la manière dont elles vont jeter capricieusement leurs bras gigantesques au milieu des arbres séculaires , que leur étreinte fait quelquefois mourir ; interrompues souvent dans leur croissance par des rochers qu'elles recouvrent de fleurs , pour aller se joindre au sommet des plus grands arbres avant de redescendre en longs filaments , partout elles offrent l'aspect le plus bizarre et presque toujours une végétation pleine d'élégance. Ici c'est une multitude de cordages , pendants , entremêlés , semblables aux manœuvres embarrasées d'un vaisseau ; là , ce sont des jets verdoyants , balançant leurs guirlandes fleuries et servant de retraite aux oiseaux , qui souvent se plaisent à y placer leur nid , abandonné presque toujours

alors aux brises de la forêt ; plus loin , vous voyez comme un reptile à la peau bronzée , qui grimpe en tournoyant le long d'un sicupira immense ou d'un vinhatico , pour se cacher dans la sombre voûte que forment les branches en se courbant ; partout c'est un luxe de rameaux entremêlés de fleurs détachées en guirlandes , qui atteste la force de la végétation et qui fait le luxe des forêts.

Quelquefois quand ces filaments gigantesques croissent aux bords d'un petit fleuve , et qu'un vinhatico robuste leur sert de soutien , l'industrie du colon tresse ses grands rameaux flexibles ; elle leur fait décrire une courbe immense au-dessus du fleuve , et bientôt le chasseur s'y balance d'un pied assuré. Un pont de lianes , dans ces contrées désertes , est un bienfait inattendu , qu'on doit quelquefois à une famille isolée ou à une tribu sauvage , et que bénit toujours le voyageur. »

Enfin le voyageur anglais Koster résume ainsi qu'il suit les différents aspects du sol et de la nature végétale , non plus dans les forêts , mais dans les plaines , tels qu'il a pu les observer dans les contrées du Brésil qu'il a visitées.

« La région que j'avais traversée depuis Natal , à quelque degré de civilisation ou de population qu'elle paraisse , ne pourra jamais être rendue fertile ; cependant elle peut être considérablement

améliorée, si l'on y creuse des puits, si l'on y établit des réservoirs pour recevoir l'eau des pluies, et surtout si l'on y plante des arbres : on y en trouve de plusieurs espèces, mais très-clair-semés ; quelques-uns donnent des fruits , qui semblent d'autant meilleurs qu'on les rencontre au milieu de sables arides. Les plaines sont des *taboleiros* ; il y en a aussi une autre espèce sur laquelle croissent des broussailles épaisses qui ne s'élèvent jamais à la hauteur d'un homme à cheval. Les *Campinas* , troisième sorte de plaine , dont le sol est meilleur , produisent de bonne herbe : on n'y voit point d'arbres ; le terroir, pierreux en quelques endroits, s'élève et s'abaisse de manière à produire des inégalités ; elles interrompent l'aspect uniforme de ces plaines , qui se présentent comme une mer sans bornes à l'œil du voyageur , et sur lesquelles , après avoir marché pendant plusieurs heures , il lui semble qu'il n'a pas changé de place. »

Après avoir considéré la nature morte , purement matérielle du Brésil , voyons la nature animée , les nations qui habitent l'intérieur de cette vaste région. Ici encore nous pourrions nous en référer aux traits généraux reproduits précédemment sur la barbarie indigène dans les solitudes de l'Amérique du Nord. Il y a peu de dissemblance en toute barbarie primitive ; la variété des

siècles et des régions y entre pour assez peu de chose. Cependant je vais extraire de l'Abrégé des voyages de Laharpe quelques détails sur les mœurs des sauvages du Brésil, sans m'arrêter à distinguer les traits spéciaux des diverses peuplades, telles que les Puris, les Caropos, les Patachos, les Camacans et autres nations dont les noms vous fatigueraient assez vainement, et qu'il me serait d'ailleurs difficile de retenir pour vous les dire exactement.

MOEURS DES BRÉSILIENS INDIGÈNES.

« La religion a peu de part aux idées des Brésiliens ; ils ne connaissent aucune sorte de divinité ; ils n'adorent rien , et leur langue n'a pas même de mot qui exprime le nom de Dieu. Dans leurs fables on ne trouve rien qui ait le moindre rapport à leur origine ou à la création du monde. Il ne leur tombe point dans l'esprit que cette vie puisse être suivie d'une autre , et par conséquent ils n'ont pas plus de noms pour exprimer le ciel et l'enfer ; mais ils ne laissent pas de croire qu'il reste quelque chose d'eux après leur mort , puisqu'on les entend dire que plusieurs d'entre eux ont été changés en démons , et s'amuse à danser continuellement dans des campagnes agréables et plantées de toutes sortes d'arbres. Ils ont des

devins, mais ils ne s'adressent guère à eux que pour obtenir la santé dans leurs maladies.

Ce n'est que depuis l'établissement des Portugais que ces peuplades ont commencé à se ceindre uniquement le milieu du corps, et, dans leurs fêtes, à porter, de la ceinture en bas, une toile bleue ou rayée à laquelle ils pendent de petits os ou des sonnettes, lorsqu'ils peuvent s'en procurer par des échanges. Les chefs endossent même alors une espèce de manteau; mais on s'aperçoit que cette parure les gêne, et que leur plus grande satisfaction est d'être nus.

La chair humaine est celle qui a le plus d'attrait pour eux. Ils engraisserent leurs prisonniers pour en rendre la chair de meilleur goût. On rend à ces malheureux toutes sortes de services jusqu'au moment où ils doivent être massacrés et mangés. Dans l'intervalle, le captif passe son temps à la chasse et à la pêche. Le jour de sa mort n'est jamais déterminé; il dépend de son embonpoint. Lorsque ce jour est venu, tous les Américains de l'aldée ou village sont invités à la fête. Ils passent d'abord quelques heures à boire et à danser (1). Non-seulement le prisonnier est au nombre des convives, mais, quoiqu'il n'ignore

(1) Il paraît que la danse joue un grand rôle dans l'existence de ces sauvages américains; les variétés de cet exercice défrayent un grand nombre d'estampes dans les voyages descriptifs.

pas que sa mort approche , il affecte de se distinguer par sa gaîté. Après la danse , deux hommes robustes se saisissent de lui , sans qu'il fasse de résistance , ou qu'il laisse voir la moindre frayeur. Ils le lient d'une grosse corde au milieu du corps , lui laissant les mains libres , et , dans cet état , ils le conduisent comme en triomphe dans les aldées voisines. Loin de paraître abattu, il regarde avec fierté ceux qui se présentent sur son passage ; il leur raconte hardiment ses exploits , surtout la manière dont il a souvent lié les ennemis de sa nation , et dont il les a rôtis et mangés , et leur prédit qu'un jour ils seront mangés comme lui. Lorsqu'il a servi quelque temps de spectacle , les deux gardes s'éloignent l'un à droite , l'autre à gauche : on apporte alors à ses pieds un tas de pierres , et les gardes , se couvrant de leurs boucliers , lui déclarent qu'avant sa mort on lui laisse le pouvoir de la venger. Alors , entrant en fureur , il prend des pierres et les jette contre ceux qui l'entourent , dont il blesse un assez grand nombre.

Puis , quand il a jeté toutes ces pierres , celui dont il doit recevoir la mort , et qui ne s'est pas montré pendant toute cette scène , s'avance le tacape à la main , et paré de ses plus belles plumes. Il tient quelques discours au captif , et ce court entretien renferme l'accusation et la sentence. Il

lui demande s'il n'est pas vrai qu'il a tué et mangé plusieurs de ses compagnons. L'autre se fait gloire d'un prompt aveu, et défie même son bourreau par une formule énergique dans la langue du pays : « Rends-moi la liberté, lui » dit-il, je te mangerai, toi et les tiens. — Eh » bien ! réplique le bourreau, nous te préviendrons ; je vais t'assommer, et tu seras mangé » aujourd'hui même. » Le coup suit aussitôt la menace. La femme que l'on avait donnée pour compagne à ce mort se hâte d'accourir, et se jette sur son corps pour y pleurer un moment. C'est une grimace qui ne l'empêche point de manger sa part du malheureux qu'elle a pris soin d'engraisser. S'il arrive que les captifs aient eu quelques enfants de ces femmes, ces déplorables fruits sont dévorés, soit en naissant, soit après qu'ils ont acquis un peu plus de force.

Quand des femmes ont apporté l'eau chaude dont elles ont lavé le corps, d'autres viennent, le coupent en morceaux avec une extrême promptitude, et frottent les enfants de son sang pour les accoutumer à la cruauté. Il ne reste plus qu'à rôtir les pièces du corps et les entrailles, qui sont nettoyées avec soin ; c'est l'office des vieilles femmes, comme celui des vieillards, en mangeant ce détestable mets, est d'exhorter les jeunes gens à devenir bons guerriers, pour l'honneur de

leur nation et pour se procurer souvent le même festin (1).

Quant à leurs propres morts, ils les enterrent debout dans une fosse ronde, les bras et les jambes pliés dans leurs jointures naturelles, et liés avec le corps. Si c'est un chef de famille, on enterre avec lui ses plumes, ses colliers, ses armes; lorsque les habitations changent de lieu, chaque famille place sur les fosses de ses morts les plus respectés quelques pierres couvertes d'une grande herbe qui se conserve longtemps sèche. Les sauvages n'abordent jamais ces monceaux sans pousser des cris. »

Ce tableau, tracé par des voyageurs déjà anciens, est confirmé par les récits les plus récents. Partout on voit que ces peuplades de l'intérieur de l'Amérique en sont aux premiers éléments de la barbarie. Il paraîtrait que l'anthropophagie, grâce à l'influence croissante des Européens, est moins fréquente chez ces peuples qu'au temps des premiers explorateurs. Mais enfin ce sont toujours les mêmes hommes, toujours ces races

(1) Tout cela est bien horrible; cependant le même Léry, fort ancien voyageur à qui appartiennent la plupart de ces détails, reconnaît des vertus sociales et hospitalières chez ces peuples sauvages; il était, disait-il, plus en sûreté parmi eux qu'en France dans le temps des guerres religieuses où il vivait. Singulière contradiction de notre nature qui place les mêmes crimes et les mêmes vertus parmi tous les rameaux de la famille humaine !..

cuivrées, tatouées sur tout le corps, ayant la tête rasée, à l'exception d'une couronne ronde au sommet, et horriblement défigurés par la plaque de bois enfoncée dans leur lèvre inférieure. Quant au moral, s'ils mangent moins souvent leurs ennemis, il ne paraît pas, malgré l'assertion du vieux Léry, qu'ils aient gagné sous le rapport de l'esprit de famille ou des vertus domestiques, si l'on ajoute foi à ce récit du prince de Neuwied, un de leurs derniers visiteurs.

« Une insensibilité farouche est, d'après tout ce que j'ai vu, le trait distinctif du caractère de ces sauvages. C'est un résultat de leur manière de vivre, semblable à celle qui rend les lions et les tigres sanguinaires. L'esprit de vengeance, un certain degré de jalousie, un penchant irrésistible pour la liberté, et une vie errante et indépendante, sont les traits caractéristiques de tous ces peuples. Les hommes ont ordinairement plusieurs femmes, c'est-à-dire autant qu'ils en peuvent nourrir. En général, ils ne les maltraitent pas, quoiqu'ils les regardent comme leur propriété; elles doivent être soumises à leurs moindres volontés; quand on est en marche, elles sont chargées comme des bêtes de somme, tandis que l'homme ne porte que ses armes.

Nous achetâmes à un Poury son jeune fils, pour une chemise, deux couteaux, un mouchoir,

des colliers de verroterie et de petits miroirs. L'indifférence avec laquelle le jeune homme apprit ce marché dont il avait été l'objet , ne peut se concevoir ; il ne changea nullement de visage , ne dit adieu à personne , et monta gaîment en croupe sur le cheval de son nouveau maître. Cette indifférence , qui nous semble si étrange , se retrouve chez toutes les peuplades de l'Amérique méridionale. Le grand objet de leur sollicitude est de satisfaire les besoins de leur estomac , qui sont toujours pressants ; aussi mangent-ils avec une promptitude extrême , d'un air vorace , et les yeux constamment fixés sur leur repas. En revanche , ils peuvent supporter la faim très-longtemps. »

Enfin , et pour terminer par une observation générale tout ce qui précède sur la brutalité de ces peuples , il me semble que ce tableau est bien propre à vous inspirer une juste sympathie pour la vie civilisée , et pour vous détourner des vaines apothéoses qui ont été faites par des philosophes du siècle dernier , exaltant la nature sauvage au préjudice de la civilisation. Sans doute , l'opinion du comte de Maistre est plus sensée , plus juste , plus évidente , en même temps qu'elle est plus conforme aux traditions sacrées sur le berceau du genre humain. L'état sauvage , établit ce savant dans les pages éloquentes de ses *Soirées de*

St-Pétersbourg que nous voudrions pouvoir citer, bien loin d'être l'état primordial de la nature humaine, en est au contraire la dégradation la plus extrême; or cette dégradation, naturelle à l'homme abandonné à lui-même, a rendu nécessaire l'intervention du médiateur, sans lequel l'homme ne serait jamais parvenu à la pleine possession des vérités éternelles sur qui repose toute vraie et durable civilisation.

Il y a cependant un trait dans lequel les nations civilisées de l'Amérique se rapprochent de la barbarie que vous venez de voir; je veux parler de l'esclavage, horrible droit, si opposé au christianisme, et par lequel des nations chrétiennes, qui maintenant se disent libres, exploitent les sueurs et le sang des hommes que Dieu leur a donnés pour être leurs frères sur cette terre, et non pour être un vil bétail n'ayant de prix que celui qu'on attribue aux bêtes de somme qui encombrant les marchés.

CHAPITRE III.

ÉTATS HISPANO-AMÉRICAINS : RIO DE LA PLATA, CHILI , PÉROU , COLOMBIE.

Nous allons maintenant visiter les vastes pays qui furent si longtemps la riche possession des Espagnols, premiers conquérants du Nouveau-Monde, et qui, dans notre siècle, imitant les Américains du nord, se sont soustraits à la domination de la métropole, pour se transformer en républiques indépendantes, bien agitées, et dont le sort est loin d'être fixé, grâce aux révolutions sans nombre qui n'ont cessé de les déchirer.

Le titre de ce chapitre indique les grandes divisions des colonies espagnoles, aujourd'hui libres; joignez-y le Mexique, qui formera un chapitre à part. Je vais donc les passer en revue tour à tour, en suivant l'ordre géographique, de l'est à l'ouest, et en quittant le Brésil.

1^o RIO DE LA PLATA. Ce vaste pays, ainsi nommé à cause de la principale rivière qui l'arrose, est borné à l'est et au nord par le Brésil; à l'ouest, par le Pérou et le Chili; au midi, par la terre Magellanique. Son territoire formait, avant l'insurrection, la plus grande partie de la vice-royauté de Buénos-Ayres, érigée vers la fin du dernier siècle, et qui elle-même était un démembrement de celle du Pérou. Autrefois on y comptait sept provinces; mais ces divisions ont bien changé dans des contrées si souvent remuées par les révolutions. Maintenant la confédération de la Plata, autrement nommée la république Argentine, paraît former quatorze états ou provinces, qui tous ont pour chef-lieu une ville du même nom. Les voici exactement: Buénos-Ayres, Baxada-d'Entrerios, Corrientes, Santa-Fé, Cordova, Santiago-del-Estero, Tucuman, Salta, Jujuy, Catamarca, Rioja, San-Juan, San-Luis, Mendoza. Nous ne comprenons pas ici Montévidéo, port situé à l'embouchure de la Plata, et capitale d'un pays indépendant sous le nom de république de l'Uruguay; nous n'y joignons pas non plus l'Assomption, capitale du Paraguay, pays tout-à-fait central, au nord de la confédération de la Plata, dont il fait partie géographiquement, mais dont il est séparé par l'isolement et le despotisme de sa constitution.

Le Paraguay donnait autrefois son nom indifféremment à toute la contrée. Remarquez que la plupart de ces états rappellent autant de grandes rivières, de qui ils empruntent leur fertilité et leurs noms.

Je ne m'arrêterai point à décrire les villes de cette contrée; il y en a de très-belles, particulièrement Buénos-Ayres, qui renferme environ 80,000 hab. parmi lesquels on compte 4,000 Français et autant d'Anglais. Cette ville est assez bien bâtie; elle a des rues belles et régulières avec des trottoirs, de belles maisons quoique presque toutes à un seul étage, de vastes bâtiments publics et religieux. Le climat y est sain et justifie le nom qu'elle a reçu. Du reste Buénos-Ayres est une ville d'Europe; décrire tous les établissements qu'elle renferme, ainsi que la plupart des autres cités européennes du Nouveau-Monde, aurait peu d'intérêt pour l'objet que nous nous sommes proposé; nous cherchons surtout l'Amérique sur le sol américain.

La première découverte des régions arrosées par la Plata, fut faite en 1516 par don Juan de Solis, qui remonta le fleuve de la Plata, et fut, dit-on, dévoré avec ses compagnons par les sauvages. Dix ans après, Sébastien Cabot y entra de nouveau, remonta le même fleuve, bâtit quelques forts, et y laissa des garnisons. Les Espagnols

s'assujétirent peu à peu la plus grande partie de cette immense région, dans laquelle de nombreuses peuplades sont errantes comme au Brésil, et reculent devant la civilisation de l'Europe. C'est en 1810 que la province de Buénos-Ayres, et, par suite, toutes celles de la vice-royauté de la Plata, proclamèrent leur indépendance. Tous les états se constituèrent sous le titre de république Argentine; et, sous le commandement de son habile et vertueux président Ribadavia, cette république marchait à une prospérité croissante, quand les rivalités et les intrigues se mirent à désoler ce beau pays, par la guerre civile et par l'anarchie.

La séparation ou les schismes les plus remarquables qui se soient opérés dans les états de la Plata, ont eu lieu dans le Paraguay proprement dit, où l'on vit le génie du docteur Francia parvenir à fonder un état absolu et despotique, sous la dénomination nullement équivoque de dictatort. Profitant des circonstances favorables que présentaient les événements, il s'empara de l'autorité suprême. Le succès le plus entier couronna ses projets, et cet homme extraordinaire, âgé maintenant de plus de quatre-vingts ans, se trouve depuis plusieurs années investi de l'autorité la plus absolue, qu'il exerce sous le titre de dictateur. Depuis quelques années l'entrée de cet état

est fermée à tous les étrangers sans exception , sous peine d'être retenus prisonniers.

L'événement qui a signalé en Europe avec le plus d'éclat la tyrannie du dictateur du Paraguay , a été l'emprisonnement du célèbre compagnon de voyage de M. de Humboldt. Attiré sur les frontières de ce pays pour explorer des ruines assez bien conservées, M. Bompland avait conçu le projet d'y former un grand établissement agricole, qui servît de point de réunion aux Guaranis dispersés, et surtout à quelques centaines de ces malheureux qui vivaient cachés dans les forêts voisines, en s'occupant de l'exploitation de la yerba-maté ou herbe du Paraguay. Les travaux étaient déjà assez avancés, et de nombreuses semailles promettaient déjà une abondante récolte, lorsqu'une troupe de soldats du dictateur Francia franchit tout-à-coup le Paruna, cerne l'établissement naissant, massacre une partie des compagnons de ce savant voyageur, s'empare de sa personne, et, l'emmenant sur l'autre rive, laisse entre le reste du monde et lui une barrière que le despote du Paraguay a su rendre inviolable pendant longtemps, et qui n'a été ouverte qu'après de longues années de captivité.

L'habile dictateur qui a su ainsi exploiter à son profit le mouvement d'indépendance qui s'é-

tait manifesté dans les contrées méridionales de l'Amérique, avait trouvé, ainsi que son rival Artigas, un grand appui dans les bandes innombrables de bergers et de vagabonds qui couvrent les plaines immenses des provinces de Buénos-Ayres et du Paraguay. Ce sont des races d'Espagnols, espèces de Tartares américains, toujours à cheval, armés du lasso et du fusil, livrés à tous les vices et à tous les crimes par suite de l'oisiveté dans laquelle ils vivent, et qui diffèrent peu, pour leur degré de culture, des sauvages indigènes qui s'étendent au sud de Valdivia et de Buénos-Ayres. Le nombre de ces bergers est très-considérable, occupés qu'ils sont à garder douze millions de vaches, trois millions de chevaux, et des brebis à l'avenant. On jugera de la grandeur des propriétés en pensant qu'un pâturage qui n'a que quatre ou cinq lieues carrées est regardé comme de peu d'étendue. Les habitations des bergers sont établies dans l'intérieur de ces possessions. Cette race de bergers et de vagabonds s'appelle les Gauchos, et couvrent l'immense désert ou steppe appelé les Pampas, qui s'étend depuis Rio de la Plata jusqu'aux Andes, entre Buénos-Ayres et Mendoza, sur une surface de près de 400 lieues; c'est un désert abondant en herbages, en chardons, en marais, dans lequel pourtant il y a des routes de tracées, avec des

relais de poste et quelques villages (1). Or, pour en revenir aux mouvements politiques de l'Amérique du sud, il est aisé de voir que ces masses redoutables ont dû être aisément mises en activité par les intrigants qui ont exploité la révolution de cette partie de la république ; ils ont dû être un des secrets de la force du dictateur du Paraguay.

Et pour revenir encore sur cet homme singulier et sur son étrange gouvernement, je trouve de curieux détails dans le travail de M. Famin sur le Paraguay. « Après le dictateur, son barbier est le personnage le plus important du pays. C'est à lui que s'adresse d'abord la tourbe des solliciteurs ; c'est lui qu'elle adule, qu'elle comble de prévenances et de cadeaux ; car ce favori a dans ses mains la vie et la mort de plusieurs milliers d'hommes. Francia n'a rien de caché pour son barbier ; il le consulte sur les mesures les plus importantes, et quelquefois même, quand la circonstance l'exige, il fait appeler sa servante ; alors ce redoutable trio juge en dernier ressort des affaires d'état, déclare la guerre ou accorde la paix, fait grâce aux criminels, ou les envoie à la mort.

(1) Les Gauchos sont en guerre continue et acharnée avec les races d'Indiens nus et idolâtres qui habitent aussi l'intérieur de la Pampa.

Il ne manque à cet homme que la superstition pour en faire le Louis XI de l'Amérique. Simple , probe , économe dans son intérieur ; astucieux , cruel , soupçonneux au dehors ; fier et implacable à l'égard des riches et des grands ; doux et familier avec son domestique et son barbier ; habile administrateur , homme d'état inflexible , ami de son pays , tyran de ses sujets , il sacrifie le présent pour assurer l'avenir. Uniquement occupé du bien public , la pitié n'a jamais pesé dans la balance de sa politique. Quand il mourra , la malediction de ses contemporains ne fera que glisser sur le marbre de sa tombe ; à la postérité seule il appartient de le juger. » Et maintenant , ô peuples , et vous aussi , habitants des colonies , faites donc des révolutions pour l'indépendance et pour la liberté , afin d'être récoltés , comme une moisson mûre , par le sabre d'un empereur Napoléon ou d'un dictateur Francia.

Et cependant , malgré toutes ces réflexions , si bien fondées qu'elles puissent être , malgré la juste indignation qu'excite le despotisme , il est à croire que depuis la tyrannie de Francia , et peut-être grâce à elle , le Paraguay a été plus heureux , du moins plus calme , que la république Argentine , laquelle n'a cessé d'être déchirée par les plus sanglantes guerres civiles. Deux grands partis politiques divisent ces républicains de la Plata.

Les volontaires , sous l'influence du général don Juan de Lavalle , veulent le maintien de la république , avec Buénos-Ayres pour capitale ; les fédéralistes , dirigés d'abord par le général Dorrego , et , après la mort de celui-ci , par Lopez et Quiroga , veulent l'indépendance de chaque province sous un régime de fédéralisation. Quel sera le résultat définitif de ces discussions malheureuses ? C'est une question qui n'est pas encore décidée au moment où nous sommes. Il est bien à craindre que tout cela n'aboutisse à quelque violent despotisme qui vienne asservir à son joug des peuples pour qui le régime de la liberté n'est qu'une atmosphère toujours pleine d'orages , et une source renaissante d'ambitions sans frein , de guerres civiles et de cruautés.

Nous ne pouvons pas quitter les états de la Plata , et le Paraguay en particulier , sans rappeler le souvenir des fameuses missions ou réductions , établies dans cette contrée sauvage par les jésuites , vers le commencement du xvii^e siècle. Tout le monde a entendu parler de ces admirables établissements dans lesquels de simples religieux avaient converti à la religion et amené à la société un grand nombre de peuples barbares , et réalisé en quelque sorte le rêve de la république de Platon , dans les solitudes du Nouveau-Monde.

DÉTAILS SUR LES MISSIONS DU PARAGUAY.

Le territoire des Missions s'étend , ou plutôt s'étendait sur les deux rives du Parana ; c'était un pays primitivement peuplé par les Guaranis , race un peu moins barbare que les autres , cultivant la terre , attachée au sol , et qui opposèrent cependant une vive résistance aux conquérants espagnols. Les pères jésuites parvinrent à les réunir , à les policer , à introduire parmi eux une espèce de république gouvernée par des magistrats et des officiers choisis parmi les plus capables de ces Indiens.

Les Missions eurent à lutter contre diverses causes de destruction : la persécution des gouverneurs espagnols de la province , les attaques sans cesse renouvelées des Indiens restés sauvages , et surtout contre les attaques des métis issus des Européens et des femmes indiennes , lesquels enlevaient les néophytes dans les missions , au point qu'ils ont réduit en esclavage deux millions d'Indiens du Paraguay de tout âge et de tout sexe. Il paraît qu'en 1702 , époque qui peut être prise pour terme moyen , les réductions se composaient de vingt-neuf bourgades , tant sur l'Uruguay que sur le Parana. A l'époque de l'expulsion des jésuites , il y avait près de 150,000 néophytes , rien

que dans les missions d'Entre-Rios, sans compter d'autres établissements disséminés sur les bords du Paraguay, et dans les vastes plaines du Rio de la Plata.

Lorsqu'en 1750, l'Espagne et le Portugal conclurent un traité pour les limites de leurs provinces respectives en Amérique, il fut stipulé, entre autres clauses, que les missionnaires sortiraient de leurs habitations et villages cédés par l'Espagne sur le bord oriental de l'Uruguay, emportant leurs meubles et leurs effets, et emmenant avec eux les Indiens pour les établir dans d'autres terres; de sorte que les habitations devaient être remises à la couronne de Portugal avec toutes leurs maisons, églises et édifices, ainsi que la propriété des terrains. Les pères ne se bornèrent pas à de courageuses remontrances pour protéger les intérêts de leurs néophytes, ils firent la guerre aux Espagnols et aux Portugais. Un des chefs des Guaranis, le jésuite Joseph, déploya une telle valeur qu'on le surnomma le père Tonnerre. Enfin la paix fut faite; Charles II annula l'acte de cession consenti par son père Ferdinand, et les jésuites demeurèrent possesseurs du pays des Missions jusqu'à la révolution définitive qui, en 1767, ayant détruit dans toute l'Europe le grand institut des jésuites, prononça l'expulsion de ces religieux des trois provinces du

Paraguay, du Rio de la Plata et du Tucuman, ainsi que la confiscation de leurs propriétés.

Il faut ajouter que depuis l'expulsion de ces pères, et d'après le témoignage même de leurs ennemis, la plupart des réductions se sont successivement détruites, soit par la guerre, soit par la désertion, soit par les mauvais traitements auxquels les Indiens ont été exposés de la part des administrateurs espagnols. Nous terminerons en donnant une idée de l'administration des jésuites dans les missions du Paraguay.

Chaque peuplade était gouvernée par deux pères. L'un, appelé curé, avait l'administration du temporel : c'était un personnage très-important, qui ne se laissait apercevoir des Indiens que revêtu de ses habits sacerdotaux, et au milieu des imposantes cérémonies de la religion ; quand il paraissait, une troupe de musiciens faisait entendre des airs graves et touchants, l'encens fumait devant lui, les cloches s'ébranlaient, et tous les assistants s'inclinaient avec respect. Le second dignitaire était le vicaire, ou compagnon du curé, auquel son autorité était subordonnée. Ils évitaient avec le plus grand soin le contact des étrangers dans leur réduction ; nul ne pouvait y séjourner plus de trois jours : c'est le seul point de leur politique qui paraît leur avoir survécu dans les conseils de leur héritier, le dictateur

du Paraguay. Les magistrats indiens n'avaient qu'une autorité empruntée. Les habitants de tout âge et de tout sexe étaient obligés de travailler pour la communauté de la peuplade ; aucun ne pouvait s'occuper pour son propre compte. Le curé faisait emmagasiner le produit du travail, et se chargeait de nourrir et d'habiller tout le monde : tous les Indiens étaient égaux et ne pouvaient posséder héréditairement une propriété. C'est une chose vraiment remarquable que beaucoup des utopies rêvées ou produites de nos jours par les saint-simoniens et les phalanstériens , avaient été réalisées dans les solitudes du Paraguay par les établissements des jésuites. Cette observation se trouverait confirmée par beaucoup de détails que nous ne pouvons vous rapporter , sur la manière dont s'opérait la direction des travaux et la conduite des communautés de néophytes, sous la paternelle royauté des religieux de la compagnie de Jésus.

M. d'Orbigny, dans son intéressant Voyage pittoresque, rapporte des traditions encore vivantes, qu'il a recueillies sur les lieux mêmes, et qui ont laissé en lui une impression tout-à-fait favorable à l'œuvre des jésuites dans les missions du Paraguay ; mais surtout vous n'oublierez pas de relire les beaux détails que M. de Châteaubriand a puisés généralement dans l'histoire

du Paraguay par Charlevoix , et qu'il a revêtus de son éloquence au quatrième livre du *Génie du Christianisme*. Quel admirable tableau ce grand écrivain a tracé des pieux artifices que les missionnaires ne dédaignaient pas d'employer pour conquérir des populations à la vérité !

« Arrivés à Buénos-Ayres, les missionnaires remontèrent Rio de la Plata, et, entrant dans le Paraguay, se dispersèrent dans les bois... Quand les jésuites se furent attaché quelques Indiens, ils eurent recours à un autre moyen pour gagner des âmes. Ils avaient remarqué que les sauvages de ces bords étaient fort sensibles à la musique ; on dit même que les eaux du Paraguay rendent la voix plus belle. Les missionnaires s'embarquèrent donc sur des pirogues avec les nouveaux catéchumènes ; ils remontèrent les fleuves en chantant des cantiques. Les néophytes répétaient les airs comme des oiseaux privés chantent pour attirer dans les rets de l'oiseleur les oiseaux sauvages. Les Indiens ne manquèrent pas de se venir prendre au doux piège. Ils descendaient de leurs montagnes, et accouraient au bord des fleuves pour mieux écouter ces accents ; plusieurs d'entre eux se jetaient dans les ondes, et suivaient à la nage la nacelle enchantée. L'arc et la flèche échappaient à la main du sauvage ; l'avant-goût des vertus sociales, et les premières

douceurs de l'humanité entraient dans son âme confuse ; il voyait sa femme et ses enfants pleurer d'une joie inconnue ; bientôt , subjugué par un attrait irrésistible , il tombait au pied de la croix , et mêlait des torrents de larmes aux eaux régénératrices qui coulaient sur sa tête. »

2° LE CHILI est cette longue côte qui regarde le grand Océan , et s'étend depuis l'archipel de Chiloe , au nord de la Patagonie , jusqu'au haut Pérou , sous la ligne tropicale. Il n'a qu'une largeur de 50 lieues sur 440 de longueur ; il est adossé tout le long des provinces unies de Rio de la Plata et du Paraguay , et il en serait partie naturelle , de sorte que tous ces états joindraient les deux mers , s'il n'existait là l'infranchissable barrière des Cordilières ou Andes ; cette immense chaîne de montagnes , prenant ses racines à l'extrémité sud du continent , monte en ligne presque directe , et en suivant la configuration américaine , jusque vers les extrémités de la Colombie , non loin du golfe de Panama.

C'est le pays , dit-on , le plus agréable et le plus sain de l'Amérique ; il se fait remarquer par l'absence des reptiles , si dangereux dans les autres contrées australes. Le pays est parfaitement coupé de rivières , et possède des mines précieuses en pierres et en métaux ; mais il a bien aussi son inconvénient , qui consiste particuliè-

rement dans les volcans dont il est couvert, et qui le rendent très-sujet aux tremblements de terre. La seule ville de Santiago a été renversée quatre fois depuis quatorze ans. Les simples secousses se renouvellent à peu près tous les mois, quelquefois plusieurs jours de suite, et même plusieurs fois par jour. Ces commotions sont le plus souvent accompagnées d'un roulement souterrain, qui ajoute encore à l'effroi que cause ce phénomène. Dans les montagnes, les secousses font crouler des masses de rochers qui quelquefois n'ont pas moins d'une lieue de large.

On se souvient encore dans la contrée de l'éruption du Pitéroa, le 3 décembre 1790. Ce volcan se formait un nouveau cratère; une montagne voisine se sépara en deux parts avec une épouvantable détonation. Les laves et les cendres remplirent les vallées. Une portion de montagne tomba dans le lit d'une rivière considérable dont le cours fut interrompu durant plusieurs jours. Les eaux s'amoncelèrent et s'ouvrirent enfin une autre issue, par laquelle elles se répandirent dans la campagne comme un déluge; il se forma d'une partie de ces eaux un lac qui existe encore.

Le volcan de Villarica, voisin du lac du même nom, est dans le pays des Arauques; on l'aperçoit à une distance de cinquante lieues; il est constamment en éruption, ce qui n'empêche pas

que ses sommets ne soient cachés sous la neige , et que la campagne qui entoure le pied de la montagne ne soit presque toute couverte de très-beaux arbres.

Du reste le Chili est un magnifique pays pour les productions végétales qu'il renferme. « Les Andes chiliennes , dit Malte-Brun , nourrissent des forêts immenses , des arbres d'une grandeur démesurée. Un missionnaire fit , avec le bois d'un seul arbre , une église de plus de soixante pieds ; il lui fournit les poutres , la charpente , les lattes , tout le bois nécessaire pour les portes et les fenêtres , les autels , et pour deux confessionnaux. Deux arbres semblables au myrte parviennent ici à une hauteur de quarante pieds. Les oliviers ont jusqu'à trois pieds de diamètre. Les herbes cachent le bétail dans les prairies. On voit des pommes de la grosseur de la tête , et des pêches qui pèsent seize onces. »

Les principales villes du Chili sont généralement des ports , tels que San-Carlos , Valdivia , la Conception , Quillota , Santiago , capitale du Chili ; c'est une ville très-belle par sa construction , par ses établissements publics , par sa position délicieuse dans une plaine vaste et élevée , auprès des Cordilières. La ville est divisée en places carrées au nombre de cent cinquante , y compris les faubourgs ; les carrés sont marqués par les rues ,

mais plusieurs ne sont pas encore achevés faute de maisons nécessaires. Au centre existe une vaste place également carrée, bordée des principaux édifices et d'une belle fontaine. Elle possède environ 60,000 âmes. Une belle route conduit à Valparaiso, qui est un mouillage presque toujours encombré de navires européens; c'est aussi une charmante ville d'environ 20,000 habitants, parmi lesquels on compte plus de 3,000 étrangers, et que l'on pourrait appeler la petite Europe de l'Amérique du Sud. Le renouvellement si fréquent des tremblements de terre a déterminé un mode particulier pour la construction des villes chiliennes. Les maisons, construites en bois ou en briques cuites au soleil, n'ont qu'un rez-de-chaussée; les rues sont larges, bien alignées, et fréquemment interrompues par des places publiques, pour servir de lieu de refuge dans le moment où le fléau semble être le plus menaçant.

M. Schmidt-Mayer, qui voyageait au Chili en 1820, décrit un tableau assez piquant du caractère des Chiliens, en particulier des habitants de la campagne.

MOEURS DU PEUPLE ET DE LA BELLE SOCIÉTÉ DANS L'AMÉRIQUE
DU SUD.

« J'ai vécu longtemps dans l'intérieur du Chili, jamais je n'ai vu un Chilien de la campagne se

mettre en colère contre un autre, ni même contre un animal. Souvent les enfants et les chiens encombraient en grand nombre le foyer sur lequel se préparait le repas ; les enfants essayaient de dérober quelque chose , on leur disait de s'écarter , ou bien d'aller chercher un objet quelconque , ou de rendre un service ; l'ordre était fréquemment répété jusqu'à cinq et six fois , mais le père ni la mère ne montraient pas le moindre signe d'impatience. On ne frappe jamais les enfants , on leur parle toujours avec douceur. En revanche , je n'ai vu personne faire la moindre caresse à un enfant , ni à un animal domestique. Les Chiliens paraissent avoir de l'affection les uns pour les autres, elle est toute passive. Ils prennent tout en douceur , rient de tout , et ne savent ce que c'est que de se fâcher pour quoi que ce soit. Mais je crois que sous cette décence de manières et de langage existe un véritable manque de sensibilité et de compassion. »

Voilà pour ce qui regarde le peuple ; mais les mœurs de la haute société dans l'Amérique du Sud , surtout à Buénos-Ayres , que nous venons de quitter , sont très-élégantes , très-animées , et rappellent parfaitement celles de notre pays. Vous pouvez vous rappeler un tableau de la gravité des mœurs américaines dans les états du Nord , tracé par l'auteur du Voyage pittoresque ;

vous trouverez un contraste assez piquant dans le tableau de la vivacité méridionale , que j'emprunte au même auteur. Comme nous avons vu précédemment l'intérieur d'un salon à Philadelphie , il s'agit maintenant d'une salle de danse à Buénos-Ayres.

« La conversation dans les salons de Buénos-Ayres est toujours très-vive et très-animée , grâce à la gaiété naturelle des dames de la cité , à l'excessive mobilité de leur imagination , et à la tournure de leur esprit , en général assez passablement romanesque. La musique instrumentale , c'est-à-dire le piano et la guitare , et le chant y varient aussi les plaisirs ; mais c'est le bal surtout qui en est le principal objet ; le bal , où viennent à l'envi se déployer les plus gracieuses danses de l'Europe. En entrant , vous saluez la maîtresse de la maison , et c'est la seule cérémonie à laquelle vous soyez astreint ; vous pouvez vous retirer sans aucune formalité. De sorte qu'il ne tient qu'à vous de visiter ainsi une douzaine de tertullias ou d'assemblées dans le cours d'une seule soirée ; usage , comme on voit , fort analogue à celui de Paris. Les manières et la conversation des dames , généralement bien , ayant un teint d'une parfaite blancheur , sont franches et gracieuses , fières et piquantes ; d'une taille élégante et noble , elles ne pardonnent pas aisément à un étranger sa gau-

cherie et son embarras à prendre un maté brûlant, ou à faire sa partie dans un grave menuet dont il brouille toutes les figures.

Les costumes sont tout français, pour l'un comme pour l'autre sexe, et toujours dans le dernier goût, à quelques mois près d'arrière sur leur point de départ; car il faut bien leur donner au moins le temps de la traversée. Maintenant pour les femmes plus de mantilles, plus d'antiques basquines andalouses. Corsage à la Marie-Stuart, robe en satin rose, garnie de fleurs, manches bouffantes, collier, et l'inséparable éventail, espèce de sceptre qui n'abandonne jamais une portena (dame de la ville) sous les armes. Un ornement tout spécial distinguera néanmoins toujours une portena de toutes les femmes du reste du monde, un ornement auquel elle tient, si j'ose le dire, autant et presque plus qu'à la vie: c'est un peigne immense, dessinant sur sa tête un grand éventail convexe, plus ou moins riche, plus ou moins orné, suivant son rang et sa fortune, mais qui la suit invariablement partout; cependant les accompagnements en diffèrent et varient, suivant les heures, les saisons et les circonstances. Les hommes ont des manières également élégantes, aisées, n'ayant rien d'efféminé, et libres de toute prétention. Ils sont bons cavaliers, et aiment à faire parade de leur adresse et de leur dextérité

à conduire un beau coursier andalous. Du reste , ils sont braves, libéraux, désintéressés (1). »

Ces observations sont assez légères , peu profondes, mais assez agréables; je les recueille pour délasser mes jeunes lecteurs des objets généralement plus sévères que je fais passer sous leurs yeux dans cette revue du continent américain. Du reste , il s'agit dans ce qui précède plutôt de la république de la Plata que de celle du Chili ; achevons ce que nous avons à dire sur cette dernière par quelques résultats historiques.

Le Chili , qui était avant l'arrivée des Espagnols un pays tributaire des Incas , reconnut la loi européenne , avec des circonstances très-con nues dans l'histoire des conquérants du Pérou. Dans notre siècle il a opéré sa révolution comme tous les autres peuples hispano-américains, mais d'abord avec moins de succès; contraint de céder à la force espagnole , il dut sa délivrance au généreux secours des républicains de Buénos-Ayres. C'est en 1817, qu'avec des efforts inouïs, et après avoir franchi les sommets glacés des Cordilières avec l'artillerie et les bagages , que le général buénos-ayrien San-Martin vint appeler les Chi-

(1) Ce tableau peut être aussi rapproché de celui qui a été produit plus haut de la journée d'un riche planteur à la Guyane; il faut bien , quand on traite de l'Amérique, exposer les mœurs de la civilisation à côté de celles de la barbarie.

liens à la liberté , s'empara de Santiago et chassa les Espagnols. Ce beau pays est donc demeuré libre , malgré les efforts renouvelés assez heureusement d'abord par les Espagnols et le vice-roi du Pérou.

Deux traits de vertu républicaine , rapportés par M. Dufey , signalèrent cette guerre civile. « Dans un moment critique , le trésor public manquait de fonds ; des souscriptions sont ouvertes , et chaque citoyen s'empresse de venir déposer son offrande patriotique. Le suprême directeur , pour conserver la mémoire de ce généreux dévouement , fit graver sur les deux colonnes qui , à l'est et à l'ouest , ornent l'entrée de la capitale , cette inscription :

« Aujourd'hui 5 mars 1818 , les habitants de
» Sant-Yago et du Chili se sont volontairement
» dépouillés de leurs bijoux , de leur vaisselle
» d'or et d'argent , pour en faire hommage à
» l'État , jurant qu'ils n'en achèteraient point
» d'autres tant que la patrie serait en danger. »

L'autre trait est plus antique , ce sont des soldats et non des citoyens qui font preuve d'un beau désintéressement. « San-Martin , pour encourager ses compagnons d'armes dans leurs pénibles travaux , leur avait promis les trésors qui se trouveraient dans les caisses publiques du Chili et à l'hôtel des monnaies de Santiago ; la

victoire avait couronné leurs efforts et leur valeur... Le temps était venu d'accomplir cette promesse faite au moment du danger. Santiago était au pouvoir de l'armée.

» Alors le général assemble ses soldats, et leur déclare que l'or et l'argent trouvés dans la place conquise leur seront distribués à l'instant même s'ils l'exigent ; mais il leur propose d'en faire le sacrifice à la cause de l'indépendance qu'ils ont si vaillamment défendue, aux besoins du pays, dont l'emploi de ces fonds peut consolider la liberté. Puis, se tournant vers le nord et désignant le Pérou :

« Voilà, dit-il, voilà, mes amis, la terre où » vous attend une récompense digne de vous ; » c'est là que j'aurai soin de votre fortune. » Toute l'armée, d'une voix unanime, applaudit à la proposition de son chef. Les millions que les Espagnols, dans leur retraite précipitée, avaient laissés à Santiago, furent envoyés en Angleterre et employés à la construction et à l'armement de la flotte chilienne. »

Cependant l'intimité entre les Chiliens et leurs libérateurs ne devait pas être de longue durée ; le gouvernement de Buénos-Ayres ayant fait mourir les frères Carréra idolâtrés des Chiliens, ceux-ci coururent aux armes. Le général San-Martin avait fait oublier ses services par son or-

gueil, par sa cruauté, notamment par l'assassinat du vaillant Manuel Rodriguez. Cependant cette division n'eut point de suite immédiate. Une nouvelle victoire du général buénos-ayrien contre les Espagnols suspendit les difficultés; et maintenant, après les troubles excités par les rivalités des chefs ambitieux O'Higgins et Freyre, à travers beaucoup d'autres agitations que nous ne pouvons redire ici, la république du Chili se souvient affranchie de ses dominateurs, mais non pas délivrée de ses propres passions, et de ces déchirements par lesquels les nouvelles républiques sont toujours si promptes à se créer elles-mêmes et contre elles-mêmes, une tyrannie sanglante et renaissante comme les cent têtes de l'hydre.

Le plus grand nombre de la population indigène au Chili, se compose des Araucans, peuple qui n'a jamais pu être dompté, qui même est le seul sur la surface des deux Amériques qui se soit maintenu chez lui en opposant la force à la force. Nous pourrions donner, sur les mœurs et les idées de ce peuple primitif, des détails que nous trouverions en particulier dans le travail de M. Famin sur le Chili; mais beaucoup de ces détails rentreraient dans ceux qui précèdent sur d'autres indigènes américains. Cependant les Araucans sont loin d'être aussi barbares que les

peuples du Brésil ; surtout , ils ne sont pas anthropophages , et même ils s'abstiennent généralement d'immoler leurs ennemis vaincus. Ils sont chasseurs et cultivateurs ; parfaits cavaliers , comme sont au reste tous les Chiliens ; leurs femmes fabriquent des étoffes. En général , ce peuple s'habille d'une manière analogue aux Espagnols du commun. C'est d'eux qu'est venu l'inévitable poucho , ou manteau quadrilatère , de trois aunes de long sur deux de large , percé au centre d'une ouverture assez grande pour qu'on puisse y passer la tête ; vêtement aujourd'hui universel dans tout le Chili et le Pérou. Leur ville principale , ou peut-être leur seule ville , est Arauco , à vingt lieues au sud de la Conception. Les maisons , couvertes en chaume , sont divisées intérieurement en plusieurs cases , où l'on trouve quelques meubles qui rappellent le voisinage de la civilisation. Du reste , vous n'ignorez pas que l'Araucana a trouvé pour la célébrer un des grands poètes épiques de l'Europe , don Alonzo de Ercilla , qui , vers le milieu du xvi^e siècle , étant passé au Chili , fit une guerre cruelle à ces peuples alors révoltés contre les Espagnols , et , après avoir contribué de sa personne à leur soumission , chanta son expédition dans un poème épique de 36 chants.

Ne quittez pas le Chili sans remarquer dans le

grand Océan central , à la hauteur de Santiago , l'île de Juan-Fernandez , connue par les aventures d'un matelot écossais , nommé Alexandre Selkirk , lequel , délaissé sur cette terre alors déserte , y demeura plus de quatre années , déployant , dans cette admirable lutte contre toutes les résistances de la nature , tout ce que la Providence a donné à l'homme d'industrie et de persévérante activité. Si l'espace me le permettait , je vous donnerais une notice sur cet intéressant naufragé ; c'est , au reste , l'original d'un héros de roman qui est pour vous , mes jeunes lecteurs , une vieille et chère connaissance.

3^o LE PÉROU. Ce vaste et célèbre pays , qui s'étend du midi au nord à partir du Chili , des deux côtés des Andes , comprenait avant les dernières révolutions trois gouvernements ou audiences royales , savoir : 1^o au midi , l'audience de los Charcas , dont la capitale était la Plata , et où l'on trouvait Santa-Cruz et Potosi , ville riche , magnifique et bien peuplée , fameuse par les mines d'argent qui en sont voisines et les plus fertiles de toute la terre. 2^o L'audience de Lima , au milieu , ayant pour chef-lieu cette même ville de Lima , la capitale de tout le Pérou , ville très-belle , mais n'ayant qu'un étage à cause des tremblements de terre qui l'ont plusieurs fois désolée. C'était la résidence du vice-roi. Elle est

peuplée de 70,000 âmes. Un peu dans les terres et plus au midi se trouve Cuzco, ville célèbre pour avoir été le séjour des anciens rois du Pérou ; je dirai tout à l'heure le peu de débris qui peuvent en rester.

La 3^e audience royale, située au nord, avait pour chef-lieu Quito, grande et superbe ville, au pied de la Cordillère, non loin du magnifique volcan de Pichincha, décrit par M. de Humboldt. Depuis cette ville jusqu'à Cuzco les Incas avaient construit deux chemins ou chaussées, l'un dans la plaine le long de la mer, et l'autre dans les montagnes. Ces chemins avaient 500 lieues de long et 25 à 40 de large. Les Péruviens comblaient les vallées pour tenir le chemin au niveau des plus grandes hauteurs.

Aujourd'hui ces trois audiences royales appartiennent à trois états différents, savoir : celles de la Plata et de Lima constituent le haut et le bas Pérou avec environ trois millions d'habitants. Le haut et le bas Pérou sont deux républiques, dont l'une est celle de Bolivie, du nom de son fondateur dont je dirai quelque chose un peu plus loin ; l'autre est la république du Pérou proprement dite. Quant à l'audience de Quito, elle fait partie de la vaste contrée appelée la Colombie, qui occupe toute la partie septentrionale de l'Amérique du Sud jusqu'au golfe de Panama.

L'aspect physique du Pérou , considéré dans ses plaines et dans ses montagnes , diffère peu , quant à ses points de vue et à ses productions , de ce que nous avons pu remarquer dans les autres provinces de l'Amérique méridionale. Ce qui fait le caractère principal du Chili et du Pérou , ce sont les montagnes des Andes , dont les aspects divers , selon les saisons et les contrées , pourraient donner lieu à de bien intéressantes et de bien vives descriptions (1). Il faudrait surtout décrire le célèbre Chimborazo , dans le département de l'Équateur du gouvernement de Quito , longtemps regardé comme la plus haute montagne du Nouveau-Monde , et dont on a dit avec grandeur et vérité , qu'il s'élève sur toutes les montagnes de la Colombie , comme ce dôme majestueux , ouvrage du génie de Michel-Ange , sur les monuments antiques qui couronnent le Capitole.

Mais ce qui est le propre du Pérou , ce qui caractérise ce pays , c'est son histoire , c'est l'existence et la destruction du grand empire des Incas par quelques aventuriers espagnols. Cette

(1) Si l'espace nous le permettait , et si nous n'avions pas déjà plus d'une fois cité M. Th. Pavie , nous lui emprunterions une description pleine d'intérêt du passage des Andes. L'année qui suivit son voyage aux États-Unis , ce jeune voyageur visita l'Amérique du sud. De ce beau voyage , il n'a donné que des fragments détachés sur les Andes , sur Lima , sur la situation politique du Pérou , dans divers recueils périodiques.

histoire vous est trop bien connue , elle a été exposée non-seulement dans les véritables relations , mais dans un trop grand nombre d'abrégés , pour que j'aie besoin ici de vous en rappeler les détails. Personne n'ignore par quelle chaîne de circonstances merveilleuses et cruelles l'empire des Incas fut détruit par Pizarre , vers l'an 1531 , quarante ans environ après la première découverte de l'Amérique. Et maintenant que l'avidité des conquérants a fait disparaître les monuments de la terre du Soleil , il est très-intéressant de retrouver quelque idée de leurs arts , en passant en revue les débris qui ont pu survivre à trois siècles de destruction. C'est pourquoi nous allons recueillir , avec M. Balbi , particulièrement dans le Voyage de M. de Humboldt , quelques documents sur les débris architecturaux de l'empire des Incas.

PRINCIPALES ANTIQUITÉS DU PÉROU.

« En commençant par la république de Bolivie , ou du haut Pérou , on trouve dans le département de la Paz le village de Tiahuanaca , célèbre dans le pays par les ruines dont il est environné ; ce sont les restes de gigantesques monuments élevés par un peuple antérieur à la domination des Incas. Le plus admirable chef-d'œuvre de tout ce pays , dit un voyageur déjà

ancien , est un coteau , ou si l'on veut , un tertre fait de main d'homme , qui est d'une incroyable hauteur ; il est établi sur de grandes masses de pierres parfaitement cimentées. D'un autre côté , assez loin de là , on voyait deux géants taillés en pierre ; ils avaient des habits qui traînaient jusqu'à terre , et un bonnet sur la tête. Plus loin on voyait un grand nombre de bâtiments avec des portes qui n'avaient aux quatre coins qu'une seule pierre dans leur construction. Beaucoup de ces pierres avaient plus de trente pieds de long. Il paraît que ces bâtiments ont servi de modèle aux Incas pour construire l'étonnante forteresse de Cuzco , que nous allons décrire.

Il faut admirer surtout les énormes dimensions des pierres qui composent les murs de la forteresse de Cuzco ; on est embarrassé pour expliquer comment les Péruviens ont pu remuer ces masses et les transporter à plusieurs lieues de distance , sans le secours de nos machines et de nos instruments. Les pierres ne sont pas taillées à la règle ; elles sont de formes irrégulières , mais si bien ajustées sans l'aide d'aucun ciment , qu'elles paraissent enchâssées les unes dans les autres , et forment un tout , inimitable chef-d'œuvre , qui joint à une grande solidité une très-belle apparence. La forteresse de Cuzco avait une triple muraille d'enceinte ; on y entrait par une grande

porte , que l'on fermait avec une pierre de la même grandeur , que l'on ôtait toutes les fois qu'on voulait ouvrir. Un espace de 25 à 30 pieds séparait l'une de l'autre ces trois murailles , dont chacune avait son parapet. Au dedans de la troisième enceinte , on trouvait une place étroite et longue , où s'élevaient trois tours placées en triangle ; la principale, celle du milieu, était ronde et d'une grande magnificence parce que c'était le lieu de repos des Incas allant à la forteresse. Tous les murs intérieurs étaient enrichis de plaques d'or et d'argent , sur lesquelles on voyait des animaux et des plantes représentés au naturel. Les deux autres tours étaient carrées et servaient à loger les soldats. Le dessous de ces tours , qui communiquaient ensemble , était rempli de logements disposés avec beaucoup d'art. Il y avait une quantité de petites rues qui se croisaient et qui aboutissaient à diverses portes.

Voici maintenant la description du grand temple du Soleil à Cuzco, selon Garcilaso de la Véga : « Ses quatre murailles, dit cet historien , étaient toutes lambrissées de plaques d'or ; sur le grand autel , situé du côté de l'orient , on voyait la figure du Soleil , faite de même sur une plaque d'or ; cette figure , qui était tout d'une pièce , avait le visage rond , environné de rayons et de flammes ; elle s'étendait presque d'une muraille à

l'autre. Dans l'église actuelle, on a placé le saint sacrement à la place occupée jadis par cette idole. Aux deux côtés de l'image du Soleil, étaient les corps des Incas décédés, assis, selon l'ordre de leur ancienneté, sur des trônes d'or, élevés sur des plaques de même métal; leurs corps embaumés étaient très-bien conservés. Tout autour des murailles il y avait une plaque d'or de plus d'une aune de large, en forme de couronne ou de guirlande; le toit en bois était couvert de chaume. A côté du temple s'étendait un cloître à quatre faces, orné de guirlande de fin or, comme celle qui environnait le temple. Tout autour de ce cloître, on voyait cinq pavillons en carré; leur toit était de forme pyramidale. Ces pavillons étaient dédiés aux divinités célestes et atmosphériques; le premier était consacré à la Lune, femme du Soleil; il était revêtu d'argent; l'image de la Lune était de ce métal. Le dernier pavillon, enrichi d'or du haut en bas, était la salle de délibération des Incas et des prêtres. »

Sans doute il serait beau de pouvoir retrouver sur le sol péruvien ces merveilleux monuments, qui attestaient la grande puissance de cet empire, et les rapides progrès qu'il avait faits dans les arts de la civilisation. Mais hélas! la barbarie d'un peuple civilisé, bien plus que le temps, a fait disparaître ces monuments du sol américain. Il

en reste pourtant encore de remarquables débris, que nous allons tâcher de faire connaître en puisant aux mêmes sources et en continuant nos emprunts. Il y a, dis-je, fort peu de débris de ces deux monuments, non plus que du fameux couvent qui renfermait les 1,500 vierges du Soleil, occupées à fournir des habillements à l'Inca et à sa famille, et à entretenir, comme à Rome, le feu sacré. Voici donc l'indication rapide de quelques débris encore subsistants :

« A Caxamarca, dans le département de Livartad, on voit une partie du palais où Atahualpa fut assassiné, ainsi que la vaste chambre où il fut détenu prisonnier pendant trois mois, et où il fit une marque sur le mur, promettant de remplir la chambre d'or et d'argent jusqu'à cette hauteur pour payer sa rançon. A trois milles de là, se trouvent les fameux bains chauds, deux grandes maisons en pierre, bâties par les Incas, ayant chacune un bain très-vaste; ils sont très-fréquentés encore de nos jours. A quinze milles de la même ville, se trouve Jésus, village remarquable par les restes d'une ville péruvienne; plusieurs maisons sont encore entières. Il y a au rez-de-chaussée des pierres de douze pieds de long sur sept de haut, formant tout le côté d'une chambre; une ou plusieurs pierres mises en travers forment le toit.

Dans le département de l'Assuay de la Colombie, au nord-ouest de San-Jaen-de-Bracamoron, on voit sur le bord des Cordilières, à 1,400 toises de hauteur, les ruines de la ville de Cholucanus, très-remarquable, selon M. de Humboldt, par l'extrême régularité des rues et l'alignement des édifices. Les maisons, construites en porphyre, sont distribuées en huit quartiers formés par des rues qui se coupent à angles droits. Chaque quartier renferme douze petites habitations, de sorte qu'il y en a quatre-vingt-seize dans la partie encore subsistante. Ces maisons, comme celles d'Herculanum, ne présentent qu'une seule pièce, dont la porte donnait probablement sur une cour intérieure. Au centre des huit quartiers se trouvent les restes de quatre grands édifices de forme oblongue; ils sont séparés par quatre petits bâtiments carrés, occupant les quatre coins. A la droite de la rivière qui borde la ville, on découvre des constructions très-bizarres qui s'élèvent en amphithéâtre. La colline est divisée en six terrasses, dont chaque assise est revêtue en pierres de taille.

Dans le rayon de Quito, et dans le voisinage de Latacunga, on voit la maison de l'Inca, édifice carré, dont chaque côté a trente mètres de longueur. On distingue encore quatre grandes portes extérieures et huit chambres, dont trois

sont conservées ; les murs ont à peu près cinq mètres de hauteur, sur un mètre d'épaisseur.

Mais on peut regarder comme la plus belle ruine du Pérou, dans le département de l'Assuay, à trente milles de Cuença, l'Ingapilca ou forteresse du Canar. « Cette forteresse, dit M. de Humboldt, si l'on peut nommer ainsi une colline terminée par une plate-forme, est bien moins remarquable par sa grandeur que par sa parfaite conservation. Un mur de grosses pierres de taille merveilleusement coupées et jointes sans ciment, s'élève à la hauteur de cinq à six mètres, et forme un ovale très-régulier, dont le grand axe a près de trente-huit mètres de longueur. Au centre de l'enceinte, s'élève une maison qui ne renferme que deux pièces, et qui primitivement n'avait pas de fenêtres, ainsi que tous les autres monuments péruviens et les maisons découvertes à Pompeïa et à Herculanium ; son toit incliné la fait ressembler aux maisons européennes. Les Péruviens ont montré une habileté étonnante à tailler les pierres les plus dures. La Condamine et Bouguer ont vu dans des édifices construits du temps des Incas, des ornements de porphyre représentant des mufles d'animaux, dont les narines percées portaient des anneaux mobiles de la même pierre. L'architecture péruvienne ne s'élevait pas au-delà des besoins d'un peuple montagnard ; elle ne

connaissait ni pilastres, ni colonnes, ni arcs en plein cintre ; née dans un pays hérissé de rochers , sur des plateaux presque dénués d'arbres, elle n'imitait pas, comme l'architecture des Grecs et des Romains , l'assemblage d'une charpente en bois. Simplicité , symétrie et solidité , voilà trois caractères par lesquels se distinguent avantageusement tous les édifices péruviens.

» Enfin il faut remarquer ce que l'on appelle le jeu de l'Inca ; c'est un siège entouré d'une enceinte , le tout creusé dans le roc. Vu de loin , il ressemble à un canapé dont le dos est orné d'une sorte d'arabesque en forme de chaîne. En entrant dans l'encéinte ovale , on voit qu'il n'y a de siège que pour une seule personne , mais que cette personne est placée d'une manière très-commode , et qu'elle jouit de la vue la plus délicieuse sur le fond de la vallée de Gulan. Une petite rivière serpente dans cette vallée , et forme plusieurs cascades dont on aperçoit l'écume à travers des touffes de gunéras et de mélastomes. Le siège rustique ornerait les jardins d'Ermenonville et de Richmond , et le prince qui avait choisi ce site n'était pas insensible aux beautés de la nature ; il appartenait à un peuple que nous n'avons pas le droit de nommer barbare. »

Il y a beaucoup à recueillir , pour ceux qui étudient les débris antiques subsistant sur un sol

dès longtemps célèbre ; il y a toute une civilisation évanouie , et encore palpitante dans ces débris. Ici , par exemple , on ne saurait s'empêcher d'admirer cette existence étrange d'une grande nation dont l'origine est entièrement inconnue. Seulement , en consultant les traditions de ces peuples et leurs quippos ou cordons hiéroglyphiques (car ils ne savaient pas écrire), on a lieu de penser que la civilisation péruvienne ne comptait guère plus de trois ou quatre siècles lors de sa destruction par les Espagnols. Du moins il paraît que l'on ne comptait guère qu'une douzaine d'Incas entre la malheureuse victime de François Pizarre et le premier Inca , le grand Manco-Capac , celui qui apporta aux Péruviens l'agriculture, les lois, la religion et tous les arts de l'existence. Quel était ce personnage mystérieux à qui il fut donné , avec sa compagne Oello , d'accomplir ce prodige , d'arracher les Péruviens à la barbarie qu'ils partageaient sans doute avec tous les peuples indiens de l'Amérique, et de leur donner les arts en compensation du despotisme qu'ils leur imposèrent ? On ignore tout-à-fait l'origine des civilisateurs du Pérou , et la science doit se borner à cet égard à de stériles conjectures. Quoi qu'il en soit , on ne peut s'empêcher de réfléchir profondément sur les destinées des empires , quand on lit l'histoire de la découverte

de l'Amérique et de la conquête du Pérou ; il n'est pas nécessaire , je le répète , de vous mettre sous les yeux la série trop bien connue des événements ; mais il convient d'en tirer en passant quelques graves instructions. Il y a déjà plusieurs années , je rédigeai pour un recueil quelques observations morales sur cet objet ; ces réflexions , à peu près inédites , peuvent trouver ici leur place. Il s'agissait d'un texte explicatif pour une gravure représentant le moment où , l'Inca ayant jeté à terre le livre des saints Evangiles , le barbare Espagnol donna le signal d'immoler les innocents Péruviens.

RÉFLEXIONS MORALES AU SUJET DE LA CONQUÊTE DU PÉROU.

« Jamais un mortel , disait le roi indien , n'est venu dans nos populeuses cités dire aux enfants du Soleil : Levez-vous , et marchez à une lumière inconnue. Enfants , prosternés si long-temps devant l'auteur de votre race sacrée , devant le Soleil dont les feux impérissables dispensent la vie , levez-vous et venez adorer le Dieu mort sur la croix. Etranger , qui t'envoie ? où donc as-tu puisé ces enseignements que je ne puis comprendre ? Dans ce livre , dit le moine. »

Et le roi indien prenant le livre , l'approche de son oreille , écoute attentivement ; puis , avec un amer sourire , il le jette à ses pieds , et dit :

« Tu m'as trompé. » Fils d'une race barbare, il ignorait dans sa plénitude le mystère de la parole, de cette parole ailée, dont les hommes de l'ancien monde avaient appris à peindre, aux yeux et pour l'âme, le son intérieur.

« Vous l'entendez, chrétiens, il a outragé vos saints livres; courez, et vengez sur ces infidèles votre religion méconnue. »

Qu'advint-il de cette scène préparée avec un artifice impie par le chef de ces aventuriers espagnols, indifférents du sang, et altérés de l'or indien? Un vaste empire qui s'écroule et disparaît, un puissant monarque détrôné, captif et immolé; une population innocente passée par le glaive et le feu; les déserts du Nouveau-Monde, les solitudes vierges et telles que les avait faites la nature, transformés tout-à-coup en ces solitudes de dévastation que laissent après eux les hommes civilisés, lorsqu'ils passent en destructeurs et en conquérants; et tout cela, pour qu'une poignée de brigands espagnols se partageassent les monceaux d'argent et d'or dont un malheureux captif avait rempli une des salles de sa captivité; pour que les Pizarre et les Almagro, vulgaires exécuteurs de ces merveilleuses conquêtes, en s'arrachant ces dépouilles opimes, mêlassent, un peu plus tard, par une expiation

imparfaite, leur propre sang à celui de tant de victimes égorgées.

Je me trompe, ce n'est point ainsi que vont les choses humaines ; celui-là ne sait point comprendre l'histoire, qui pense que les événements immédiats sont l'avenir, le but et le véritable résultat des révolutions des empires. Sans doute, la Providence avait eu ses desseins, pour reculer jùsqu'au xv^e siècle de notre ère l'époque de la manifestation du Nouveau-Monde. Ce n'était point pour faire triompher le hasard, et donner carrière à la perversité de quelques conquérants farouches, que Dieu avait inspiré à Christophe Colomb ce pressentiment d'une moitié d'univers à découvrir, l'avait frappé de je ne sais quel vertige de divination qui poursuivait le grand homme et le poussait de peuple en peuple, de cour en cour, sollicitant le navire avec lequel il voulait échanger sa mystérieuse chimère pour la réalité d'un monde où le conduirait sa boussole.

Il faut donc regarder plus loin les résultats prochains de la conquête du Nouveau-Monde, si l'on veut entrevoir les vues de cette Providence qui ne fait rien en vain, qui se joue des combinaisons mortelles, du concours comme de l'opposition des volontés, et conduit toujours les événements à un résultat fixé par sa volonté

suprême. Pourquoi, au xv^e siècle de notre ère, survint-il un soudain doublement de notre monde? C'est que le moment était venu où l'homme, habitant de la terre, devait connaître tout son domaine, et, hardi navigateur, en faire le tour, et puis, assis tranquille au foyer domestique, se dire : « Le monde entier appartient à l'homme. » Il fallait qu'accomplissant la promesse de l'Évangile, le flambeau de la vraie foi, marchant avec la civilisation européenne, allât porter chez ces nations barbares la lumière de l'âme et celle de l'esprit. Ne voyez-vous pas, aux diverses phases de l'histoire des Européens, quel malaise inconnu travaille cette vieille société? Le trop-plein de sa population la fatigue; il n'y avait plus de croisades, pour que, suivant l'expression d'un historien byzantin, l'Europe se déracinât et vînt se répandre sur l'Asie. Eh bien! désormais l'Amérique ouvre ses vastes demeures à cette multitude d'Européens qui demande un champ pour son activité, un horizon pour ses espérances; et ainsi les forêts d'hommes arrachées à l'ancien monde, et transplantées dans la jeune Amérique, retrouveront sur ce sol nouveau la jeunesse et la vie. Plus tard, la liberté viendra communiquer à ces races inconnues un caractère qu'elles n'avaient pas connu; et les descendants des Cortez et des Pizarre, renouvelés en même temps, comme par

la vertu du sol vierge qu'ils ont conquis, secouèrent le joug de leur vieille métropole. Enfin, le secret de la Providence était que s'accomplit dans le monde entier le cercle irrésistible de la civilisation chrétienne, afin que la race humaine, après avoir eu son jour et joué son rôle dans chaque point du globe et du temps, repliât sa tente voyageuse et la transportât tout entière sous un autre ciel, dans un autre horizon.

Mais combien sont tristes les contemplations de l'histoire ! Combien le long enfantement des destinées humaines est plein de travail et de douleur ! Est-il donc vrai qu'aucune révolution, même celles qui doivent être les plus utiles à l'humanité, même celles dont le but semble être le plus conforme à la grande loi de la civilisation universelle, ne doit s'accomplir qu'en passant par des phases sanglantes, et à la condition d'émouvoir ce que le cœur humain recèle de fatal et de pervers ? L'homme ne parvient à la lumière que par le chemin des ténèbres ; il ne vogue en pleine civilisation qu'après avoir heurté tous les écueils du rivage. Remontons au xv^e siècle, plaçons-nous au berceau des états européens dans le Nouveau-Monde ; errons en esprit, s'il est possible, dans les vastes et belles contrées américaines, avant la venue des Espagnols. Il est aisé de se représenter ce qu'étaient Hispaniola et les îles décou-

vertes par Colomb. Elles étaient exactement ce que sont maintenant les Indiens non convertis à la civilisation ; ce que furent les barbares de tous les temps , les Pélasges avant les Grecs , les aborigènes de l'Italie avant les Etrusques .

Mais, qu'étaient les vastes empires du Mexique et du Pérou ? Qui pourrait retrouver leur physionomie morale et physique , restituer par la pensée leurs lois , leurs mœurs , leurs histoires antérieures , leurs traditions ? Que sont devenues Mexico , Tlascala , Cuzco , tant d'autres cités dont l'historien espagnol Antonio de Solis a donné une connaissance bien imparfaite ? Il n'y a encore que trois siècles de cela , et les Mexicains de Montezuma , et les Péruviens d'Atahualpa , nous apparaissent dans un lointain plus obscur que les peuples des temps fabuleux de l'antiquité asiatique . Ces temps , en effet , se lient aux traditions premières et tout-à-fait connues du genre humain ; par leur extrémité la moins ancienne ils se fondent avec les temps héroïques et historiques de la Grèce ; ils jettent ainsi dans l'histoire quelque lueur douteuse . Mais l'Amérique , découverte par Colomb , et conquise par Cortez et Pizarre , se montre à nous sans passé et sans avenir ; c'est un point fixe qu'il faut saisir , sans que l'on puisse remonter au-delà ; car il n'y a pas d'histoire primitive du Mexique et du Pérou .

Les nations de l'antiquité , qui toutes et tour à tour passèrent sous le joug de la conquête , ne furent pas tellement opprimées , que leur caractère ou leur empreinte ait disparu entièrement sous le joug des oppresseurs. L'Égypte était encore l'Égypte sous la Perse , la Perse demeura elle-même sous les Grecs. Au contraire , à peine les Espagnols sont-ils descendus dans le golfe mexicain , deux vastes empires s'évanouissent et s'effacent , comme l'ombre du soir se retire et ne laisse pas de traces sur la terre.

Au moine Valverde donnant , au nom de son ministère sacré , le signal du massacre des Indiens , s'attache dans l'histoire un juste souvenir d'indignation et d'opprobre. Mais ce serait un grand tort de faire rejaillir sur tout le clergé espagnol la conduite du fanatique dominicain. Au contraire , il est certain que si les Indiens parvinrent à faire monter jusqu'au trône de Charles-Quint le cri de leurs persécutions , ce fut par l'intermédiaire des prêtres , qui se montrèrent généralement les fidèles protecteurs des troupeaux confiés à leurs soins. Qui n'a entendu parler de Las-Cazas , évêque américain , qui composa un traité célèbre en Espagne , *De la destruction de l'Amérique* , dans lequel il dénonce avec une ardente sincérité la dévastation de ces contrées par les Espagnols ? Et Las-Cazas n'offre point un exemple

isolé. Robertson , historien protestant , que l'on ne soupçonnera pas de prévention en faveur de la religion romaine, rend témoignage aux prêtres contre ce qu'il appelle l'injustice de beaucoup d'écrivains qui ont voulu faire retomber le sang versé dans les Indes sur la tête des missionnaires espagnols. « Les premiers missionnaires de l'Amérique , dit cet illustre écrivain , quoique des hommes simples et sans lettres, furent des hommes pieux : ils défendirent avec un zèle évangélique ces peuples malheureux , contre les calomnies des conquérants qui les représentaient comme incapables de se former à la vie sociale, comme une race d'hommes imparfaite que la nature avait frappée du sceau éternel de la servitude ; et , dans aucune contrée peut-être, le clergé ne s'est montré plus digne de sa mission, puisque les Indiens du Nouveau-Monde regardent encore les ecclésiastiques, tant séculiers que réguliers , comme leurs défenseurs naturels. »

On pourrait ajouter à cette dernière réflexion de l'historien anglais, que, dans ces dernières années, le clergé américain, pas plus que celui de la Pologne en Europe, ne paraît point s'être désisté de son caractère d'ami du souffrant et du peuple, et que les efforts populaires pour conquérir l'indépendance nationale n'ont point gé-

néralement trouvé les prêtres et les évêques dans les rangs ennemis. »

Vous me passerez, je l'espère, mon jeune lecteur, cette sorte de digression, le ton digne et quelque peu appâté de ces réflexions morales. Plus d'une fois il m'arrive aussi d'adoucir notre exposé géographique par de piquants détails; vous pouvez donc en revanche me passer la gravité des réflexions qui précèdent. Puis, il convient de ne pas clore un volume entier, sans saisir quelques occasions de tourner en enseignements de morale et de religion les notions historiques, qui sans cela perdraient la plus grande partie de leur vertu.

Que sont devenues maintenant les peuplades péruviennes, débris de l'empire des Incas? Elles couvrent encore toute la région péruvienne, et restent à jamais séparées des Espagnols, à qui elles sont mal assujéties. Lacroix résume assez bien, mais d'une manière peu flattée, l'existence physique et morale des Péruviens de race dans le Pérou : « Les anciens naturels du pays ressemblent aux Caraïbes; ils n'ont point de barbe; ils ont de grands cheveux noirs, longs, plats et très-forts. On distingue ceux qui restent au bas de la Cordillère, de ceux qui sont plus élevés. Les premiers, qui vivent dans les forêts, sans mélange,

forment comme de petites républiques d'étrangers , dirigées par leur curé espagnol et par leur gouverneur , assistés de quelques autres Indiens qui leur servent d'officiers. Ils se peignent de rocou , drogue qui les teint en rouge , non tout le corps comme les Caraïbes , mais par différentes bandes. Ils ne sont pas capables d'invention ; tout ce qu'ils peuvent faire , c'est d'imiter assez bien. Ils sont fort unis , et ont si peu de défiance que les portes de leurs maisons sont toujours ouvertes , quoiqu'ils aient du coton , des calabasses , de la pitre , espèce d'aloès dont on tire du fil , et quelques denrées dont ils font trafic. Ils exercent tous les métiers qui leur sont nécessaires ; ils sont charpentiers , tisserands , architectes. Leurs maisons sont si simples que , quelque grandes qu'elles soient , un jour suffit pour en bâtir une. Ils s'occupent de la chasse et de la pêche , qui sont abondantes. Leur couleur tire sur celle du cuivre , lorsqu'ils sont exposés à un hâle violent et continuel. Ceux , au contraire , qui sont immédiatement au pied de la Cordillère , sont presque aussi blancs que les Européens.

Les Indiens montagnards sont paresseux et stupides ; ils servent de domestiques dans les villes ; à la campagne on les applique au travail des terres. Les métis font le plus grand nombre des habitants du Pérou ; ils jouissent de tous les

privilèges des blancs, et exercent tous les arts dont on a besoin dans les villes; ils sont fort durs aux Indiens; c'est pourquoi on a voulu épargner à ces tristes restes des naturels du pays tous les travaux qui pourraient les surcharger; ils ont des protecteurs d'office dans toutes les villes, ne sont point soumis à l'inquisition, et ne sont exposés qu'à la correction des évêques et des curés (1). »

Ce que dit ici le géographe s'applique aux Péruviens convertis; mais il y a de nombreuses hordes d'indigènes qui ont conservé les mœurs indépendantes de leurs ancêtres, mais moins civilisées qu'au temps où florissait l'empire du Soleil. Maltebrun donne des détails sur les mœurs de ces peuples, du reste analogues à la plupart des nations barbares que nous avons rencontrées sur le territoire américain. Ce qui est certain aussi, c'est que la race péruvienne n'a jamais été complètement soumise; plus d'une fois elle s'est réveillée au souvenir de son antique

(1) Le peuple même hispano-américain, au Pérou, malgré sa liberté, est aussi avili par la misère que les Indiens et même les Nègres, témoin l'habitude où sont les riches de se faire porter à dos d'homme pendant plus de huit heures par jour, dans un pays montagneux. La foule est grande des industriels qui, pour un bien modeste salaire, exercent ce pénible métier, et se laissent chaque matin seller comme des chevaux, pour en remplir l'honorable emploi.

splendeur , et il y a eu contre les Espagnols de terribles insurrections ; la principale est celle qui éclata en 1780.

Sous la conduite d'un intrépide Péruvien , Tupac-Amara , le mouvement s'étendit sur trois cents lieues de territoire. La lutte se soutint avec une sorte d'égalité pendant trois ans. Tupac fut proclamé Inca du Pérou. Mais bientôt le défaut d'armes et de munitions fit naître le découragement ; les insurgés ne purent longtemps résister aux attaques combinées des troupes expédiées de Buénos-Ayres et de Lima. Les chefs de l'insurrection tombèrent au pouvoir de l'ennemi , qui les fit périr dans les plus cruels supplices.

Ce n'étaient point les indigènes du Pérou qui devaient secouer le joug de la métropole ; les Espagnols-Américains devaient eux-mêmes obtenir ce résultat. Je ferai connaître en très-peu de mots la révolution républicaine du Pérou.

Le Pérou fit sa révolution un peu plus tard que les autres états de l'Amérique espagnole ; ce ne fut seulement qu'après l'affranchissement du Chili par San-Martin et lord Cochrane , que les libérateurs s'occupèrent d'établir la liberté au Pérou. Il est à remarquer que c'est la république argentine qui la première a suscité la liberté dans la plus grande partie des états méridionaux ; la révolution eut lieu à Lima , en 1820 ; elle s'ae-

complit en 1822 par l'affranchissement de Quito. A peine les Péruviens étaient-ils maîtres d'eux-mêmes, que survinrent les troubles ordinaires et les orages de la liberté, tellement que la capitale tomba au pouvoir des royalistes; mais elle ne tarda pas à être délivrée par Bolivar et par le général Sucre, les deux libérateurs de la Colombie.

Le haut Pérou fut déclaré une république indépendante sous le nom de Bolivia, et sous la présidence du héros de qui elle avait emprunté ce nom. La constitution donnée par Bolivar fut rejetée à Lima. Le président, qui se trouvait alors en Colombie, fut obligé de combattre les Péruviens qui s'étaient avancés contre lui; il les vainquit; mais depuis ce temps les deux états subirent, chacun de leur côté, leurs propres agitations. L'ancien empire du Pérou se trouva former trois républiques tout-à-fait distinctes, savoir: la république de Bolivia, celle du Pérou proprement dit, et la république de Colombie dont je vais dire quelques mots.

4° LA COLOMBIE. La vaste étendue du territoire de cette république se compose de la vice-royauté de Grenade, de la capitainerie générale de Caracas ou de Vénézuéla sur la mer des Antilles, réunies pour former la république de Colombie, et plus tard, grâce à la fluctuation républicaine, la confédération de la Colombie, dont les chefs-

lieux sont Carracas , Quito et Bogota dans la Nouvelle-Grenade. La république de Bogota contient ce que l'on appelait la Nouvelle-Grenade et la Guyane espagnole , autrement nommée la Terre-Ferme ou Castille-d'or , avec ces arides déserts , ces llanos de l'Orénoque , steppes du Nouveau-Monde , que nous avons déjà rencontrés , sous le nom de Pampas , entre les républiques de la Plata et du Chili. Là se trouvent aussi les côtes de la mer Vermeille , l'isthme qui sépare les deux mers , Panama sur l'isthme , et Carthagène sur le continent au bord de la mer à l'occident.

CHAPITRE IV.

LE MEXIQUE ; EXTRÉMITÉ SUD DE L'AMÉRIQUE MÉRIDIIONALE (1).

Nous terminerons cette revue des états hispano-américains par le plus puissant de tous ces états. Nous arrivons au Mexique, célèbre empire de Montézuma ; détruit par Cortez , avec des circonstances que je ne vous rapporterai pas , parce qu'elles vous sont aussi familières que celles qui concernent la conquête du Pérou. Sous le régime espagnol, le Mexique se divisait en trois audiences ou gouvernements , savoir : Mexico , Guadalajara à l'ouest de Mexico , de laquelle dépendait aussi la Californie , et Guatimala.

La ville de Mexico, construite sur des lagunes

(1) Ici nous rentrerons dans l'Amérique du Nord ; mais cette omission avait été faite à dessein, afin de ne pas séparer le Mexique des autres états espagnols avec lesquels il est en rapport si intime d'origine et de civilisation.



Moscow

comme Venise , entourée de très-beaux jardins flottants , est une des plus magnifiques villes du monde ; elle était sans pareille sous l'empereur mexicain , et n'avait point dégénéré sous les Espagnols. Elle compte environ 180,000 âmes. Son aspect est tout-à-fait oriental ; ses toits, faiblement inclinés et carrelés en briques, sont généralement couverts de fleurs et d'arbustes ; c'est la promenade du soir pour les habitants , qui vont y respirer l'air frais et jouir de la vue qui s'y découvre. Ainsi décorée , la ville de Mexico , vue de quelque distance , ressemble à une corbeille de fleurs et offre un coup d'œil ravissant.

On aurait peine à comprendre le luxe extraordinaire de la ville de Mexico , un siècle ou deux après sa conquête par les Espagnols , lorsqu'elle était un vaste réservoir des trésors du Potosi. Je trouve cité dans le Voyage Pittoresque un curieux fragment d'un auteur anglo-américain , nommé Gage , qui visita Mexico en 1648 , et qui écrit sur le Mexique , comme précédemment Garcilaso sur le Pérou.

« La moitié de la ville, dit cet auteur, a équipage. C'est un proverbe connu qu'il y a quatre belles choses en ville : les femmes , les habits , les chevaux et les rues. Mais j'ajouterai à cela les voitures, qui surpassent celles de Madrid et des autres capitales de la chrétienté. On n'y épargne ni l'or,

ni l'argent, ni les pierres précieuses, ni le brocart d'or, ni les superbes soies de la Chine. Les Indiens qui ont embrassé le christianisme ont surpassé les Espagnols dans cette espèce de travail. Le vice-roi de Mexico commanda, en 1625, un perroquet en or, en argent et en diamants avec les couleurs naturelles, et ce perroquet, exécuté avec un art admirable et une extraordinaire perfection, fut offert au roi d'Espagne. On estimait à cinq cent mille ducats sa valeur, tant en matière qu'en travail. Dans le couvent des dominicains, la lampe suspendue au milieu de l'église a trois cents branches d'argent travaillées pour contenir des cierges, et cent petites lampes dans lesquelles on brûle de l'huile, chacune d'un travail différent et si excellent qu'on évalue le tout à quatre cent mille ducats. Ces ouvrages merveilleux embellissent les rues où sont les orfèvres. Ajoutons que lorsque le premier vice-roi du Mexique vint prendre possession de la vice-royauté, le corps des marchands de la ville s'unirait pour faire paver en dalles d'argent massif la rue dans laquelle se trouvait son palais. »

Mais ce n'est pas seulement sur Mexico dans les premiers temps qui ont suivi la conquête, qu'il est intéressant d'arrêter ses regards, c'est particulièrement sur les souvenirs et les débris qui peuvent rester de cette célèbre ville au temps

de ses grands empereurs. Nous reprenons encore ici M. Balbi, ou plutôt M. de Humboldt, que ce géographe a suivi.

SOUVENIRS ET DÉBRIS DES MONUMENTS AMÉRICAINS A MEXICO.

« Les Espagnols ont si bien rempli leur office de destructeurs, qu'il ne reste presque aucun vestige à Mexico des anciens édifices mexicains; il y avait de beaux et larges aqueducs, des ponts de bois très-bien construits, si larges que dix hommes à cheval pouvaient y passer à la fois. Les maisons étaient basses, et construites partie en bois, partie en pierre spongieuse et facile à briser. La ville était divisée en carrés réguliers formés par les rues principales et par les canaux. Dans chaque carré s'élevait un temple.

Le temple principal occupait le centre de la ville; les murs n'avaient que huit pieds de hauteur, et ils étaient ornés de créneaux en forme de niches, et de quantité de figures en pierre qui représentaient des serpents: au centre de l'édifice on voyait une pyramide tronquée, haute de 57 sur 97 mètres à la base. Cinq mille personnes étaient attachées au service du temple et y avaient leur logement. Devant la première entrée du temple principal, on voyait un vaste édifice tout revêtu des têtes des victimes qui avaient été sacrifiées, au nombre plus de cent mille.

Le palais de l'empereur était construit en pierre et en chaux ; composé d'un grand nombre de maisons spacieuses mais peu élevées, il avait cinq grandes portes à chacune de ses quatre façades ; trois vastes cours le divisaient intérieurement ; celle du milieu était ornée d'une belle fontaine. On y trouvait de grandes salles dont une pouvait contenir 3,000 personnes. Quelques-unes des pièces, qui étaient au nombre de plus de mille, étaient incrustées des marbres les plus fins ; d'autres de pierres rares ; les poutres et les parquets étaient de cèdre, de cyprès et d'autres bois parfaitement travaillés et sculptés. Il y avait encore beaucoup d'autres palais, un arsenal magnifique, un marché entouré d'un portique immense, sous lequel on exposait toutes sortes de marchandises ; des ménageries pour toutes sortes de quadrupèdes, d'oiseaux et de reptiles, dans des galeries soutenues par des colonnes de marbre d'une seule pièce, avec des jardins et des viviers d'une magnificence hors de toute comparaison. On doit ajouter que la plus grande propreté régnait, non-seulement dans le marché, dans les palais impériaux, mais dans tout le reste de la ville. Chaque matin mille hommes étaient employés à balayer et à laver les rues de la ville.

Nous ne parlons pas des gigantesques travaux

hydrauliques qui se trouvent au village de Huotoca, dans le bassin de Mexico, ni du magnifique aqueduc, ni des anciennes colonnes richement sculptées, ni surtout des fameuses pyramides du village de San-Juan-de-Tehuotihuacan; ce sont deux temples consacrés au soleil et à la lune; la plus haute de ces pyramides paraît avoir 171 pieds de haut sur 645 de large (la pyramide égyptienne de Chéops a 428 pieds d'élévation). Il paraît qu'au sommet de l'une de ces pyramides existait un petit temple carré, construit en pierres non taillées, mais cimentées par de la chaux. Un escalier construit en grandes pierres de taille conduisait jusqu'au sommet. Là s'élevaient de petits autels avec des coupoles construites en bois, et se trouvaient des statues couvertes de lames d'or très-minces. Ces deux temples sont environnés d'un grand nombre de petites pyramides hautes d'environ trente pieds. Ces monuments forment des espèces de rues très-larges qui suivent une direction parallèle, et aboutissent aux quatre faces des deux grandes pyramides. M. de Humboldt établit des rapprochements archéologiques entre ces monuments mexicains et plusieurs monuments antiques, notamment le mausolée de Bélus à Babylone.

A Tezcuco, qui était l'Athènes mexicaine, on voit les ruines du palais des anciens caciques,

lequel avait trois cents pieds de long, et qu'il était construit sur des terrasses en pente, élevées les unes au-dessus des autres. Quelques-unes de ces terrasses sont encore entières et recouvertes d'un ciment très-dur aussi beau que celui des édifices romains ; l'édifice était construit en pierres taillées et parfaitement polies. Les casernes construites pour Cortez par le cacique de Tezcuco, son allié, avec un mur d'enceinte de vingt pieds de haut, sont encore entières. On y voit aussi le palais de la ville, où Cortez et sa petite armée furent logés. Du reste, un voyageur pense que la plupart des bâtimens de Tezcuco sont peu différens de ce qu'ils étaient avant l'arrivée des Européens, circonstance qui ajoute à l'intérêt inspiré par la vue de cette petite ville.

Dans un autre village voisin de Tezcuco, on voit une ancienne muraille haute de près de trente pieds, très-épaisse, qui s'étend à une grande distance, et dont la construction extraordinaire mérite quelques détails ; elle est divisée en cinq parties inégales et superposées. La plus considérable est bâtie en pierres ovales fort larges, dont les extrémités dépassent et donnent à la bâtisse l'apparence d'avoir été faite de crânes humains ; une corniche en saillie sépare cette partie des autres.

Dans le district de Puebla est encore une pyra-

mide de 172 pieds d'élevation sur 1355 de large; elle est construite de couches de briques qui alternent avec les couches d'argile. Au milieu de la plate-forme s'élève une église entourée de cyprès, et dans laquelle la messe est célébrée tous les matins par un ecclésiastique de race indienne, dont le séjour habituel est la cime de ce monument.

Il y a des monuments du même genre, avec quelques variétés, à Guernavaca dans l'état de Mexico, à Papatla dans l'état de Vera-Cruz. Sur ces pyramides, le revêtement des assises est orné d'hiéroglyphes dans lesquels on reconnaît des serpents et des crocodiles sculptés en relief. Il ne faut pas oublier Mitla dans l'état d'Oaxaca, située dans une triste solitude. Le palais, ou plutôt les tombeaux de Mitla, forment trois bâtiments disposés avec symétrie; l'édifice principal a près de 40 mètres de long; la hauteur paraît n'avoir jamais dépassé 5 à 6 mètres; les ornements des murs sont analogues aux dessins que l'on admire sur les vases étrusques. La distribution des appartements intérieurs offre des rapports frappants avec celle que l'on remarque dans les monuments de la haute Égypte (1). On voit six colonnes

(1) Dans nos volumes sur l'Afrique et sur l'Asie, nous avons recueilli les documents de Heeren sur l'architecture égyptienne et indienne.

de porphyre , placées au milieu d'une vaste salle et soutenant le plafond. Ces colonnes qu'on regardait , il y a quelques années , comme les seules trouvées dans le nouveau continent , manifestent l'enfance de l'art ; elles n'ont ni base ni chapiteau ; on n'y remarque qu'un simple rétrécissement à la partie supérieure.

La statue colossale de la déesse Teoyaozimiqui est enterrée sous la galerie de l'Université. On l'a exhumée pendant une semaine afin que M. Bulloch pût en faire prendre le moule en plâtre. Cette affreuse statue , à laquelle des milliers de victimes ont été sacrifiées , a 9 pieds de haut , une figure humaine difforme , unie à tout ce que la structure du tigre et du serpent à sonnettes offre de plus horrible. Deux grands serpents lui tiennent lieu de bras , et la draperie est composée de vipères entortillées en nombreux anneaux de la manière la plus dégoûtante. Deux ailes de vautour terminent ses côtés ; ses pieds sont ceux d'un tigre avec les griffes étendues comme pour saisir sa proie ; et au milieu d'eux paraît la tête d'un autre serpent à sonnettes qui semble descendre du corps de l'idole. Ses ornements s'accordent avec sa forme hideuse ; c'est un large collier de coeurs humains , de crânes et de mains enfilées par des entrailles , et couvrant entièrement la poitrine , à l'exception des seins difformes de la

statue. Elle a évidemment été peinte de couleurs naturelles , qui devaient ajouter beaucoup au terrible effet qu'elle était destinée à produire sur ses adorateurs.

Il paraît que l'on peut trouver des idoles sculptées dans toutes les parties de la ville. La pierre du coin du bâtiment occupé par l'administration de la loterie , est la tête d'un serpent qui devait n'avoir pas moins de 70 pieds de long. Dans les cloîtres , derrière le couvent des Dominicains , on voit un serpent-idole presque entier et d'un bon travail ; cette monstrueuse idole est représentée dévorant une victime humaine , que l'on voit se débattre dans ses horribles mâchoires. On trouve aussi beaucoup d'idoles et de peintures antiques qui ont été recueillies dans les fouilles , et qui sont conservées maintenant dans les collections , particulièrement à Mexico. »

Cependant , quelque respectables ou curieuses que soient ces ruines , comme attestant l'ancien et florissant empire des Mexicains , il y a dans une province de ce même Mexique , un autre ordre de débris encore plus curieux , et qui se recommandent davantage aux archéologues par leur caractère plus antique , tout-à-fait primitif , et leur incontestable affinité avec l'art des puissantes monarchies de l'antique Orient dans l'ancien continent.

« C'est dans l'état de Chiapa et près du village de San-Domingo de Palenqué que se trouvent les imposantes ruines de Culhuacan, plus connues sous le nom de ruines de Palenqué. C'est en 1787 seulement qu'elles ont été explorées par don José de Caldéron. Le colonel Dupaix les a dessinées sur les lieux avec une grande fidélité et les a publiées à Londres ; les plus beaux débris portatifs se trouvent dans la collection de M. Baradère, ainsi que dans celle qui a appartenu à M. Latour-Allard. La ville de Culhuacan paraît avoir eu de 6 à 7 lieues de tour. Les ruines offrent des temples, des fortifications, des tombeaux, des pyramides, des ponts, des aqueducs, des maisons ; les trois arts y sont très-avancés. Le grand temple, carré et entouré d'un péristyle, peut avoir 300 pieds de long sur 30 d'élévation. Du milieu de l'édifice s'élève une tour d'environ 75 pieds. Il en reste encore quatre étages ; l'escalier qui conduit au sommet est au centre ; il est éclairé par des fenêtres percées de chaque côté à chaque étage ; l'architecture en est simple et élégante. Les murailles sont ornées de bas-reliefs sculptés sur pierre, et revêtus d'un stuc très-fin ; les personnages ont huit à neuf pieds de hauteur.

On remarque un grand bas-relief très-curieux dont le fond est une croix ansée avec la répétition de la plante du lotus, du scarabée, du ser-

pent, et d'autres circonstances qui, jointes aux inductions fournies par les rapports mêmes de l'architecture, conduisent à placer chez les Égyptiens ou chez les Indiens le modèle et l'origine de ces monuments.

On trouve aussi dans le Yucatan, auprès de Campêche, des ruines qui ressemblent en tous points à celles de Palenqué; entre autres un bâtiment en pierre que l'on dit avoir 600 pieds sur chaque façade. On y voit, outre les bas-reliefs, des statues d'hommes avec des palmes à la main et dans l'attitude de gens qui dansent en frappant du tambour.

Certes c'est un bien grand problème et bien difficile à résoudre que les causes qui ont ainsi pu jeter dans les forêts de l'Amérique méridionale ces grands travaux de l'homme, analogues à ceux qui ont signalé l'existence des plus grands peuples dans l'ancien monde. Une chose remarquable surtout, c'est de voir que les traces de vastes empires entièrement effacés de la mémoire des hommes, n'existent pas seulement dans les solitudes du Mexique; on les trouve encore parmi les forêts de l'Amérique du Nord. Depuis le nord méridional du lac Érié jusqu'aux montagnes rocheuses, on rencontre des vestiges d'ouvrages considérables et réguliers qui portent l'empreinte d'une haute antiquité. On y voit bien marqué

l'emplacement des villes et des fortifications, des tumuli ou tertres sépulcraux comme il en existe chez toutes les nations primitives, notamment au Mexique et au Pérou, avec des momies ensevelies sous des bandelettes; il y a aussi des murailles de terre parallèles ou souterraines, des idoles et des inscriptions.

Mais pour nous borner aux ruines mexicaines, il reste toujours comme un fait étrange et bien digne d'exploration, que ces monuments ont des rapports avec les monuments égyptiens. Le docteur Wiseman, dans ses discours sur les rapports entre la science et la religion révélée, explique ainsi qu'il suit ce caractère et ce rapport :

« Les figures hiéroglyphiques représentant la forme humaine accroupie ou dans des proportions difformes n'ont rien de commun avec les reliefs sculptés. Ici nous voyons de grandes figures posées dans des attitudes guerrières, là des femmes assises les jambes croisées sur des monstres à double tête, avec leurs enfants dans leurs bras, leur cou orné de rangs de perles, leur tête couronnée par une coiffure conique élevée, surmontée quelquefois d'animaux; dans un autre endroit nous trouvons la tortue, emblème sacré de l'Inde; dans un autre nous voyons le serpent se roulant autour de l'arbre, ou des hommes que menacent d'avaler des monstres informes; telle-

ment que nous nous imaginons examiner les sculptures de quelque caverne indienne ou ancienne pagode. Et j'ajouterai que le type des physionomies, dans ces sculptures, n'est en aucune façon américain, mais rappelle fortement à l'esprit la première manière indienne.

De plus, nous avons une autre classe de monuments, également distincte et qui semble s'harmoniser avec l'art égyptien. Nous avons des pyramides construites sur le même modèle et qui paraissent destinées au même objet. Nous avons des figures aux vêtements serrés, de manière que les pieds en bas et les mains de chaque côté paraissent comme dans les statues égyptiennes; tandis que la coiffure entoure la tête et descend de chaque côté, poussant en avant d'énormes oreilles: outre d'autres figures agenouillées où cette toilette est encore plus marquée, tellement que, comme l'observait Visconti, elles pourraient avoir été copiées d'après le portique de Dendera, dont les chapiteaux leur ressemblent exactement. Dans les figures de cette classe aussi, la physionomie n'est nullement la même que dans la première, mais d'un caractère plus approprié au style de l'art. »

Puis le docteur Wiseman tire de ces coïncidences les mêmes inductions que de celles qui unissent les races et les idiomes; savoir, la com-

munauté des premières traditions du genre humain , et par conséquent leur descendance primitive d'une seule famille créée de Dieu et placée par lui dans une région fortunée du haut Orient.

Les audiences royales du Mexique , détruites par la chaîne des révolutions républicaines , constituent maintenant diverses confédérations : d'abord la confédération mexicaine se composant de dix-neuf états unis du Mexique , du district fédéral dont la capitale est Mexico , et de quatre territoires ; en second lieu , la confédération de l'Amérique centrale qui est l'ancienne capitainerie générale de Guatémala ; cet état , sur le rivage du grand Océan , a pour capitale la ville du même nom. Le Guatémala est joint avec le Nicaragua en une république fédérative , dont la capitale est Saint-Léon. N'oubliez pas la presqu'île de Yucatan avec sa capitale Mérida , et Panama , qui donne son nom à l'isthme , point central pour le commerce du bois d'acajou , et qui unit l'état de Guatémala à la Colombie.

Dans tous les pays mexicains on trouve des races nombreuses d'Indiens ayant conservé en grande partie leur nudité , leurs mœurs , leurs usages primitifs , quoiqu'un grand nombre soient chrétiens , et subordonnés plus ou moins aux autorités religieuses et politiques du pays. Même les arts de la civilisation ne sont pas toujours

étrangers à ces peuples , soit comme souvenirs de l'ancien empire mexicain , soit par l'imitation involontaire des Espagnols qu'ils haïssent. Dans le territoire des Californies , et parmi une multitude de nations barbares qui sont errantes et font la guerre aux Espagnols , on a trouvé des villages peuplés de 2 à 3,000 hommes , et même une ville très-régulièrement construite , ayant des maisons de plusieurs étages et deux grandes places publiques.

Avant 1824 , les deux confédérations étaient unies sous le nom d'empire du Mexique , et s'étaient soumises à un empereur d'un jour , Iturbide , un de ces hommes que les révolutions font sortir de l'ombre , élèvent au plus haut sommet , pour les abandonner bien vite par un retour soudain et les livrer à la mort. Après la chute de cet éphémère souverain , les deux confédérations se sont divisées et soumises à une organisation analogue aux constitutions anglo-américaines : ainsi ces républiques ont commencé leurs destinées ; heureuses si , à travers mille agitations , elles peuvent parvenir à un état calme de liberté(1) !

Dans le dessein où nous sommes de terminer

(1) Nous avons quitté l'Amérique du Sud pour ne pas séparer tout ce que nous pourrions avoir à dire sur les états hispano-américains ; ici , pour terminer , nous revenons à l'extrémité sud de la partie méridionale du nouveau continent.

ici et par ce chapitre notre revue de l'Amérique , et maintenant que nous avons parcouru les deux parties du continent , nous n'avons plus que quelques mots à dire sur les terres magellaniques, celles qui se trouvent au pôle antarctique , connues sous les noms de Patagonie, ou Terre-de-Feu, îles Malouines, etc. ; enfin sur les régions qui s'étendent à l'extrémité méridionale du monde , régions jetées dans un espace maritime immense, qui ont été à peine explorées, et qui ouvrent une vaste carrière aux navigateurs. Tous ces pays sont la possession de l'Espagne et des colonies espagnoles maintenant affranchies ; mais, cette possession est fictive , elle n'est fondée que sur le plus ou moins de proximité, et l'Espagne n'y a pas plus d'établissements que les autres pays de l'Europe ; aussi diverses nations, et particulièrement l'Angleterre, ont-elles contesté cette prétendue propriété. Les îles de Falkland ou Malouines sont inhabitées ; à plus forte raison, l'île de Sandwich, tout-à-fait au sud et couverte de neiges éternelles. Il en est de même de la petite île du cap de Horn, la pointe la plus méridionale de l'Amérique.

La Patagonie est ce long espace de territoire qui s'étend depuis la république de Buénos-Ayres au sud , jusqu'à la Terre-de-Feu et au détroit de Magellan. C'est un pays sauvage , renommé par

la grande taille de ses habitants. Toutefois cette circonstance, quoique très-réelle, a été fortement exagérée. Nous pourrions nous étendre en diverses descriptions relatives à ces extrémités de l'Amérique; mais nous trouverions toujours des traits analogues à l'état primitif déjà par nous si souvent décrit. Si l'espace me le permettait, je rapporterais en particulier d'intéressantes relations du commodore Byron, qui en 1764 observa la côte des Patagons; sa relation est curieuse, mais elle exagère sensiblement la grandeur de cette race barbare. Lorsqu'il porte à sept pieds la taille des plus grands, on peut réduire ce chiffre à celui de six pieds. Du reste, c'est un peuple tout-à-fait sauvage, sale, dégoûtant, assez stupide, n'ayant de la civilisation que l'habitude de dompter les chevaux et de s'en servir avec une parfaite dextérité.

On ne peut pas dire la Terre-de-Feu complètement inhabitée; nulle contrée n'est moins connue, et nulle n'est plus souvent parcourue, puisqu'elle est sur la route qui conduit au Chili et au Pérou. Elle se compose de plusieurs îles sur un espace de cent vingt lieues, le long du détroit de Magellan; elle offre de très-beaux sites; dans l'intérieur, on voit des montagnes, et un beau volcan qui lui a donné son nom de Terre-de-Feu. Sa population, assez considérable sur les bords

du détroit, se compose de pauvres habitants, ayant peu d'idées, assez doux, et vivant misérables sous le climat rude et parmi les stériles montagnes où la nature les a relégués à l'extrémité du Nouveau-Monde.

Bay of St. Lawrence, (Canada).



TROISIÈME PARTIE.

OCÉANIE.

CHAPITRE UNIQUE.

L'espace de ce volume nous restreint dans des limites étroites à l'égard de l'Océanie, 5^e partie du monde, contenant la vaste étendue de mer et de pays que vous voyez entre tous les rivages de la mer d'Orient.

Toute l'Océanie se divise en trois parties distinctes : 1^o la Notasie ou Asie méridionale ; 2^o l'Australie ; 3^o la Polynésie.

1^o La Notasie est formée de cet archipel tout-à-fait célèbre qui avoisine les côtes de l'Asie ; on y remarque principalement les îles de la Sonde, dont les principales sont Sumatra, Java, Batavia, Timor, Bornéo au nord de Java, la plus grande de toutes les îles après la Nouvelle-Hollande, et dont les côtes seulement sont connues ; les Molu-

ques ou Iles aux Épices , dont les principales sont Célèbes et Macassar ; les Philippines et Manille , régions traversées de volcans et sujettes à de terribles tremblements de terre.

Toutes ces îles sont occupées, soit à titre de possession , soit au moyen de simples établissemens , par les Européens , Anglais, Hollandais, Portugais et Espagnols. La race indigène de la plupart de ces contrées est particulièrement la race malaie, qui paraît être originaire de Sumatra et de la presqu'île de Malacca. Il y a dans toutes ces îles de la Notasie un mélange des quatre civilisations, européenne , musulmane, indienne et chinoise.

2o L'Australie ou Nouvelle-Hollande est une île aussi grande que l'Europe. On n'en connaît que les côtes ; c'est un pays qui paraît peu fertile et peu arrosé ; sans doute il y a une mer intérieure. Les indigènes sont noirs ou bien marrons ; généralement leurs cheveux ne sont point laineux comme chez les nègres africains ; du reste, ce sont des sauvages du dernier degré. Les côtes de l'Australie sont célèbres par les établissemens pénitentiaires que les Anglais y ont placés , pour l'amélioration morale des prisonniers, et dont le principal est celui de Botany-Bay. Remarquez au nord la Nouvelle-Hollande dont elle est séparée par un détroit ; la Tasmanie, ou terre de Van-

Diémen , région habitée par des nègres tout-à-fait barbares et au climat glacé.

On a coutume de classer dans l'Australie et sous l'influence de ce continent plusieurs grandes îles dont la principale est la Nouvelle-Guinée ou terre des Papous, encore un pays nègre et sauvage; c'est là surtout que se trouvent ces charmants oiseaux de paradis si admirés pour la beauté de leurs plumes. Joignez à ces îles le grand archipel de Salomon , les Nouvelles-Hébrides , encore habitées par des nègres , la Nouvelle-Calédonie , et encore plus bas vers le sud , séparées par le détroit de Cook, les deux îles nègres de la Nouvelle-Zélande ; enfin dans le tropique du Capricorne , l'île de Norfolk où les Anglais ont formé un établissement ; l'antipode de Paris se trouve dans ces parages , à l'ouest de la Nouvelle-Zélande.

3^o La Polynésie renferme une foule d'îles tropicales répandues dans le grand Océan , à l'ouest de l'Australie. Ce qui distingue essentiellement les îles de la Polynésie de celles que nous venons de voir, ce ne sont point les productions végétales, à peu près les mêmes dans les unes et les autres ; c'est la diversité des races d'hommes ; là ce ne sont plus des nègres , mais une race que l'on peut regarder comme malaie, tant pour ses caractères physiques , que pour les idiomes employés par ces peuplades. Voici les principaux groupes : au

nord de l'équateur, les îles Pelew, l'archipel des Mariannes ou des Larrons; à l'est, l'archipel des Mulgraves, puis, l'archipel de Sandwich. La plus grande de ces îles, et en même temps de toute la Polynésie, est l'île d'Owihée, où le capitaine Cook fut tué en 1779. On y voit une montagne qui a bien 800 pieds de plus que le Mont-Blanc. Ce pays, qui se fait remarquer surtout par son progrès dans l'agriculture, commence à recevoir les autres éléments de la civilisation européenne; nous en dirons de même des îles de la Société, dont la principale est Otaïti, et d'autres îles et archipels dont vous voyez les noms sur la carte, sans compter un grand nombre qui sans doute attendent encore d'heureux voyageurs de long cours pour les découvrir et les explorer. N'oubliez pas cependant l'île de Pâques, dont les habitants boivent l'eau de la mer, et où l'on trouve d'anciennes sculptures dont l'origine est inconnue. Peut-être faut-il trouver là l'influence de l'empire du Pérou, dont les navigateurs avaient pu s'avancer jusqu'à cette île tout-à-fait isolée, et placée à une hauteur mitoyenne entre le Pérou et le Chili.

« Tous les voyageurs sans exception qui ont parcouru l'océan Pacifique, y ont remarqué deux variétés de l'espèce humaine, très-différentes l'une de l'autre, et, d'après les traits nombreux et es-

sentiels qui caractérisent chacune de ces deux variétés, les ont séparées sur-le-champ en deux races distinctes.

La première offre des hommes d'une taille moyenne, au teint jaunâtre plus ou moins clair, aux cheveux lissés, le plus souvent bruns ou noirs, avec des formes assez régulières et des membres bien proportionnés, souvent réunis en corps de nation et quelquefois organisés en monarchie. La plus grande partie reconnaît le Tabou; tous font usage du kava, et l'emploi de l'arc et des flèches comme instruments de guerre leur est également inconnu. L'autre race se compose d'hommes d'un teint brun très-foncé, souvent fuligineux, quelquefois presque aussi noir que celui des Cafres, aux cheveux crépus, frisés, cotonneux, mais rarement laineux, avec des traits disgracieux, des formes dures, désagréables, et les extrémités souvent grêles et disproportionnées. Ces hommes vivent généralement en tribus peu nombreuses; presque jamais ils ne forment un corps de nation, et leur état se rapproche toujours de l'état de barbarie. »

La Polynésie a été le théâtre où se sont passés la plupart des voyages autour du monde, dont les relations sont l'objet de tant d'intérêt. Je ne vous donnerai point de détails sur ces voyages successifs, dans lesquels s'est déployée la puis-

sance de l'homme et sa hardiesse à parcourir le globe que Dieu lui a donné. On sait qu'il y a quatre routes pour parcourir le monde : d'une part , celle du nord-ouest et celle du nord-est , à travers ces régions glacées , jusqu'ici impénétrables , dont nous avons parlé dans la première partie. D'autre part , il y a surtout les deux directions à l'est et à l'ouest , en suivant les deux grandes routes de l'Atlantique , l'une par l'Afrique qui double le cap de Bonne-Espérance , et l'autre par l'Amérique en doublant le cap de Horn. Quand on vous parle d'un voyage autour du monde , la première chose que vous ayez à faire pour vous orienter dans cette entreprise , c'est de savoir par laquelle de ces quatre routes le navigateur a entrepris son voyage.

Les plus célèbres voyageurs autour du monde, dans le dernier siècle, furent Cook et Bougainville ; le premier surtout , immortel navigateur , fut celui à qui appartient la gloire d'avoir fixé la géographie de l'océan Pacifique et des terres australes. Il découvrit les îles Sandwich , autrement dites les îles d'Hawaï , celles qui étaient appelées à une prochaine civilisation , et où ce grand homme termina ses jours , victime des peuples barbares qui l'habitaient alors. Mais pour parler des expéditions contemporaines , et particulièrement françaises , nous avons vu de-

puis 1819 jusqu'en 1830 trois grandes expéditions successives qui ont singulièrement accru la somme des connaissances acquises sur notre globe. La première est celle de M. Freycinet, commandant de l'*Uranie*; la seconde est celle de M. Duperrey sur la *Coquille*, qui découvrit un grand nombre d'îles nouvelles, particulièrement dans les Carolines. En 1826, et durant un voyage de trois ans, l'*Astrolabe*, sous la conduite de M. Dumont-d'Urville, explora les mêmes parages, et découvrit beaucoup d'îles inconnues et de côtes inexplorées, et particulièrement, dans une étendue de 400 lieues, le long de la Nouvelle-Zélande. Ce navigateur a eu la gloire de recueillir dans l'île de Vanikoro les restes de la Peyrouse, à la recherche duquel d'Entrecasteaux avait été vainement envoyé en 1791. Vous pourriez voir au musée de marine au Louvre les débris de ce naufrage, recueillis par l'*Astrolabe*, et formant une sorte de cippe funéraire dressé en l'honneur de notre illustre compatriote. Enfin le quatrième de ces voyages français est celui de la *Favorite*, sous le commandement du capitaine Laplace, qui parcourut les diverses parties de la Polynésie, ayant commencé par le cap africain pour revenir par le cap Horn, après avoir accompli plus de 20 mille lieues en moins de trente mois. La plupart de

ces voyages ont été publiés avec soin ; ce sont les plus nobles présents qui puissent être faits à la science , que ces récits où l'on trouve réuni , avec les vives reproductions du pinceau , tout ce que l'on peut désirer sur les objets naturels , sur les sites , sur les mœurs et sur les degrés de la civilisation de ces peuples placés à des distances si reculés.

Ce qui est surtout fort curieux , et ce que les voyages contemporains peuvent seuls procurer , c'est de faire connaissance avec des personnages qui sont encore nos contemporains , bien qu'ils habitent à l'extrémité de l'univers. On peut se dire , en parcourant les planches de ces beaux ouvrages : voilà les sites , les lieux , les individus , que nous trouverions subsistant dans ces mêmes contrées , si un sort inconnu pouvait nous y transporter.

Il y a , par exemple , dans la Polynésie , deux archipels qui attirent maintenant l'attention toute particulière de l'Europe , et dont les mœurs , les usages , et les premiers pas qu'ils ont faits dans la civilisation , deviennent tout-à-fait familiers aux souvenirs de tous ceux qui se tiennent un peu au courant des événements qui se passent dans le monde et des hommes qui y jouent un rôle : l'un est le groupe des îles Sandwich , et l'autre , celui des îles de la Société ou de

Taïti. Voici comment M. Balbi résume l'état de civilisation de l'archipel des îles Sandwich :

« L'archipel de Hawaï paraît être destiné à jouer un grand rôle par la bonté de ses ports , par le caractère entreprenant de ses habitants, et par la position qu'il occupe sur le grand chemin maritime qui unit les trois mondes. Les Hawaïens possèdent déjà une flottille assez bien montée et une petite marine marchande ; ils font déjà des voyages à la côte nord-ouest de l'Amérique , au Kamtschatka , à Canton , et visitent quelques ports de l'Océanie. On doit même ajouter que depuis plus de trente années le gouvernement d'Hawaï a fait , par l'intermédiaire des Anglo-Américains et des Anglais, le commerce du bois de sandal avec la Chine. C'est même à cet arbre précieux qu'il faut rapporter la civilisation actuelle de ces îles ; mais cette source de prospérité paraît s'épuiser rapidement , et rien ne semble devoir la remplacer. Les deux cents Européens établis parmi ces insulaires , y ont introduit les arts les plus indispensables à l'état social ; les maisons du roi et des principaux chefs y sont meublées à l'européenne , et quelques-unes même avec luxe ; on y trouve des hôtels où les étrangers peuvent se loger commodément , des jeux de billard , des cabarets où l'on vend des liqueurs en détail.

Le port de Hanarourou , station des bâtimens de guerre , est défendu par un fort garni de 30 canons. Les missionnaires anglo-américains , arrivés à Hawaï en 1820 , ont converti un grand nombre de ses habitans ; ils ont ouvert des écoles qui , en 1826 , étaient fréquentées par plus de mille enfans , et ils y ont établi une typographie où l'on a imprimé des livres ascétiques et d'instruction élémentaire écrits dans l'idiome de Hawaï. Depuis 1784 jusqu'en 1819 , tout cet archipel fut soumis au célèbre Tamehameha I^{er} , conquérant et premier civilisateur de ces belles contrées. Il avait érigé un temple très-remarquable ou lieu de sacrifice décrit par M. Ellis , et où , le jour de son inauguration , il fit sacrifier onze victimes humaines au dieu de la guerre. A la mort de ce roi , son pouvoir passa entre les mains de son fils Rio-Rio ou Tamehameha II ; c'est lui qui détruisit l'idolâtrie et le terrible *tabou*. Rio-Rio ayant entrepris le voyage de Londres pour implorer la protection du roi d'Angleterre , dont il se reconnaissait le vassal , y mourut avec sa femme en 1824. Kanikéouli lui succéda ; très-jeune prince , assez instruit dans les arts de l'Europe. La reine Tamananou , fille des anciens rois de Hawaï , et veuve de Tamehameha , y conserva une grande autorité. »

Les récits des voyageurs sur l'état actuel des îles d'Hawaï offrent des détails fort piquants par le contraste d'une barbarie originelle qui ne fait que céder à l'influence civilisatrice, et par l'aspect des misères de l'état sauvage, mal dissimulées par l'introduction des habitudes européennes. « Le roi, dit M. Morineau, dans les cas ordinaires, n'a d'autres troupes actives que sa garde; elle se compose d'une vingtaine d'hommes, pris dans les dernières classes; leur service est gratuit et volontaire; quelques-uns ont encore quelques portions d'uniforme, d'autres sont entièrement nus; mais tous portent des fusils, quoiqu'en mauvais état. » Nous ne pouvons pas nous arrêter, avec les derniers voyageurs, sur diverses circonstances capables d'intéresser, dans lesquelles on voit la lutte du double état sauvage et civilisé, persistant en présence pour un temps qui peut-être ne sera pas de longue durée. Obligé de me borner, j'emprunterai à l'intéressant Voyage pittoresque autour du monde, quelques détails sur la religion à laquelle les peuples de l'archipel d'Hawaï ont récemment renoncé pour embrasser le christianisme anglican; on y trouvera l'explication du tabou, un mot que vous avez pu remarquer sans le comprendre dans le tableau général qui précède.

ANCIENNE RELIGION DES HABITANTS DE L'ARCHIPEL
DE HAWAÏ.

« Les attributs de la divinité, dit M. Freycinet, forment autant de dieux différents ou d'esprits particuliers auxquels on a attribué le pouvoir de dispenser le bien et le mal au genre humain, suivant le mérite de chacun. Leur résidence habituelle est placée dans les idoles, ou dans le corps de certains animaux. Une hiérarchie immuable soumet aux dieux les plus puissants ceux qui exercent un moindre pouvoir. Les âmes des rois, des héros, de certains prêtres, forment une légion de dieux inférieurs et tutélaires, subordonnés également entre eux suivant le rang qu'ils occupent sur la terre. De malins esprits qui ne se plaisent qu'à nuire, sont l'objet de conjurations et d'exorcismes. Des prêtres, des sorciers, des augures, des offrandes, des sacrifices humains, les honneurs rendus aux morts, les cérémonies expiatoires et quelques autres, enfin l'établissement des villes de refuge, tel est l'ensemble du culte extérieur.

Chaque famille avait son dieu particulier. Il y avait des dieux qui présidaient aux ventes, aux saisons, aux flots de la mer, et recevaient les prières et les vœux des marins, vœux inviolables sous peine de châtement céleste. L'un des dieux

les plus hideux de l'archipel Karaï-Pahou , était adoré à Morokaï. On le fabriquait avec un bois si vénéneux que l'eau qui y séjournait suffisait pour empoisonner. Cette idole fut brisée à la mort de Tamea-Mea , et partagée entre les chefs.

Deux autres dieux étaient chargés de conduire l'esprit des chefs morts dans certaines parties des cieux ; puis , au bout d'un certain temps, ils les ramenaient sur la terre pour surveiller ou consulter leurs descendants. Aussi les mains des rois et des chefs étaient-elles l'objet d'un culte pieux.

Certains insulaires , dit encore M. Freycinet , adorent des requins , jettent à la mer le corps de leurs enfants mort-nés , avec certaines offrandes, dans l'espoir que l'âme du défunt passant dans celle d'un requin , deviendra un puissant protecteur pour toute la famille , près de la race de ces redoutables poissons. Des prêtres veillent à ces offrandes devant les temples du dieu , et annoncent avec de grands cris aux parents l'instant où la transmigration a dû s'opérer.

Les prêtres cumulaient très-souvent leurs fonctions sacerdotales avec celles de sorciers. Ils se vantaient de pouvoir faire périr par des enchantements les personnes dont on avait à se plaindre, et il suffisait pour cela qu'on leur présentât un objet ayant appartenu à ces personnes , surtout

de leurs cheveux et de leur salive ; le reste du charme s'opérait au moyen de gestes et de paroles mystiques. Comme toutes les maladies s'attribuaient aux enchantements, pour les combattre on avait recours à des enchantements contraires. C'était alors entre sorciers à qui serait plus fort l'un que l'autre. Tamea-Mea avait toujours à sa suite un officier dont toutes les fonctions se réduisaient à recueillir les crachats, pour qu'ils ne tombassent pas au pouvoir de quelque sorcier malintentionné.

Mais l'institution la plus remarquable parmi ces peuples, et qui leur est commune avec les autres Polynésiens, c'est le tabou. Ce mot signifie une interdiction complète, une rigoureuse défense du tact et de la vue. Tabou était une chose sainte et sacrée, du domaine de la divinité. Les rois étaient Arii-Tabou, parce qu'ils tenaient à elle ; les temples étaient Wahi-Tabou pour la même cause. Sous cette signification, la traduction du mot était sacrée.

Le tabou était permanent ou temporaire, général ou relatif. Ainsi les dieux, les temples, la personne et le nom du roi et de sa famille, la personne des prêtres, tous les objets à l'usage de ces divers privilégiés, la tête des personnes dévouées au culte spécial d'un dieu, étaient toujours et pour tout le monde tabou. Les animaux

et les autres objets offerts aux dieux étaient tabou pour les femmes; certains lieux, comme ceux où se baignait le roi, étaient constamment tabou.

Quelquefois une île et un détroit placés sous un tabou temporaire, étaient interdits aux pirogues et aux hommes. Certains animaux se trouvaient frappés du tabou pendant plusieurs mois, surtout aux approches d'une grande cérémonie religieuse, à la veille d'une guerre ou pendant la maladie d'un chef. La tradition rapporte qu'autrefois un tabou de trente ans fut mis sur les barbes; durant tout ce temps il fut interdit aux hommes de se raser. Plus tard il y en eut un qui dura cinq années. Avant Tamea-Mea, quarante jours étaient la période habituelle du tabou; ce roi le réduisit à cinq ou dix jours, et Rio-Rio l'abolit entièrement.

Le tabou pouvait être plus ou moins rigoureux. Ainsi, dans sa force ordinaire, il suffisait aux hommes de s'abstenir de travail, et d'assister aux prières du heiau. Mais quand il régnait dans sa rigueur, on ne pouvait dans le district taboué, ni allumer des torches, ni mettre sa pirogue à la mer, ni se baigner, ni se montrer hors de sa cabane, si ce n'est pour aller au temple. Si les cochons, les poules, les chiens se faisaient entendre, le tabou était violé. Pour empêcher ce

sacrilège , on liait la gueule des chiens et des cochons , et on mettait les poules dans unealebasse en leur couvrant les yeux avec un morceau d'étoffe. Tous les hommes du peuple se prosternaient sur le passage des chefs, qui eux-mêmes étaient taboués, au point de ne pouvoir toucher la nourriture de leurs mains. Le roi, quand il était taboué, devait marcher tête nue, et ne pouvait se mettre sous l'ombre d'un arbre ; il fallait qu'il se laissât rôtir par les rayons solaires en l'honneur du tabou.

La violation du tabou était toujours punie de mort, à moins que le coupable n'eût de puissants amis parmi les prêtres et les chefs. Les coupables étaient d'ordinaire offerts en sacrifice, étranglés ou assommés avec un casse-tête, quelquefois brûlés dans l'enceinte du heiau. Un tabou perpétuel pesait sur la nourriture des femmes. Une femme ne pouvait manger d'un mets qui eût été posé sur le plat de son père, ou qui eût été cuit à son feu : certains aliments lui étaient interdits. A peine sevré, l'enfant prenait le nom de son père, mangeait avec lui, tandis qu'il était interdit à la mère de prendre ses repas dans le même lieu que son fils, et de toucher à ses aliments. Aussi, lorsqu'on parla d'abolir le tabou, les femmes acceptèrent avec enthousiasme une mesure qui les rétablissait dans le droit commun. Elles

regrettèrent leurs temples , leurs dieux , leurs divertissements et leurs danses ; mais l'abolition du tabou les consola de ces pertes.

- A ces institutions bizarres , à ces règles d'interdit , ont succédé aujourd'hui les sévères prescriptions des missionnaires pour l'observance du repos dominical. Les insulaires ont accepté cela comme un tabou plus doux , plus tolérable , plus humain que l'ancien. »

- Dans le passage que vous venez de lire , on ne peut s'empêcher de reconnaître l'ignorance dans laquelle ces races barbares sont ensevelies. Certainement ces peuples n'ignorent pas les premiers principes de la religion et des mœurs ; c'est même une chose admirable dont vous devez tirer une grave leçon , que de voir les premières notions d'un Etre suprême , ou au moins d'êtres supérieurs à la nature humaine , répandues ainsi parmi tous les peuples , même les plus barbares. Vous y trouvez aussi l'idée de la vie à venir , celle des récompenses ou des peines , selon le mérite ou le démérite , et surtout l'idée d'une expiation terrible , qui ne peut s'accomplir que par les tortures du pénitent , ou par l'immolation de victimes innocentes à la vengeance implacable des dieux. Mais combien toutes ces vérités primordiales cachées sous un voile qu'il appartient à la vraie religion , à elle seule , de soulever , sont in-

certaines, variables, et, il faut le dire, horriblement détournées de leur source antique ! Les sacrifices humains , les tortures privées , sont , comme nous l'avons dit , un principe d'action religieuse universellement répandu chez toutes les nations sauvages de l'Amérique et de l'Océanie. Vous venez de voir quel horrible établissement c'était que ce tabou , qui règne encore parmi la plupart des peuplades de la Polynésie , et qui dévoue à des gênes incroyables , à la plus formidable excommunication , la race entière de ses superstitieux sectateurs. L'auteur d'un livre sur la religion en général , livre où le sophisme se mêle trop souvent à quelques idées vraies , et surtout à un talent bien reconnu , s'est avisé d'écrire des phrases de sentiment à l'égard de l'institution du tabou. Voici comme il s'exprime :

« Les insulaires de la mer du Sud font consacrer par les prêtres toutes les propriétés , de sorte que personne n'ose attaquer ces propriétés , ni attenter à la vie de ceux qui les possèdent. Leurs femmes partagent cette garantie ; nul n'ose se permettre de violence envers elles. A la naissance de chaque enfant , l'on réserve pour son usage un ou deux arbres de pain qui sont tabous pour tout autre , et dont le fruit ne peut être cueilli par lui. Comme douze de ces arbres suffisent à la nourriture d'un homme pendant toute

une année, chacun a de la sorte sa subsistance assurée.

» Nous ne pouvons nous défendre d'un attendrissement véritable, en voyant la religion, sous la forme la plus imparfaite, chez les peuples les plus ignorants, s'identifier à toutes les idées de justice et même de bienfaisance, et, tout enfantine qu'elle est, embrasser les objets que la sagesse des législateurs a toujours garantis, veiller à la vie des citoyens, à la subsistance du pauvre, au respect des femmes. Il est touchant de voir le sauvage disposer de la sorte de ses notions confuses, et y trouver déjà, pour tout ce qui lui est cher, une sauvegarde qu'il ne peut chercher que dans des institutions qu'il ne connaît pas. »

Vous avez pu voir, par le récit que nous vous avons reproduit précédemment, combien est vaine cette assertion. Il fallait ne pas connaître les faits, pour voir de la poésie et une protection religieuse accordée à la faiblesse et aux femmes surtout, dans une institution qui, au contraire, les avilit et les fait tomber dans le plus grossier asservissement à la puissance matérielle du plus fort. Mais c'est que l'auteur ne s'était point entièrement affranchi des sophismes du siècle précédent, alors que l'on ne voulait voir dans l'état sauvage que le point de départ, tout-à-fait primordial, de la vraie nature humaine, laquelle

nature se serait ensuite altérée en traversant les phases de la civilisation. Certes il suffit de lire un peu les voyageurs pour s'assurer combien est stérile et faux cet ordre de spéculations. La race sauvage n'est point le berceau de l'humanité, elle en est la décrépitude; elle est au dernier degré de l'échelle, je ne dirai pas seulement de la civilisation, mais, je le répète, de l'humanité entière. Ce n'est point parmi des races anthropophages qu'il faut chercher les éléments de la justice naturelle: à la vraie religion appartient seulement de porter à ces peuples dégradés le salutaire flambeau qui tournera en véritable lumière ces lueurs incertaines qui apparaissent parmi leurs ténèbres; car ces lueurs mystérieuses, tout en annonçant l'origine divine de ces nations, font voir dans quelle ruine intellectuelle elles ont été précipitées à une époque bien reculée, au temps sans doute de la dispersion du genre humain.

Une chose curieuse et que nous avons remarquée dans le récit placé plus haut, c'est l'idée haute et sacrée que ces peuplades attachent à la personne de leur roi. Le roi est constamment tabou; sa personne est inviolable et sainte; elle est associée aux choses et aux êtres célestes. Je ne cherche point à expliquer ce qu'il y a de réel ou de faux dans la conception de ce droit divin absolu, terrible même, qui se rencontre

parmi toutes les nations primitives , particulièrement du côté de l'Orient ; je ne fais que constater ici sa réalité , et je puis encore extraire du même recueil un récit de l'incroyable dévouement que ces peuples montrent à leur monarque , dévouement qui éclate surtout d'une manière effrayante lorsque ces rois sont descendus dans le tombeau.

LAMENTATIONS DES INSULAIRES A LA MORT DE LEURS PRINCES.

« Nulle part la douleur publique et le deuil national ne prennent des formes extérieures plus bruyantes et plus exagérées que dans l'archipel d'Hawaï. On ne peut se figurer ce que firent les insulaires à la mort de Tamehameha , combien longue fut leur douleur , combien de tatouages extraordinaires elle provoqua. On se coupa à l'envi des oreilles , on se cassa des dents , on se rasa la tête , on se mutila , on se brûla la peau , on se marqueta le corps de blessures. Comme à la Nouvelle-Zélande , les hommes couraient presque nus , simulant la folie , et détruisant tout sur leur passage. On brûla les maisons , on ravagea les propriétés , on tua même , faisant servir cette occasion à des haines et à des vengeances particulières.

A côté de ces témoignages d'un deuil sauvage , on en avait d'autres qui consistaient en chansons ,

en danses exécutées autour du cadavre. Le missionnaire Ellis, témoin de l'inhumation du fameux Kieau-Mokou, gouverneur du Mawi, raconte que sur sa tombe une femme s'approcha avec tous les signes d'une grande douleur, et récita le chant qui suit :

« Hélas ! hélas ! mort est mon chef ; mort est mon seigneur et mon ami ; mon ami dans la saison de la famine ; mon ami dans la saison de la sécheresse ; mon ami dans ma pauvreté ; mon ami dans la pluie et dans le vent ; mon ami dans la chaleur et dans le soleil ; mon ami dans le froid de la montagne ; mon ami dans la tempête ; mon ami dans le calme ; mon ami dans les huit mers. Hélas ! hélas ! il est parti , mon ami , et il ne reviendra plus (1). »

Les témoignages de deuil qui avaient accompagné la fin de Tamehameha se reproduisirent avec tous leurs accessoires quand mourut sa veuve, Kco-pouo-lami, mère de Rio-Rio. Aucune expression humaine ne saurait rendre cette douleur publique, cette scène grecque à qui il a manqué un Homère. Les habitants de l'île de Mawi, au nombre de plus de cinq mille, se portèrent vers la case de la défunte, hurlant,

(1) Il y a quelque chose de touchant dans cette litanie royale on y reconnaît plutôt de la tendresse que de la vénération mêlée de crainte pour le chef qui a cessé de vivre.

gémissant, se tordant les bras de désespoir, affectant les poses les plus bizarres et les plus expressives. Et ce n'était pas seulement le peuple qui manifestait ainsi ses regrets, mais les chefs et les seigneurs de la cour. Ces doléances avaient chacune leur attitude et leur expression individuelle. Les femmes échevelées, les bras tendus vers le ciel, la bouche ouverte et les yeux fermés, semblaient invoquer une catastrophe pour marquer le jour néfaste; les hommes croisaient leurs mains derrière la tête et semblaient abîmés dans la douleur. Ici on se jetait la face contre terre en se roulant dans le sable et s'arrachant les cheveux; ailleurs on tombait à genoux, ou l'ons imulait des convulsions épileptiques. Groupés ou distincts, courant ou au repos, avec toutes leurs poses si diverses, si effroyables, si caractérisées, ces insulaires en deuil, ce peuple faisant dans une pantomime l'oraison funèbre de sa reine, formaient le tableau le plus bizarre qui se puisse imaginer, mais aussi le plus touchant, le plus profond, le plus poétique. Interrogés sur le motif qui les engageait à manifester leur chagrin d'une manière si exagérée, ils répondaient que c'était trop peu encore, et qu'ils devaient garder des traces éternelles de cette douleur. »

Nous avons reproduit ce tableau, tant pour son objet, que pour le piquant de sa narration.

Du reste , c'est une chose fort remarquable que ce profond attachement des nations sauvages pour leurs monarques , et ce caractère tout divin qu'ils leur attribuent. M. d'Urville raconte encore que , dans les îles des Amis, il vit tout le peuple de Tonger se prosterna devant un enfant de trois ans, avec le père même de cet enfant , et lui rendre des hommages dus au possesseur du trône le plus révééré.

Ici , qu'il me soit permis de faire une observation générale et de réfuter les absurdes idées qui font regarder la liberté comme étant l'apanage naturel des peuples sauvages , au lieu de la regarder comme le produit réel de la civilisation. J.-J. Rousseau a débité à cet égard-là des sophismes que je veux mettre sous vos yeux , afin de vous faire retirer de ce volume quelque instruction morale , et de relever ainsi par un intérêt grave mais réel la multiplicité des faits qui ont passé sous vos yeux. Voici donc ce que dit le philosophe que je viens de nommer :

« Tant que les hommes se contentèrent de leurs cabanes rustiques ; tant qu'ils se bornèrent à coudre leurs habits de peau avec des épines ou des arêtes ; à se poser des plumes et des coquillages ; à se peindre le corps de diverses couleurs ; à tailler avec des pierres tranchantes quelques canots de pêcheurs ou quelques grossiers instru-

ments de musique ; en un mot , tant qu'ils ne s'appliquèrent qu'à des ouvrages qu'un seul pouvait faire , et qui n'avaient point besoin du concours de plusieurs mains , ils vécurent libres , sains , bons et heureux autant qu'ils pouvaient l'être par leur nature.

» Le corps de l'homme sauvage étant le seul instrument qu'il connaisse , il l'emploie à divers usages dont , par le défaut d'exercice , les nôtres sont incapables ; et c'est notre industrie qui nous ôte la force et l'agilité que la nécessité l'oblige d'acquérir. S'il avait une hache , son poignet romprait-il de si fortes branches ? S'il avait une fronde , lancerait-il de la main une pierre avec tant de roideur ? S'il avait une échelle , grimperait-il si légèrement à un arbre ? S'il avait un cheval , irait-il si vite à la course ? Laissez à l'homme civilisé le temps de rassembler toutes ses machines autour de lui , on ne peut douter qu'il ne surmonte facilement l'homme sauvage ; mais si vous voulez voir un combat plus inégal encore , mettez-les nus et désarmés vis-à-vis l'un de l'autre , et vous reconnaîtrez bientôt quel est l'avantage d'avoir sans cesse ses forces à sa disposition , d'être toujours prêt à tout événement , et de se porter , pour ainsi dire , toujours tout entier avec soi. »

— Ces développements , ainsi que le discours sur

l'inégalité des conditions d'où ils sont tirés, n'ont aucune vérité. En effet, je vous le demande à vous qui, dans ce volume et dans celui que nous avons consacré à l'Afrique, avez parcouru toutes les phases de la barbarie, avez-vous trouvé que la liberté se trouvât dans le dénûment absolu des choses nécessaires à la vie, dans la mauvaise nature des aliments et des habitations, dans les maladies ou les infirmités que l'ignorance ou l'imprévoyance rendent incurables? Sont-ils libres ceux qui ne savent ni cultiver la terre, ni faire usage des métaux, ni asservir les animaux; qui sont exposés à toutes les rigueurs des saisons et des climats dont ils ne savent pas se garantir?

« Le sauvage, dit le capitaine Perron, entraîné par le besoin impérieux de se procurer des aliments, se livre pendant plusieurs jours à des courses longues et pénibles, ne prenant de repos que dans les instants où son corps tombe de fatigue et d'épuisement. Vient-il à trouver une pâture abondante? alors, étranger à tout mouvement autre que ceux qui lui sont indispensables pour assouvir sa voracité, il n'abandonne plus sa proie, il reste auprès d'elle jusqu'à ce que de nouveaux besoins le rappellent à de nouvelles courses, à de nouvelles fatigues, non moins excessives que les précédentes. Or, quoi de plus contraire au développement régulier, à l'entrec-

tien harmonique des forces , que ces alternatives de fatigue outrée , de repos automatique , de privations accablantes , d'excès et d'orgies faméliques (1) ? »

M. Ch. Dunoyer, qui réfute les mêmes erreurs, dans un ouvrage sur les conditions de la liberté, s'exprime fort bien à l'égard de ce sophisme du philosophe genévois :

« Rousseau nous apprend comment nous pouvons être libres en consentant à ne rien produire, à ne rien posséder. N'ayez que des arbres pour abri, ne vous couvrez que de peaux d'animaux, ne les attachez qu'avec des épines; interdisez-vous toute industrie; réduisez-vous à la condition des brutes, et vous serez libres. Libres, de quoi faire? de vivre plus misérables que les bêtes mêmes? de périr de froid ou de faim? Est-ce à cela que vous réduisez la liberté humaine? Étrange manière de nous procurer la liberté, que de commencer par interdire tout perfectionnement à nos forces, tout développement à nos plus belles facultés! »

Non, ils ne sont point libres, ils ne sont point au premier degré de l'humanité, sains, bons et

(1) Voyage de découvertes aux terres australes, tome I. Du reste, pour vérifier les traits de ce tableau, rappelez-vous le portrait de l'Esquimau, dont l'horrible glotonnerie est retracée dans la première partie de ce volume.

heureux , comme le disait Rousseau ; ils ne sont point des hommes par excellence , selon la phrase d'un autre sophiste (1), ceux en qui l'intelligence, cette première partie de la dignité humaine , est anéantie. Les déplorables adorateurs du fétiche , les hommes pour qui les lois de la pudeur sont inconnues ; qui ont généralement tous les vices , qui excellent surtout et seulement dans l'art de tuer et de torturer ; qui se disputent par des luttes sanglantes la proie que le hasard ou la rapine peuvent leur procurer ; pour qui les lois de père, d'époux , d'enfant, n'existent pas ; qui soumettent leurs femmes à une horrible servitude ; qui se vendent entre eux ; tous ceux-là ne sont point l'homme modèle et primitif , ils sont des monstres dénaturés dans la nature humaine. Et enfin le sens humain se révolte tout entier lorsqu'on veut faire regarder comme le type de l'humanité un état dans lequel non-seulement l'homme ne se fait point de peine de tuer son semblable , mais encore où il se nourrit de sa chair et s'abreuve de son sang.

Ajoutez à cela ce que vous avez pu remarquer d'après plusieurs de nos citations , et l'institution

(1) « Quand on sait creuser un canot , battre l'ennemi , construire une cabane , vivre de peu , faire cent lieues dans les forêts , sans autre guide que le vent et le soleil , sans autre provision qu'un arc et des flèches ; c'est alors , dit Raynal , qu'on est un HOMME. »

du tabou en est une preuve, ajoutez que dans le fait presque partout les peuplades barbares, en Amérique, particulièrement comme nous l'avons vu chez les Natchez, et dans la mer du Sud, comme nous venons de le voir, sont soumis à leurs chefs et à leurs rois avec un dévouement absolu qui n'est autre que l'esclavage politique le plus prononcé. Ne trouvons donc de condition vraiment digne et heureuse dans la société, que celle que le christianisme a constituée de sa force et éclairée de sa lumière.

Un des archipels polynésiens, encore très-curieux à parcourir, par les succès qu'y obtient la civilisation européenne, est l'archipel de Taïti, autrement appelé des îles de la Société. Les éléments de la civilisation qui y règne sont analogues à ceux de l'île d'Hawaï, peut-être encore un peu plus avancés; l'Angleterre y a déjà établi un consul. Cet archipel a été longtemps soumis à la domination d'un monarque habile, nommé Pomare, qui a embrassé la religion chrétienne, et qui l'a soutenue dans son île avec un grand dévouement. Depuis ce temps, Pomare II et Pomare III ont gouverné dans le sens des missionnaires. Cependant cette civilisation est loin d'être encore digne de ce nom. « Le dernier

voyageur qui ait vu la contrée est le capitaine Waldegrave, dont le voyage ne date que du mois d'avril 1830. L'île lui parut dans un état transitoire entre les habitudes anciennes et l'appréciation confuse de la loi nouvelle. C'était une sorte de conflit, où se présentaient d'une part les anciens privilèges, et de l'autre les nouveaux droits du peuple émancipé. Les missionnaires, dès ce temps, s'occupaient beaucoup d'affaires commerciales. Ils s'étaient fait adjuger les monopoles du bétail, et ils méditaient d'y joindre celui de l'huile de coco et de l'arrow-root. Ils descendaient même quelquefois jusqu'à se faire les courtiers et les fournisseurs des navires. Quant à la famille royale, tous s'accordent à l'accuser d'une dissolution poussée à l'extrême. » On peut rapprocher de ce fait ce qui est rapporté par le capitaine Beechey, du groupe du roi George et de l'île de Tiou-Tea, dont les habitants, quoique ayant embrassé le christianisme, paraissent être encore anthropophages. M. Domény de Rienzi a publié, dans la collection de l'Univers pittoresque, un travail très-intéressant et vraiment complet sur les peuples de la Polynésie. Nous allons recueillir, en terminant, ce que nous trouvons de plus général sur les usages et les arts des insulaires de la mer du Sud.

SUITE DES NOTIONS SUR LES POLYNÉSIENS EN GÉNÉRAL.

« Tous les Polynésiens préparent et font cuire leurs aliments dans des fours souterrains à l'aide de pierres chaudes. Leur aliment est une bouillie formée du fruit à pain, de la chair du coco et du taro. Tous boivent le kawa, suc d'un poivrier qui les charme et les enivre. La plupart de ces insulaires paraissent divisés en trois castes, les chefs, les propriétaires libres et les serfs. Les rois sont plus ou moins absolus ; ils sont héréditaires ou électifs ; nous avons vu plus haut avec quel respect ils sont considérés. Le corps des prêtres est héréditaire.

La plupart des peuples polynésiens, selon M. Lesson, professent les mêmes opinions sur la vie future et sur l'immortalité de l'âme. Ils reconnaissent même un paradis et un enfer ; mais ce n'est point selon eux la vertu ni le crime qui y conduisent. Les habitants de la Nouvelle-Zélande pensent que l'homme qui a été tué et mangé par l'ennemi est condamné à un feu éternel. Les naturels des îles Mariannes pensent aussi que ceux qui meurent de mort violente ont l'enfer pour partage ; mais les Carolins croient généralement que les justes seront récompensés, et que les méchants seront punis après leur mort. »

Voilà , certes , une étrange et horrible conception de la justice distributive à l'égard des récompenses et des châtimens de la vie future. Il y a pourtant un moyen de l'expliquer : le culte de ces barbares est très-simple ; il se réduit en général à ce point , que chaque homme a , comme chaque tribu , un génie particulier. Tout consiste à vaincre ou à être vaincu ; le génie victorieux ne laisse pas d'exercer sa puissance sur la victime du héros qu'il protège. Il n'y a point de doute sur cette croyance des Polynésiens à l'existence des génies , lesquels ne sont autre chose que les âmes des aïeux. Mais je trouve les relations des voyageurs assez vagues sur la question de l'Être suprême ou d'une divinité supérieure à ces dieux subalternes ; ils n'expliquent rien sur la nature des rapports des prêtres avec cet Être suprême , sur la consécration des fétiches , et sur beaucoup de points fort curieux qui tiennent à l'histoire de la religion dans le genre humain.

J'ai parlé plus haut de l'horrible institution du tabou. Les voyageurs donnent d'affreux détails sur les sacrifices humains et sur l'anthropophagie , double pratique presque également atroce et qui règne dans la Polynésie.

« Les odieuses divinités , dit encore M. Lesson , qui inspirent aux Taïtiens , doux par caractère , des superstitions aussi barbares , ne se bornaient

point à voir arroser les marches de leurs morais (les cimetières) avec le sang humain, elles leur inspiraient la pensée que le plus pur encens, que les offrandes les plus chères aux dieux étaient les angoisses de la douleur, les tortures d'un être souffrant et la longue agonie d'un malheureux se débattant contre des tourments sans cesse renaissants, jusqu'à ce qu'un trépas vivement attendu vînt l'y soustraire. Ainsi les victimes étaient souvent attachées aux arbres des morais, et là elles étaient frappées avec des bâtons pointus, couvertes de blessures mortelles, et expiraient dans une lente agonie, en adressant aux cieux des cris de douleur et de rage.

Nulle part l'anthropophagie n'est plus répandue que dans l'Océanie. On trouve cet exécrable usage dans la Polynésie, parmi plusieurs tribus de l'Australie, et même chez plusieurs peuples de la Malaisie, qui jouissent déjà d'une certaine civilisation. Dans l'île de Nonka-Hiva, non-seulement les habitants dévorent leurs prisonniers, mais, ce qui les distingue de presque tous les anthropophages connus, c'est qu'en temps de disette ils dévorent leurs parents âgés, leurs enfants, et jusqu'à leurs propres femmes. »

Telle est la barbarie de ces peuples; mais ce qui est à remarquer, c'est que ces peuples d'anthropophages ne sont point, cependant, sous

certaines rapports , au dernier degré de la civilisation humaine ; ils portent l'industrie à un très-haut degré ; leur tatouage , par exemple , ne manque point d'élégance et d'habileté d'exécution. Ce sont des signes avec lesquels on a coutume de marquer les rangs assignés par la bravoure ou par l'hérédité.

« Par le moyen de ces piqûres , les sauvages de la mer du Sud se dessinent , sur le visage et sur toutes les parties du corps , des figures indélébiles , dont les unes sont des cercles parfaitement tracés , d'autres des portions de cercle ; d'autres des lignes spirales , des figures carrées ou ovales , des échiquiers ; d'autres enfin , des lignes inclinées et croisées diversement. Tous ces dessins sont distribués avec la plus grande régularité ; ceux d'une joue , d'un bras , d'une jambe , correspondent exactement à ceux de l'autre ; et cette bigarrure , tout extraordinaire qu'elle est , présente un ensemble qui plaît. Les chefs nobles de l'île de Nonka-Hiva , surtout , semblent couverts d'un justaucorps de différentes étoffes et d'une cotte de mailles décorée d'un grand nombre de ciselures précieuses ; mais les serfs , les esclaves et les hommes des classes inférieures sont tatoués avec moins d'art et de soin , quelques-uns ne le sont pas du tout. Quant aux femmes , il est défendu de les tatouer autre part que sur les mains ,

sur les bras , aux lèvres et aux lobes de l'oreille.

Les pirogues des Polynésiens sont construites avec art , et souvent avec beaucoup d'élégance. « Nous vîmes à Taïti , dit M. Lesson , des pirogues doubles ou accolées deux à deux ; c'étaient de vrais petits navires , propres à faire de longues traversées , et capables de contenir des vivres en proportion déterminée pour l'équipage , qui est logé dans une cabane en bois solidement tissée et disposée sur le tillac. La coque de chacune des deux pirogues est calfatée avec soin et enduite de mastic , et de forts madriers solidement liés les unissent. Autrefois ces pirogues étaient décorées de sculptures , qu'on retrouve encore aujourd'hui sur les embarcations sveltes des Nouveaux-Zélandais. On admire le fini de ces sculptures , surtout lorsqu'on examine l'imperfection de leurs instruments. Toutes les pirogues zélandaises ont leur avant surmonté d'une tête hideuse , tirant la langue , ce qui est chez eux le signe de guerre et de gloire ; et l'arrière est terminé par une pierre sculptée , haute de quatre pieds , représentant un dieu et des cercles sans fin dont la signification est toute symbolique. En général leur sculpture et la ciselure de leurs armes sont des chefs-d'œuvre d'élégance.

Toutes les tribus policées de la Polynésie fabriquent des étoffes fines avec l'écorce de l'aouté ,

et des toiles plus grossières avec l'écorce de l'arbre à pain. Les Nouveaux-Zélandais confectionnent de beaux manteaux avec leur fameux phormium tenax. Les Carolins sont les seuls Polynésiens qui fabriquent de vrais tissus. »

Voilà un aperçu rapide de la civilisation des indigènes des îles de la mer du Sud. Une réflexion résulte de tout ce que nous en avons rapporté. Malgré les éléments d'horrible barbarie que ces peuples font voir, leurs dispositions industrielles et commerciales, et en général la facilité de leurs mœurs, les ont destinés à subir une transformation européenne. Avant qu'il se soit écoulé 60 ans, il est à penser que toute la mer du Sud sera une dépendance de notre continent; mais il est à penser aussi que l'Angleterre trouvera dans cette fertile partie du monde un second empire des Indes, plus riche encore (du moins pour les trésors du sol) que celui qu'elle possède dans le territoire des enfants de Brahma.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION.

	Pag.
Tableau général des voyages en Amérique.	1

PREMIÈRE PARTIE.

L'AMÉRIQUE DU NORD.

CHAPITRE PREMIER. <i>États-Unis.</i> — Premiers établissements dans l'Amérique anglaise; divisions géographiques; description de Philadelphie; tableau de la maison pénitentiaire; mœurs américaines et activité industrielle aux États-Unis; histoire de la révolution des États-Unis et idée générale de la constitution de ce pays.	25
CHAP. II. <i>Du Canada et des possessions américaines dans le nord du continent américain.</i> — Géographie de ce pays; haut et bas Canada; sites et cataracte du Niagara; description de l'Hudson, du lac Georges, de l'Horican; constitution canadienne; la France au Canada. — Régions septentrionales: description de l'Islande et des îles du Spitzberg; Amérique russe; efforts pour tourner le continent américain au nord.	59

CHAP. III. *Notions indigènes de l'Amérique du Nord ; revue géographique , descriptions , mœurs et état politique.* — Division de ce chapitre : I. Indiens dans le rayon des États-Unis ; tableaux divers de la nature américaine sur la limite des habitations ; défrichements ; lutte de la barbarie et de la civilisation ; sites dans l'intérieur des Florides , et tableau de la nature sauvage d'après Buffon ; réception d'un ambassadeur et funérailles d'une femme chef chez les Natchez ; tableau général des tribus indiennes , et mœurs des peuples sauvages ; conduite des États-Unis vis-à-vis des Indiens , et accroissement des territoires. — II. Indigènes des régions anglaise , danoise et russe ; les Canadiens indigènes ; tableau physique et moral des Esquimaux et Groënlandais. — Réflexion sur l'avenir des régions américaines qui ne sont pas soumises à la civilisation.

95

DEUXIÈME PARTIE.

AMÉRIQUE DU SUD.

CHAPITRE PREMIER. *Les Antilles , la Guyane.* — Revue géographique ; tableau physique et moral de l'archipel central américain ; tableau des plantations de la canne à sucre aux Antilles ; récit de la révolution de Saint-Domingue. — Géographie de la Guyane ; tableau physique et moral de cette contrée ; genre de vie d'un planteur hollandais dans la Guyane ; des indigènes , des forêts et des animaux de la Guyane ; aperçu

des découvertes et des efforts que l'on a faits pour pénétrer dans l'intérieur. 169

CHAP. II. *Brésil*. — Histoire et géographie de ce pays, sa richesse; exploitation du diamant au Brésil, découverte du diamant de l'Abaëté; sites du Brésil, forêts vierges, lianes, plaines; mœurs des Brésiliens indigènes; réflexion morale inspirée par ce tableau. 201

CHAP. III. *Etats hispano-américains; Rio de la Plata, Chili, Pérou, Colombie*. — I. Rio de la Plata; ses villes, sa découverte, ses révolutions politiques; séparation du Paraguay; histoire politique de ce dernier pays et du dictateur qui le gouverne; détails sur les anciennes missions ou réductions du Paraguay. — II. Le Chili; sa description géographique, ses villes, ses tremblements de terre; mœurs du peuple et de la belle société dans l'Amérique du Sud; histoire de la révolution du Chili et de sa conversion en république; des Araucans ou indigènes Chiliens; de l'île de Juan Fernandez. — III. Le Pérou; sa division géographique avant et après sa révolution; principales antiquités du Pérou; forteresse et grand temple du Soleil à Cusco; autres monuments péruviens; réflexions morales au sujet de la conquête du Pérou; indigènes du Pérou; leur état de civilisation; leur penchant à secouer le joug; division du Pérou en haut et bas Pérou. — IV. La Colombie; sa division, ses villes et ses provinces. 226

CHAP. IV. *Le Mexique ; extrémités sud de l'Amérique méridionale.* — Pourquoi nous traitons le Mexique avec le reste de l'Amérique du Sud ; ancienne division de ce pays ; beautés et richesses de Mexico , surtout anciennement ; souvenir et débris des monuments américains à Mexico : ils sont de deux ordres, ceux qui se rapportent au temps de la conquête et qui se trouvent particulièrement dans le rayon de Mexico , et ceux qui paraissent remonter à une époque beaucoup plus reculée et qui sont connus sous le nom de ruines de Palenqué ; description des uns et des autres.

278

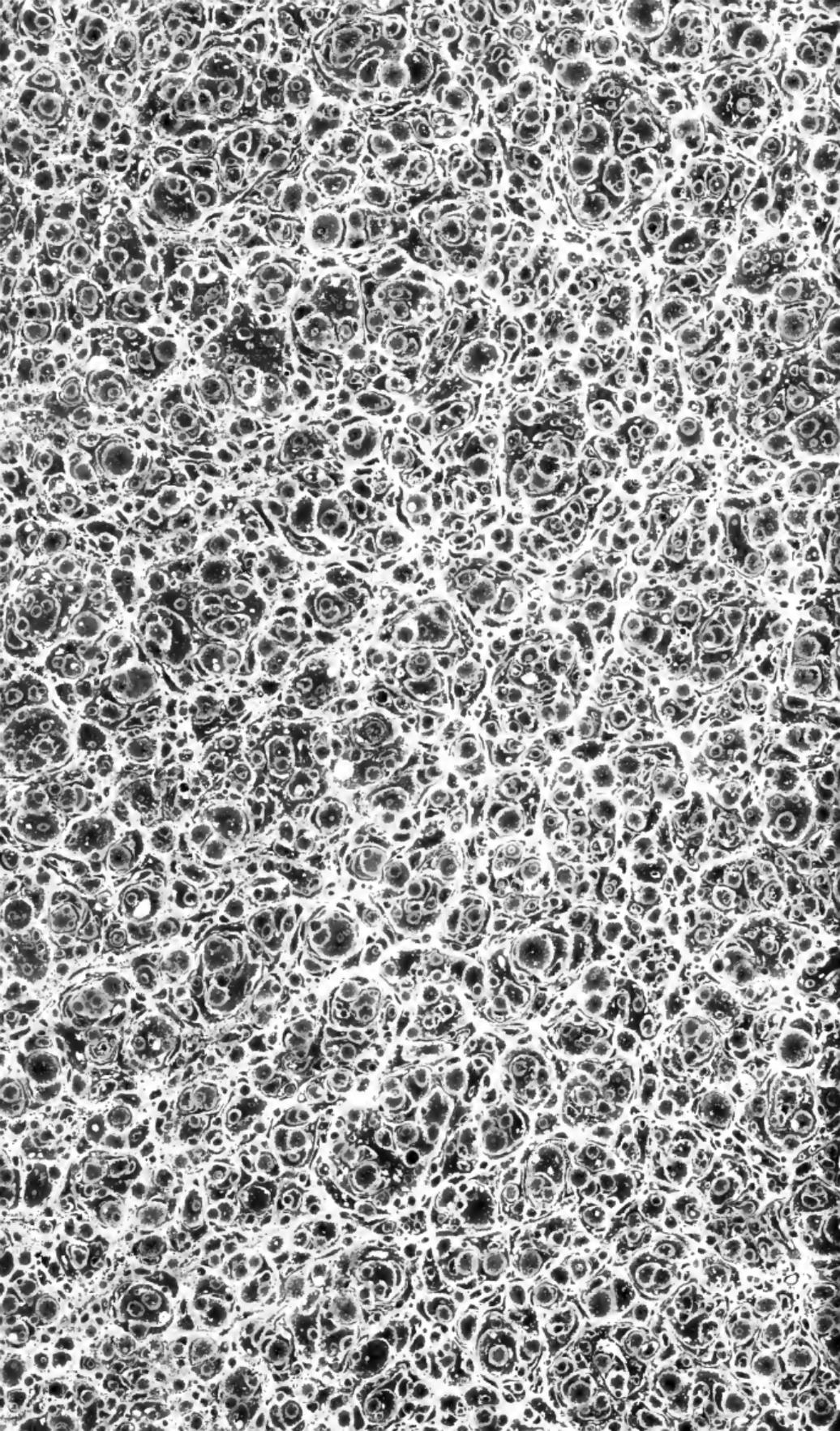
TROISIÈME PARTIE.

OCÉANIE.

CHAPITRE UNIQUE. — Généralités sur la cinquième partie du monde ; sa division en trois parties : Notasie , Australie , Polynésie ; la Notasie ou Malaisie appartient au système des civilisations chinoises et indiennes ; l'Australie ou Nouvelle Hollande n'est connue que sur ses bords ; détails sur la Polynésie ; voyages qui ont eu lieu dans ces régions ; détails sur l'archipel d'Hawaï ; ancienne religion de ses habitants ; du tabou ; lamentations des insulaires à la mort de leurs princes ; réflexion sur la prétendue liberté des peuples sauvages ; de l'île de Taïti ; suite des notions sur les Polynésiens en général.

297





YA 06835

M310299

